

23, rue Taitbout
PARIS (IX)

CENA
PRIX **0,60 F**

22 PAŹDZIERNIKA 1967
OCTOBRE

Nr 43 (523)

Tygodnik Polski

LA SEMAINE POLONAISE



F. 2 2373

„TYGODNIK POLSKI” i jego przyjaciele od pierwszego numeru — str. 5 - 7

Dziesięć dni i dziesięć nocy alpejskiej wspinaczki Polaków — str. 12-13

Michèle Arnaud jest prawdziwą ambasadorką piosenki francuskiej w Polsce. Tym razem towarzyszyli jej Dominique Walter, Christie Laume i Laurent (s. 11)

Michèle Arnaud est l'ambassadrice de la chanson française en Pologne (p. 11)



Tematem IX plenarnego posiedzenia Komitetu Centralnego Polskiej Zjednoczonej Partii Robotniczej były problemy rolnictwa. W imieniu Biura Politycznego KC referat wygłosił minister rolnictwa Mieczysław Jagielski (na zdjęciu). Po bardzo wnikliwej dyskusji Komitet Centralny podjął uchwałę wytyczającą drogi jak najszybszego wzrostu produkcji rolnej w Polsce



W końcu września na terenie Ukrainy i Białorusi odbyły się wielkie manewry wszystkich rodzajów broni armii radzieckiej z udziałem ministra obrony ZSRR A. Greczko oraz ministrów obrony i członków delegacji zaprzyjaźnionych armii. Na zdjęciu: marszałek Greczko wita marszałka Polski M. Spychalskiego

▲ La IX Session Plénière du Comité Central du Parti Ouvrier Polonais Unifié a fixé les tâches pour un rapide développement de la production agricole.

▲ Poronin, où Léoline réside peu avant la première guerre mondiale, est chaque année le but d'un grand rallye touriste-

que. Pour le 50-e anniversaire de la Révolution d'Octobre dix mille personnes y ont participé.

▲ Le maréchal Spychalski (ici avec le maréchal Gretchko — ministre soviétique de la défense nationale) a assisté aux grandes manoeuvres en Ukraine et Biélorussie.



W Poroninie koło Zakopanego mieszkańcy na krótko przed I wojną światową Włodzimierz Uljanow-Lenin, wódz Rewolucji Październikowej, twórca państwa radzieckiego. Mieści się tu dziś muzeum i pomnik nauczyciela i przywódcy rewolucyjnego proletariatu. Z okazji Dni Leninowskich, szczególnie podniesionych w związku z 50 rocznicą Wielkiej Socjalistycznej Rewolucji Październikowej, odbył się Międzynarodowy Rajd. Przyjaźni Słakami Lenina z udziałem blisko 10 tysięcy osób, połączony ze zlotem turystyczno-motorowym. Powyżej: ekipa z Gdańska na trasie rajdu. Z lewej: przy pomniku Lenina w Poroninie przemawia do uczestników zlotu radca Ambasady ZSRR w Warszawie, Borys Wereszczagin

▲ Chez Ledoyen, les vedettes étaient nombreuses autour du parapluie aux cravates dessinées par Michèle Morgan.

▲ Alexandre Léadouze, Monsieur Play-Boy 1967, et ses „dau-ghins” — René Botella et Alain Ankri, au casino municipal de Beaulieu ou s'est déroulée l'élection.

▲ Corinne Piccoli débute à l'écran dans „Les Poneyttes”, film très „dans le vent”. Son producteur affirme que cette collégienne de 16 ans sera la révélation de l'année.

▲ La Commune du Vieux Montmartre a donné une aubade à Michel Herbert pour la sortie de son livre

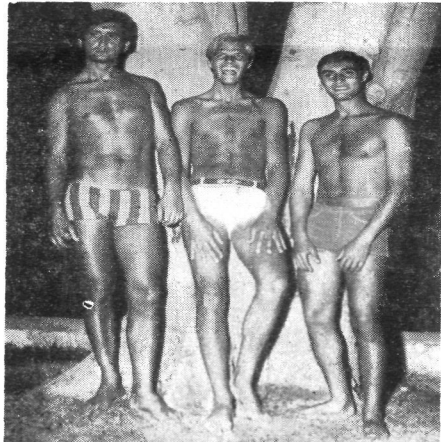
„La chanson de Montmartre”.

▲ M. Maurice Doublet, préfet de Paris, a voulu en personne voir cet aspirateur géant à l'oeuvre pour le nettoyage du Bois de Boulogne.

▲ Karin, 44 kilos, semble parfaitement à l'aise sur une feuille du nénuphar géant au zoo de Stuttgart.



Podczas cocktailu u Ledoyena Michèle Morgan zaprezentowała pończochy elastyczne i krawaty, których kolory i wzory są jej pomysłem. I niech teraz ktoś powie, że kobieta nie potrafi wybrać krawata. Na zdjęciu z lewej: wokół parasola z krawatami i pończochami stoją (od lewej) Maurice Escande, Michèle Morgan, Jean Marais, Véronique Vandel, Felix Marten, Denise Provence i Pierre Brice



W kasynie miejskim Beaulieu-sur-Mer odbyły się wybory Play Boy 1967. Panem „Play Boy” został 20-letni Alexandre Léadouze z zawodu fryzjer (w środku), a dwoma „wice play-boyami” René Botella, urzędnik handlowy (z lewej) i Alain Ankri, student elektroniki



Młodzianka, 16-letnia Corinne Piccoli, uczennica z Saint-Germain-en-Laye, zadebiutuje w filmie „Les Poneyttes” u boku Johnny Hallydaya i innych gwiazd. Producent, z którym uroczą Corinne podpisała kontrakt na 7 lat, zapewnia, że będzie ona rewelacją roku



Z okazji ukazania się książki Michel Berbertha „La chanson de Montmartre” Stary Montmartre uczcił autora hucznymi fanfarami (na zdjęciu po lewej)

Lasek Buloński poddany został starannym zabiegom kosmetycznym. Na zdjęciu: specjalnie skonstruowana maszyna do zbierania śmieci i liści z trawników, przypominająca duży odkurzacz

W Ogrodzie Zoologicznym Wilhelma w Stuttgarcie udało się wyhodować nenufary, których liście mają dwa metry średnicy i swobodnie unoszą ważącą 44 kilogramy piękną Karin

Zdjęcia:
CAF i KEYSTONE

CZAS POMYŚLEĆ o ODNOWIENIU PRENUMERATY

Jeśli chcesz otrzymywać regularnie i terminowo „Tygodnik Polski”, zaprenumeruj nasze pismo

CENA PRENUMERATY

roczna
półroczna
kwartalna

WE FRANCJI

17 F
10 F
6 F

W BELGII

210 Fr.B.
120 Fr.B.
70 Fr.B.

Wpłaty przysyłać na konto:

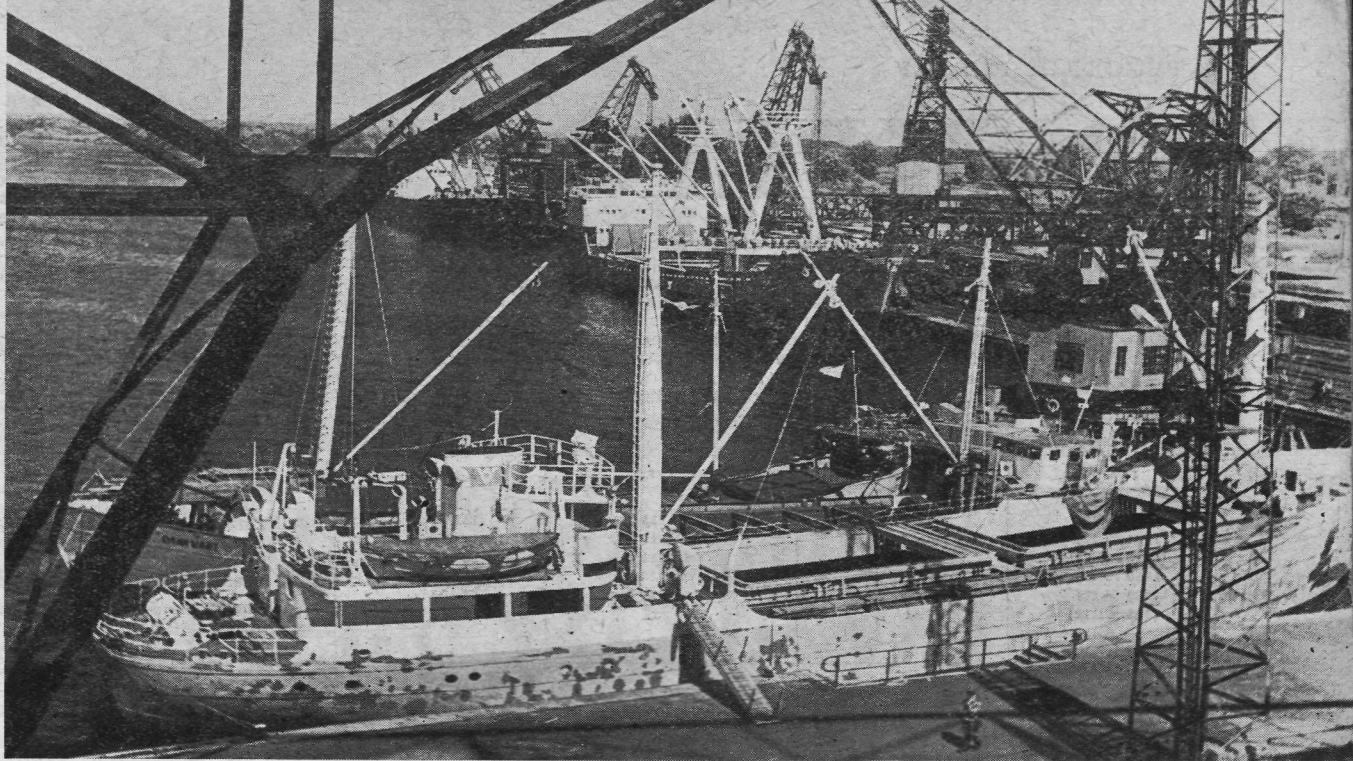
C.C.P. 92.20-76
Paris
23, rue Taitbout,
Paris IX

C.C.P. 66.69.45
Belgique
34/7, rue Chausteur,
Lodolinsart



UN PORT UNE VILLE UNE REGION UN PAYS

par **ROBERT GRELIER**



J'étais encore enfant lorsque j'entendis parler pour la première fois de la Poméranie. C'était en 1941. Mon oncle était prisonnier, et il travaillait dans une ferme aux environs de Szczecin. Pour moi, ce mot de Poméranie évoquait une région plantée de pommiers... Mais ce ne pouvait être seulement un immense verger à l'herbe drue en été, mais certainement une plaine au climat très rigoureux l'hiver, recouverte d'un épais manteau de neige. Bien entendu les enfants ne devaient pas s'attarder le soir, car les loups régnaient en maître sur cette terre sauvage... Je savais bien qu'en ce mois d'août 1967, lorsque je découvrais pour la première fois cette région un nom resté si mystérieux dans ma mémoire, je n'y trouverais ni loups, ni neige, ni pommiers, mais tout simplement une terre polonaise comme les autres, composée des couleurs particulières à un littoral. Mais l'on ne sait jamais; les souvenirs de l'enfance sont parfois tenaces...

CETTE TERRE, qui longtemps fut une terre germanisée à outrance, est aujourd'hui polonaise, comme elle l'était déjà au X^e siècle sous Mieszko I^{er} et au XIII^e siècle lorsque Bolesław Krzywousty (Boleslas Bouche-Torve) s'y installa. A sa libération Szczecin était un désert; il n'y avait plus que 6.000 habitants d'origine allemande. Deux bombardements avaient suffi pour anéantir une ville qui atteignait quelque 270.000 habitants avant la guerre.

Malgré les ruines (plus de 50% pour l'ensemble de la ville, et atteignant la quasi totalité dans la vieille ville, c'est à dire le quartier contigu au port) Szczecin était un atout supplémentaire pour l'économie du pays, une porte sur le monde.

Au début de 1946, l'on pouvait déjà y dénombrer près de 80.000 habitants. Une population incertaine, où des Allemands côtoyaient les soldats polonais récemment démobilisés ainsi que les populations venant de l'est. Mais c'était une ville dont les habitants continuaient de loger dans des caves, dans des immeubles menaçant d'écroulement. Combien de problèmes se posaient, dont celui de la nourriture n'était pas le moindre, et la population ne faisait qu'augmenter à un rythme accéléré.

En 1947, on comptait plus de 120.000 habitants; la plupart polonais, puisque le reste de la population allemande avait déjà été rapatriée. 120.000 habitants à loger, à nourrir, ce n'était pas une chose facile.

Aujourd'hui encore dans une ville entièrement reconstruite comptant déjà 320.000 habitants (soit 50.000 de plus qu'en 1939), bien des problèmes se posent.

La moitié de ces 320.000 habitants sont d'origine paysanne. Ce n'est donc pas une question essentiellement économique, mais aussi — et peut être surtout — d'ordre sociologique, d'ordre culturel. Quand on sait que 65 % de la population de la voïvodie habitent les villes, c'est dire que celle-ci est essentiellement urbaine. En dépit de terres riches, de grandes propriétés agricoles (les ex-proprétés des junkers), d'un machinisme très développé, l'agriculture souffre d'un manque de

spécialistes et de techniciens indispensables à des méthodes de travail modernes.

On cherche à y remédier. Avant-guerre, il n'y avait aucune école supérieure à Szczecin. Aujourd'hui on en compte trois.

Une école polytechnique fréquentée par plus de 2.500 étudiants, une académie de médecine avec de 2.000 élèves, et une école d'agriculture, qui comportera bientôt un département pour l'étude de la pêche. Nous y trouvons aussi une école chargée de former des techniciens pour la construction des navires de commerce ou de pêche. Les écoles supérieures ont modifié le visage de Szczecin. 8.000 étudiants dans une ville cela fait beaucoup de bruit!

La mer est une ici chose importante et sérieuse. Tout y fait songer. De l'Odra découpée en bassins portuaires, aux nombreux marins que l'on rencontre dans les rues, et jusqu'aux maisons qui parfois épousent la forme des bateaux. Tout est réalisé en fonction de la mer, nourrice et enfant à la fois. Nourrice, car c'est elle qui fait vivre une grande partie de la population. Enfant car en contre partie elle demande à être alimentée en navires de tous tonnages, et de toutes destinations. Des navires qui sillonneront toutes les mers du globe, à commencer par la Baltique, sa principale alliée.

La mer lance un défi à la ville, elle veut bien donner ses millions de tonnes de frêt, mais en échange elle exige des navires de plus en plus importants pour le transporter. Szczecin devient insuffisant. On a beau draguer toujours plus profondément l'Odra, on est obligé de s'arrêter, car il y a des limites naturelles. Il fallait envisager autre chose, sinon ce port, le plus grand de la Baltique (il reçoit quelque 5.000 bateaux par an et le trafic avoisine 12 millions de tonnes), aurait vu son développement freiné, sinon stoppé: C'est pourquoi l'on n'a pas hésité à développer un avant-port situé lui, au bord de la mer, c'est à dire à plus de 65 kilomètres: Świnoujście.

Świnoujście remplacera-t-il Szczecin?

Nous le pensons pas. Même si dès 1968, son trafic atteint près de 3.000.000 de tonnes de frêt, il sera toujours un avant-port, où les gros navires commenceront à décharger leurs soutes, pour ensuite continuer leur route en direction de l'ancien port, où attend tout un complexe d'usines de transformations (métallurgie, papier, fibres synthétiques, engrais, etc.). Świnoujście est appelé à devenir l'un des plus grands avant-ports de la Baltique, mais il n'en demeurera pas isolé pour autant de son modèle. Equipé pour une grande part en matériel français, il ne sera tout simplement qu'un atout supplémentaire pour le développement de la ville, de la Poméranie et de la Pologne toute entière.

Un port ne peut durer que s'il dispose de sa propre flotte. Ce qui avait été un échec avant la guerre, les armateurs n'ayant jamais pu supporter la concurrence avec ceux de Hambourg, est actuellement une réalité. Trois armateurs se partagent le travail de Szczecin, chacun dans un domaine particulier, l'un — PZM (sigle polonais de Navigation Maritime Polonaise) — dans le commerce avec les ports de la Baltique et du monde entier, le second — dans la pêche, et le troisième — dans la navigation de plaisance.

La pêche est devenue une activité fort importante, puisque de 23.000 tonnes en 1933, elle a atteint le chiffre record de 360.000 tonnes en 1966, produit de campagnes en Baltique mais surtout dans l'Atlantique Nord et le long des côtes africaines, rendues possibles par la construction de grands chalutiers modernes et de navires-usines.

Les bateaux ne suffisent pas toujours à créer un grand port. Encore faut-il que celui-ci soit susceptible de pouvoir les réparer et encore mieux — de les construire. Après Gdańsk et Gdynia, Szczecin est le second centre polonais de la construction navale, avec les très importants chantiers „Adolf Warski”. Que construit-on? De tout, du plus petit au plus grand, du minéralier qui emportera le charbon polonais au bateau de pêche. Tout est affaire des commandes. Et ce ne sont pas elles qui manquent.

Chacun sait que la Pologne a acquis la réputation de grand constructeur de navires. Ce pays qui — il y a 15 ans à peine — ignorait pratiquement ce domaine industriel, occupe actuellement la 8^e place dans le monde par le tonnage construit et la 2^e (après le Japon) en ce qui concerne les bateaux de pêche.

Sans doute est-ce dû à cette situation qui oblige les Polonais à reconstruire un pays qui fut rayé de la carte pendant tant d'années. Un pays qui n'a pas existé pendant plus d'un siècle, aspire à une reconstruction tant sur le plan humain que matériel. Un pays qui, comme nul autre, a souffert de la guerre, veut rebâtir, veut reforgez hommes et villes, car construire est la preuve la plus édifiante de sa vitalité. Szczecin est une ville qui a voulu prouver qu'elle pouvait vivre, non seulement sur des ruines, mais encore sur un présent qui lui apporte sa richesse.

On entend souvent dire qu'une ville est à l'image de ses habitants. Mais de quels habitants s'agit-il? Ceux du passé ou ceux du présent qui animent les rues et les magasins, les chantiers et les cafés?

Une ville où se chevauchent pêle-mêle tous les styles, pur Hollandais aux toits très pentus et aux très hautes fenêtres, lourdes maisons allemandes de briques rouges et épaisses, ainsi que celles d'aujourd'hui — modernes, parfois anonymes mais confortables, est-elle une ville? Trop souvent l'oeil recherche l'unité de style, et s'effraie des affrontements. Trop souvent nous désirons qu'une ville soit faite d'un seul tenant, comme si cela pouvait être, surtout quand il s'agit d'un port! Or, à chaque époque, chacun y travaille à sa manière. Le baron Haussmann par exemple, le même qui fixa un certain visage de Paris, traça à Szczecin des rues qui se rencontrent en étoile... Et aujourd'hui le quartier moderne, où l'on va bâtir entre autres des gratte-ciel de 24 étages s'appelle „Commune de Paris”. Signe des temps.

Szczecin est une ville on ne peut plus vivante, où chacun s'affaire et où chacun forge sa propre vie, qui est en même temps celle de la Pologne toute entière.

Deux aspects de Szczecin: les nouveaux immeubles modernes de la cité d'habitation „Kolejarz” (Le cheminot) — un des nombreux quartiers qui ont surgi dans la ville depuis quinze ans. A droite: le Château des ducs de Poméranie, tel qu'il était avant sa reconstruction, actuellement presque achevée. Au premier plan: des maisons neuves cadrent avec l'entourage médiéval de la Vieille Ville



32 MILIONY

NIEDAWNO temu podano do wiadomości, że **liczba ludności Polski przekroczyła 32 miliony**. Są to tzw. dane szacunkowe, ustalane metodami naukowymi w oparciu o ruch ludności i przyrost naturalny, czyli nadwyżkę, jaką daje różnica między zgonami a urodzonymi. Ostatnie ściśle liczby oparte o powszechny spis ludności pochodzą z 1960 r. Następny spis powszechny odbędzie się w 1970 r. Aby zdać sobie sprawę z przemian, jakie na przestrzeni półwiecza zachodziły w liczbie i strukturze ludności polskiej w Kraju, trzeba przypomnieć dane wszystkich spisów, jakie przeprowadzono po odzyskaniu państwowości polskiej, a więc po roku 1918, oraz dane z lat ostatnich. Oto one:

rok	ludność ogółem	mężczyzna	kobiet
1921 (30.9)	27 177 tys.	13 133 tys.	14 044 tys.
1931 (9.12)	32 107 „	15 619 „	16 488 „
1946 (14.2)	23 930 „	10 954 „	12 976 „
1950 (3.12)	24 008 „	11 928 „	12 976 „
1960 (6.12)	29 776 „	15 372 tys.	14 206 „
1965 (31.12)	31 551 „	15 318 „	16 232 „

Dane z lat 1921 i 1931 dotyczą oczywiście Polski w granicach międzywojennych. Liczby z tych lat, podobnie jak z 1946, 1950 i 1960 pochodzą ze spisu powszechnego, z 1965 r. — z obliczeń szacunkowych. Spisy w Polsce przeprowadza się co 10 lat, zawsze w grudniu. Wyjątek stanowił rok 1946, kiedy spis był konieczny możliwie najszybciej, dla ustalenia strat, jakie ludność Polski poniosła w wyniku wojny.

Spis ten odbył się w okresie dużych ruchów ludności: repatriacji ludności polskiej do Kraju ze wschodu, zachodu i południa oraz przesiedlenia resztek ludności niemieckiej z terenów odzyskanych przez Polskę do okupowanych wówczas Niemiec, a także repatriacji ludności ukraińskiej do Związku Radzieckiego. Niemniej jednak znaczenie wyników tego spisu dla obrazu ówczesnej Polski, a także dla obrazu skutków wojny i przemian liczbowych, jakie dokonywały się w tym czasie w stanie ludności polskiej, jest decydujące.

Spis w 1946 r. wykazał: **20 520 200 Polaków; 2 288 000 Niemców** oraz **417 400 osób**, które prowadziły postępowanie prawne co do swej narodowości; byli to w większości Polacy zamieszkali do czasów wojny w granicach państwa niemieckiego z obywatelstwem niemieckim poczuwający się do narodowości polskiej, którzy jednak musieli tę polskość udowodnić i zalegalizować pod względem prawnym. Zajmowały się tym specjalne komisje złożone z byłych działaczy polskich w Niemczech, głównie Związku Polaków w Niemczech, przy udziale przedstawicieli władz.

Repatriowanie ludności niemieckiej z terenów odzyskanych, przeprowadzane przez zachodnie misje alianckie (władze polskie miały tylko organizacyjny, komunikacyjny i aprowizacyjny obowiązek wobec repatriowanych z miejsc ich dotychczasowego zamieszkania do punktów wyjazdowych), zupełnie zmieniło stan ludności niemieckiej w Polsce.

Według dodatkowego spisu ludności niemieckiej, sporządzonego 1.VII.1947 r. okazało się, że jest jej już tylko **289 tys.**, w czym w woj. szczecińskim — 113 tys. a wrocławskim — 116 tys. Jeżeli chodzi o Niemców, którzy wówczas przebywali w pierwszym z tych województw, to trzeba dodać, że napłynęli oni tam już po zakończeniu działań wojennych na skutek specjalnej propagandy niemieckiej, w chwili bowiem zakończenia wojny, jeżeli chodzi o ludność, tereny te stanowiły kompletną pustkę. Na skutek rozkazów władz hitlerowskich w pierwszym okresie 1945, ludność niemiecka odpłynęła na zachód przed posuwającym się frontem. W Szczecinie np. liczba Niemców, i to według oficjalnej rejestracji przeprowadzonej zaraz po przybyciu tu władz polskich, wynosiła zaledwie **6 tys.**

Repatriowanie ludności niemieckiej, głównie do brytyjskiej i radzieckiej stref okupacyjnych Niemiec, trwało jeszcze przez cały rok 1947. Równocześnie z szerokiego świata wracała do nowej Polski ludność polska, zarówno ta rozproszona w wyniku wojny, jak i z dawnej sezonowej emigracji zarobkowej, zaskoczona na obczyźnie wybuchem wojny, a także wiele tysięcy ludzi z zarobkowego wychodźstwa osiadłego za granicą na stałe; po rozgromieniu Niemiec postanowili oni wrócić z emigracji do Kraju, by pomóc w jego odbudowie.

Niezależnie od tego wewnątrz samego Kraju odbywały się znaczne ruchy migracyjne, związane z zasiedlaniem i zagospodarowywaniem terenów zrujnowanych wojną lub opuszczonych przez ludność niemiecką ziem nadodrzańskich i nadbałtyckich. Były to ruchy potężne, zmieniające układ ludności i obraz Kraju z miesiąca na miesiąc, a nawet z tygodnia na tydzień.

Jeżeli dodamy do tego, że wciąż jeszcze trwała repatriacja cudzoziemców, którzy na polskich ziemiach znaleźli się w wyniku hitlerowskich obozów i robót przymusowych, a którzy wcześniej nie mogli powrócić do swych domów; że równocześnie ziemie polskie ze względu na swe geograficzne położenie były terenem tranzytowym dla ludności wracającej do swoich krajów i to ze wszystkich możliwych kierunków, a także dla powracających wojsk, które rozgromiły hitlerowską Rzeszę — będziemy mieli w przybliżeniu wyobrażenie o tych olbrzymich wędrówkach, jakimi była wówczas objęta Polska.

Ruchy te jednak w następnym okresie stopniowo malały, sytuacja stabilizowała się i dalsze wysiłki osiedleniowe, jak i repatriacje miały już później charakter bardziej planowy.

Obecny obraz ludnościowy Polski odbiega w swych podstawowych treściach w sposób bardzo wyraźny od takiego jej obrazu w latach międzywojennych. Ludność polska jest teraz jednolita narodowo, co wyraźnie podkreślił prezydent de Gaulle w czasie pobytu w Polsce.

W okresie międzywojennym **mniejszości narodowe**: niemiecka, ukraińska, białoruska, litewska i inne obejmowały według spisu w 1931 r. — **30,9 procent** wszystkich mieszkańców, czyli że **Polacy stanowili w Kraju tylko 69,1 procenta**. Obecna liczba grup ludnościowych — ukraińskiej, białoruskiej i litewskiej oraz pojedynczych Niemców, jest bez znaczenia dla jednolitego narodowościowo charakteru ludności Polski.

Drugą niezmiernie ważną cechą obecnego obrazu ludnościowego Polski jest przewaga ludności miejskiej nad ilością mieszkańców wsi. Nastąpiło to stosunkowo niedawno, w wyniku długotrwałego procesu przenoszenia się ludności wiejskiej do pracy w rosnącym systematycznie przemyśle, kształcenia się młodzieży wiejskiej nie tylko w zawodach związanych z pracą na roli i wsią oraz postępującego procesu urbanizacji wielu regionów Kraju. Rozrastające się miasta wchłaniają okoliczne wsie i ich ludność staje się ludnością miejską, a wiele rozwijających się wsi przybiera stopniowo charakter osiedli miejskich lub przemysłowych i z czasem awansuje do rzędu miast.

Dane szacunkowe ludności polskiej za rok 1938 wykazały **34 849 tys. ludności** (prawie 35 mln), z tego **10 455 tys. mieszkało w miastach** a **24 394 na wsi**.

Od zakończenia drugiej wojny i po powrocie Polski na ziemie nadbałtyckie i nadodrzańskie obszar państwa polskiego jest nieco mniejszy (do 1939 r. — 388 634 km², od 1945 r. — 312 520 km²), ale liczba miast jest większa. Początkowo jednak miało to tylko niewielki wpływ na stosunek liczbowy ludności

wiejskiej do miejskiej, miasta były bowiem w sumie bardziej zniszczone. Suma zniszczeń w bardzo wielu miastach sięgała od 60 do 95 procent całego ich poprzedniego nieruchomościowego stanu posiadania.

Stopniowo, w miarę odbudowy i przekształcania Polski z kraju typowo rolniczego w rolniczo-przemysłowy, a następnie raczej przemysłowy niż rolniczy — zmieniała się też struktura ludności. I tu znowu mała tabelka:

rok	ludności ogólnie	w mieście	na wsi
1949	24 613 tys.	8 920 tys.	15 693 tys.
1953	26 511 „	10 958 „	15 553 „
1957	28 540 „	12 978 „	15 562 „
1961	30 133 „	14 880 „	15 253 „
1965	31 551 „	15 681 „	15 870 „

W roku ubiegłym dane statystyczne wykazały po raz pierwszy w dziejach Polski więcej ludności mieszkającej stale w miastach aniżeli na wsi. W tym roku różnica ta jeszcze bardziej się zwiększa na korzyść miast. Trzeba przy tym dodać, że pewna liczba ludności wiejskiej jest ponadto związana z pracą w mieście, przeważnie w przemyśle, mieszka jednak nadal na wsi i w statystykach ujmowana jest jako ludność wiejska. Cały ten wielki proces ludnościowy związany jest z przemianami gospodarczymi Kraju i wzrostem ogólnonarodowego bogactwa.

Déclaration du Bureau National de l'Association pour le respect de la frontière Oder-Neisse

Le Bureau national de l'Association pour le Respect de la frontière Oder-Neisse s'est réuni le 20 septembre 1967. Il a tiré les enseignements de la récente visite officielle du Président de la République en Pologne, et a constaté avec satisfaction que ce voyage a encore amélioré les relations entre la France et la Pologne et que la traditionnelle amitié franco-polonaise s'est manifestée avec un éclat exceptionnel.

Le Bureau se réjouit tout spécialement de ce que le caractère historiquement polonais des territoires recouverts par la Pologne et l'intangibilité de la frontière Oder-Neisse ont été, à cette occasion, réaffirmés avec une netteté catégorique par le Président de la République Française.

Il s'élève avec la plus vive indignation contre les allégations contraires du gouvernement de Bonn et en particulier celles du chancelier Kiesinger

qui s'obstinent à soutenir des positions révisionnistes, dangereuses pour la sécurité européenne et pour la paix mondiale.

Le Bureau rappelle que la frontière Oder-Neisse a été établie par les Accords de Potsdam, signés en août 1945, par les grandes puissances alliées (Etats-Unis, Union Soviétique, Grande-Bretagne, auxquels s'est jointe la France).

Il considère qu'un acte diplomatique, par lequel ces grandes puissances reconnaîtraient de jure cette frontière, porterait un coup décisif aux tendances révisionnistes qui se manifestent encore en Allemagne de l'Ouest. Il est convaincu qu'un tel accord favoriserait le rapprochement entre les Etats européens de l'Ouest et de l'Est et contribuerait ainsi d'une manière positive à régler d'autres problèmes en suspens entre ces pays.

UROCZYSTE OBCHODY DNIA WOJSKA POLSKIEGO



12 października 1943 roku 1 Dywizja im. Tadeusza Kościuszki w krwawym boju stoczonym pod Lenino rozpoczęła udział w walkach wyzwoleniczych formacji polskich współdziałających na Wschodzie z Armią Radziecką. Od 24 lat dzień 12 października jest obchodzony w Ludowym Wojsku Polskim jako dzień armii. Jest tradycją uświęconą od lat wielu, że w dniu tym przed pułkowymi sztandarami staje wielotysięczna rzesza poborowych, którzy po rekrucim przeszkoleniu składają żołnierską przysięgę. Zjeżdżają wtedy do miejsc postoju pułków i jednostek wojskowych rodziny żołnierzy z całej Polski, by w tym uroczystym dniu być świadkami składanej przysięgi.

Od kilku lat należy również do tradycji, że promocje oficerskie oraz składanie przysięgi przez żołnierzy 1 Dywizji im. Tadeusza Kościuszki, a także innych jednostek i szkół oficerskich, odbywa się przed Grobem Nieznanego Żołnierza w Warszawie. W dniu tym na Plac Zwycięstwa ciągnie wielotysięczny tłum warszawiaków. Otaczają zwartym wieńcem czworoboki odświętnie ubranych żołnierzy, którym głębokie hełmy nadają bardzo marsowy wygląd. Przysięga warszawska jest jednym z kulminacyjnych punktów corocznych uroczystości, jakie z okazji Dnia Wojska Polskiego odbywają się nie tylko we wszystkich jednostkach wojskowych, ale również i w organizacjach społecznych, zgodnie z hasłem, które stało się rzeczą bardzo codzienną: „Naród z armią, armia z narodem”.

Z okazji dziesiątej rocznicy „Tygodnika Polskiego” odwiedziliśmy kilku spośród najstarszych Czytelników. Są oni wiernymi przyjaciółmi pisma, którym zawdzięcza ono, między innymi, swoją obecną pozycję wśród Polonii francuskiej.

Powróćmy na chwilę do wspomnień sprzed dziesięciu lat. Uwagi osób, które czytają „Tygodnik Polski” od pierwszego numeru, są interesujące i dla redakcji i dla Czytelników.

Tygodnik Polski

LA SEMAINE POLONAISE



I JEGO PRZYJACIELE OD PIERWSZEGO NUMERU

DZIESIĘĆ LAT? NIECH ŻYJE STO LAT!

— „Tygodnik” i „Naszą Ojczyznę” czytamy stale. Zonie podobają się przede wszystkim powieści, a ja najbardziej lubię wspomnienia żołnierskie.

Pan Karol SZUMLAS z Ostricourt jest szewcem. W Polsce, jeszcze przed wojną, był kolejarem, po przyjeździe do Francji został górnikiem, ale dorabiał sobie szewstwem, którego nauczył się jeszcze w Kraju. Trzy lata życia spędził w wojsku, w czasie wojny brał udział w Ruchu Oporu. W czasie tego burzliwego, pełnego zmian życia pozostał p. Szumlak wierny Polsce. Patriotyzm jego przejawiał się zawsze w tym, że

utrzymywał więź ze swym starym Krajem, interesował się nim i dbał o jego dobre imię. Gdziekolwiek rozmawiał z ludźmi, starał się zawsze, żeby o Polsce mówiono z szacunkiem i przyjaznym uczuciem.

Gdy ukazał się „Tygodnik”, ucieszył się bardzo. Mówili mu niektórzy ludzie, że to pismo tendencyjne, propagandowe. Starali się wpoić przekonanie, że nie potrwa długo, że nie warto go w ogóle brać do ręki. Pan Szumlak był innego zdania. Wiedział, że „Tygodnik” pisze prawdę o Polsce, bez upiększania rzeczywistości, bez ukrywania istniejących braków, niedociągnięć, niepowodzeń młodego państwa.

— No i dzisiaj ma nasz „Tygodnik” już dziesięć lat. Interesuje się nim bardzo wielu ludzi. Czytają go i starzy przyjaciele Polski i ci również, którzy odnosili się do pisma z nieufnością. Dla tych, którzy jeżdżą do Polski, jest to nie tylko źródło informacji, ale również i poważna pomoc. W „Tygodniku” znaleźć można wiele praktycznych rad i pouczeń, jak sobie podróż zorganizować i jak wykorzystać najlepiej pobyt w Kraju. Nie znajdziecie tego w żadnej innej gazecie.

Nasz stary przyjaciel wspomina p. Różańskiego, jednego z pierwszych kolporterów „Tygodnika” w departamencie Nord, i innych ludzi, którzy dopomogli nowo założonej gazecie. On sam również starał się o pozyskanie czytelników dla „Tygodnika”.

— Na Wasze dziesięciolecie życzę Wam najlepszych wyników w pracy, wszystkim pracownikom pisma — zdrowia, szczęścia no i naturalnie gazecie życzę, żeby istniała jeszcze sto lat!

PIERWSI CZYTELNICZY z LENS

Lansowanie nowego pisma nigdy nie jest łatwe, a jest tym trudniejsze, kiedy nowe czasopismo przeznaczone jest tylko dla ludzi znających obcy język, w tym wypadku polski. Nie wystarczy wtedy rozprowadzić je po kioskach, jak wszystkie pisma francuskie. Trzeba z nim trafić do domów polskich.

Jedną z przyjaciółek „Tygodnika Polskiego” w okresie, gdy stawał on swe pierwsze kroki, była pani Zofia KONARKOWSKA. Mieszkając w Lens, w środowisku polskim, w jednym z największych skupisk polskich we Francji, pani Konarkowska oddawała „Tygodnikowi” duże usługi. Od razu w początkach istnienia pisma znalazła kilkanaście osób, które zainteresowały się gazetą i rozpoczęły pracę nad jej kolportażem.

POCZĄTKI KOLPORTAŻU

70 egzemplarzy nowego pisma zaczęło się od razu rozchodzić w Méricourt dzięki trosce pani Janiny KONIECZKOWEJ. Oddana przyjaciółka naszego pisma chodziła po domach, od drzwi do drzwi, i cierpliwie, wytrwale sprzedawała „Tygodnik”. To był najtrudniejszy okres. Jeszcze nikt wtedy nie znał gazety. Trzeba było dopiero ją pokazać, zainteresować ludzi, zachęcić do lektury.

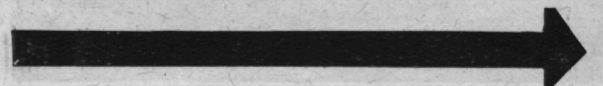
— Wtedy jeszcze nie było w naszych okolicach prenumeratorów, otrzymujących pismo pod opaską. Prenumerata rozpoczęła się później i rozwijała się powoli. Ludzie przyzwyczajeni byli do tradycyjnego kolportażu — wspomina pani Janina Konieczkowska. — Ale stopniowo zaczęli się i do tego przekonywać. Nad tymi wszystkimi sprawami naradzaliśmy się w gronie przyjaciół „Tygodnika”, szukając sposobów, które byłyby najskuteczniejsze w podnoszeniu nakładu pisma.

Jednym ze środków, które stosowaliśmy wtedy, przed dziesięciu laty, były tzw. „szturmówki”. Obieraliśmy sobie jakąś kolonię, dzieliliśmy się ulicami i grupą kilkunastu osób obchodziliśmy wszystkie domy zamieszkałe przez polskie rodziny. Dużo egzemplarzy udawało się sprzedawać tym sposobem, ale jeśli za tydzień nie poszli znowu kolporterzy, aby dostarczyć pismo do domu, ludzie nie szukali go jeszcze sami. Musieli dobrze je poznać, przyzwyczaić się do stałego czytania „Tygodnika”, zanim stali się jego abonentami „pod opaską”.

— Pełz było z tym pracy! Na dom zostawały w takim dniu 2—3 godziny, resztę czasu spędzało się na obchodzeniu kolonii. W popularyzowaniu gazety pomagały również bardzo konkursy. Na przykład konkurs na zdjęcie najpiękniejszego dziecka. To był dobry pomysł. Ludzie cieszyli się, gdy zdjęcia ich pociech ukazywały się w „Tygodniku”, chowali te numery na pamiątkę, poka-

zywali sąsiadom, wysyłali rodzinie. Czytali gazetę coraz uważniej i mówili nam, że z biegiem czasu dopiero przekonali się, jak bardzo tego rodzaju pismo jak „Tygodnik” potrzebne było emigracji. Niektórzy upominali się bardzo o stronę francuską, inni o sport, o stronę kobiecą, o kącik ogrodniczy, o powieści.

W tym okresie takich przyjaciół „Tygodnika”, tak oddanych sprawie jak pani Konieczkowska, która zostawiała dom i dzieci na opiece męża, a sama chodziła, chodziła po kolonii, aż swoją paczkę gazet, złożoną ze 100 egzemplarzy rozprzedała w całości — było więcej.





— Nie było łatwo z początku — wspomina p. Zofia — zwłaszcza w Lens, ale trzeba stwierdzić, że „Tygodnik” umiał szybko zainteresować ludzi. Ci, którzy czytali go, chwalili i stawali się jego stałymi czytelnikami. Sporo osób spośród tych, z którymi spotkałam się, chciało nam pomagać.

Zanim ukazał się pierwszy numer, w departamentach Nord i Pas-de-Calais prowadzona była akcja informacyjna. Jedną z imprez, która umożliwiła administracji zakładowej gazety powiadomienie licznych rzesz Polonii z północnej Francji o bliskim już ukazaniu się „Tygodnika”, był występ zespołu „Mazowsze” na stadionie w Bruay-en-Artois. Pani Zofia Konarkowska pamięta pięknie wydany czterostronicowy prospekt, z którego można było dowiedzieć się, jak będzie wyglądał „Tygodnik”, jakie będą jego stałe rubryki.

— W Domu Polskim w Lens zorganizowaliśmy również zebranie dyskusyjne, podczas którego omawialiśmy sprawy kolportażu, a także — po ukazaniu się numeru próbnego — dyskutowaliśmy nad jego treścią. Pierwszymi czytelnikami „Tygodnika” byli górnicy z naszego okręgu, nauczyciele polscy, Polacy zamieszkali w Nord i Pas-de-Calais. Informowałam również o nowo powstałym piśmie wszystkich, którzy przychodzili do biblioteki Domu Polskiego i bardzo wielu spośród nich stało się wiernymi czytelnikami „Tygodnika”.

Pani Konarkowska wróciła dopiero z wakacji w Polsce. Po powrocie miała bardzo dużo roboty w domu. Ale znalazła również czas, żeby przeczytać wszystkie zaległe numery „Tygodnika”.

POETKA z LIBERCOURT

Pani Aniela FRANCIKOWA z Libercourt jest poetką. Interesuje się wszystkim, co dzieje się w świecie, a wydarzeniami w Polsce i we Francji — w szczególności. Bardzo często tematami jej wierszy są aktualności, o których dowiaduje się z radia i ga-



CAŁA RODZINA CZYTA „TYGODNIK”

W domu państwa Pieprzów „Tygodnik” czytany jest przez wszystkich. Pana Franciszka PIEPRZA interesują najbardziej artykuły redakcyjne na 4-ej stronie i zdjęcia z Polski. Pani Pieprzowa czyta przede wszystkim stronę kobiecą, syn — humor. Potem wracają znów do pisma i pan Pieprz czyta gazetę „od deski do deski”. Gdy dawniej była tu biblioteka Komitetu Towarzystw Miejskowych, czytał wszystkie książki po kolei. Obecnie został tylko „Tygodnik”.

— Gdy zobaczyłem pierwszy numer „Tygodnika”, ucieszyłem się, że będziemy mieli nareszcie polską ilustrację. Podobał mi się ten pierwszy numer i zostałem od pierwszej chwili Waszym czytelnikiem. Pragnęłam, żebyście mieli jak najwięcej czytelników. Przecież tutaj, w Pas-de-Calais, w wielu koloniach mieszkają Polacy, jeden obok drugiego.

Niedługo potem jeden z sąsiadów p. Pieprza, p. Waclaw Nowak z Libercourt, zamówił w „Tygodniku Polskim” reportaż z Polski o swojej wiosce rodzinnej. Później znalazł p. Pieprz w „Tygodniku” wspomnienia o wyjeździe do Coetquidan orkiestry z Libercourt, która stała się pierwszą orkiestrą Armii Polskiej we Francji. Przeczytał te wspomnienia uważnie i napisał do Paryża list, w którym dodał swoje własne wspomnienia, uzupełniając wydrukowany artykuł. Był bowiem również ochotnikiem



do Armii Polskiej w r. 1939 i również członkiem orkiestry wojskowej.

Syn pana Pieprza jest uczniem Collège Technique; dwie starsze córki są już zamężne. Z jedną z nich i z jej mężem wybrali się państwo Pieprzowie do Polski w odwiedziny. Podróż ta dała im bardzo dużo wrażeń, bo p. Pieprz zobaczył swój Kraj po 42 latach nieobecności. Ale największą rewelację stanowiły odwiedziny Polski dla zięcia — Francuza. Był tak mile zaskoczony widokiem doskonałych asfaltowych dróg polskich, że od razu pierwszego wieczoru napisał do ojca obszerny list, informując go, że jeździ po polskich drogach z szybkością 120—140 kilometrów na godzinę. We wszystkich domach na wsi — światło elektryczne, telewizory, jednym słowem obraz wsi zupełnie inny od tego, jaki dawali mu ludzie przed wyjazdem.

Dla p. Pieprzowej przeżyciem było odwiedzanie polskich sklepów z biżuterią.

— Po raz pierwszy znalazłam się w sklepie jubilerskim. Siostrzenica chciała mi sprawić prezent. No i ze zdumieniem stwierdziłam, że sklep był pełny klientów! Tego się zupełnie nie spodziewałam.

„Tygodnik” czytają również i córki pp. Pieprzów i zięciowie, i obie wnuczki. Dziadkowie obiecali im, że gdy następnym razem pojedą do Polski, zabiorą je również ze sobą. Trudność polega tylko na znalezieniu odpowiednio dużego samochodu!

zet. Mimo swych 81 lat p. Francikowa ciekawa jest wszystkiego, co się w świecie dzieje.

Gdy w ostatnich dniach września 1957 roku odwiedziła ją sąsiadka, p. Agnieszka Roszakowa, pierwsza kolporterka „Tygodnika Polskiego” w Libercourt, p. Francikowa powiedziała od razu:

— Biorę, oczywiście. Polskie pismo, które informuje o Kraju, o życiu naszej emigracji — jak można nie zainteresować się! Nie było kwestii, nie było namyślenia się. Jestem Polką, moi synowie mieszkają w Polsce...

— A teraz nie mogłabym żyć bez Waszego „Tygodnika”. Jest to pismo na wysokim poziomie, które mnie bardzo interesuje. Po przeczytaniu, niektóre numery rozdaję znajomym, inne zachowuję.

W początkach zaczynała p. Aniela lekturę „Tygodnika” od powieści, od „Rad od serca”, ale teraz zaczyna od początku i czyta dokładnie wszystko aż do końca — całutki numer.

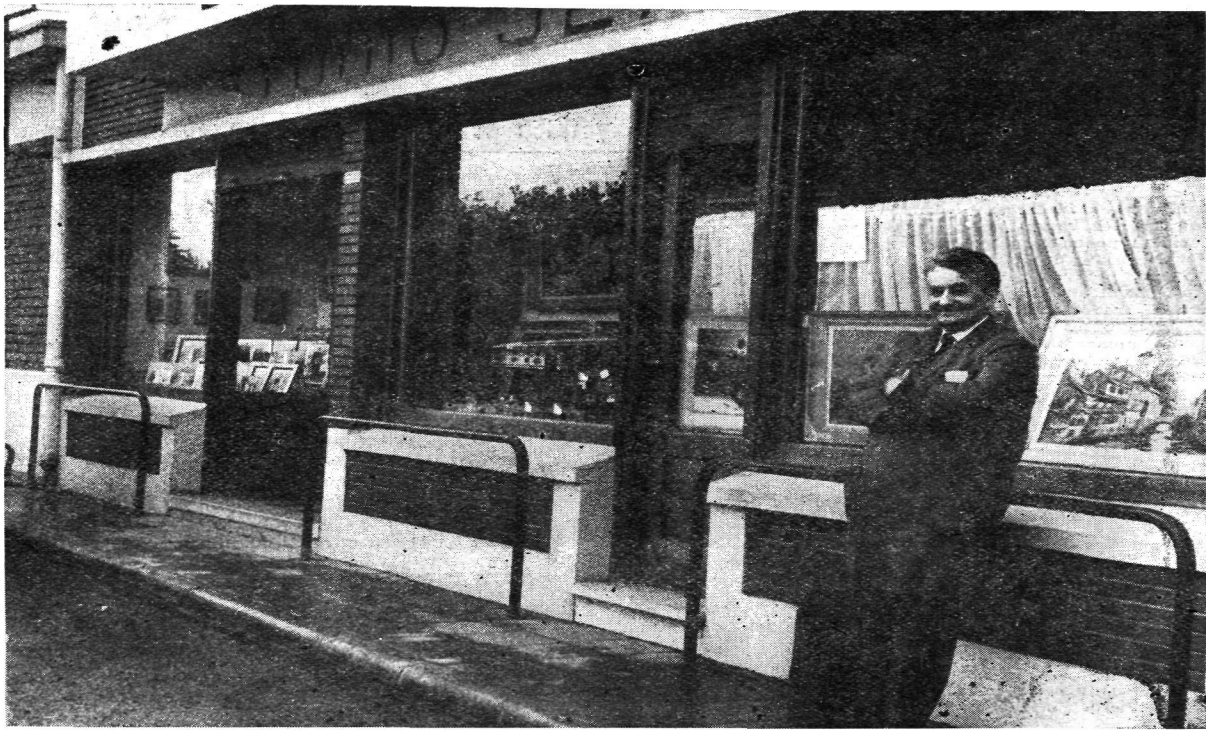
W Libercourt mieszka co najmniej z dziesięć kobiet — Polek w wieku około 70 lat.

Ale p. Francikowa wyróżnia się z tego grona swą niezwykłą energią i zainteresowaniami. 12 razy jeździła na konferencję „Odry-Nysy” do Paryża, co 2—3 lata odwiedza Polskę.

— Pamiętam, jak przyniosła mi p. Roszakowa pierwszy numer gazety. Był bardzo ładny. Pamiętam też, że niektórzy sąsiedzi wahali się, czy go zamówić, bo woleli gazetę codzienną od tygodnika. Nie wiedzieli, że „Tygodnik Polski” będzie tak dobrze o wszystkim informował. Dzisiaj ma już gazeta wyrobioną opinię. Mimo wszystko jednak od razu, od pierwszego numeru znalazło się 32 czytelników. Najstarsze Czytelniczki, które znam, to pani Kardacz, pani Buchwald, pani Gramatys, pani Twaróg.

Z okazji 10-lecia „Tygodnika” zamierza pani Francikowa napisać wiersz okolicznościowy. Dziękujemy Jej z góry za ten wyraz serdeczności. A tymczasem przytaczamy wyjątek z wierszyka, który napisała kiedyś dla wnuka, gdy zaniedbywał się w nauce:

„Wkroczyś w życie moralne, jak człowiek dorosły,
By twoje lata szkolne na marne nie poszły.
Babcia z serca radzi, babcia prosi, woła,
Do dobrobytu prowadzi — drogi Wnuku —
szkoła!”



O ZDJĘCIACH W „TYGODNIKU”

Pan Jan Kmieciak z Cité de la Chapelle-Oignies jest fotografem. Nic więc dziwnego, że „Tygodnik Polski” interesuje go przede wszystkim ze względu na zdjęcia. Pan Kmieciak uważa, że fotografie zamieszczane w „Tygodniku” są dobre, ale jeszcze więcej przydałoby się zdjęć z Polski.

— Chcemy wiedzieć, jak wygląda dziś Polska, jak się rozbudowuje i rozwija, dlatego zdjęcia z Polski tak nam są potrzebne. Kraków, Zakopane, Gdynia, Sopot, Warszawa — widoki naszych miast można oglądać ciągle i człowiek się nigdy tym nie znudzi. No a poza tym, zdjęcia mogą być w coraz innym ujęciu. Jednym Czytelnikom przypomną one to, co widzieli w Polsce, a innym zachęcą, aby do Polski pojechać i na własne oczy to wszystko zobaczyć.

Czytam „Tygodnik” od początku jego istnienia i zawsze szukam w nim zdjęć z Polski. Oprócz zabytków trzeba pokazywać rozbudowujący się przemysł polski. Jeśli o mnie chodzi, to wolałbym częściej widzieć na okładce „Tygodnika” zdjęcie fabryki czy stoczni aniżeli modnej artystki.

TAKIE PISMO BYŁO POTRZEBNE

— Robiliśmy wszystko, aby rozszerzyć wiadomości o istnieniu „Tygodnika”. W Rouvroy niewiele ludzi wiedziało o tym, że ukazało się nowe pismo. Początki naszej pracy były ciężkie, niektórzy ludzie nie byli zwolennikami naszego pisma, ale było również dużo takich, którzy nam bardzo chętnie i ofiarnie pomagali. Dzisiaj już nie ma takich przeszkód, jak dziesięć lat temu. Wroga Polsce propaganda już nie znajduje takiego postępu jak dawniej. Wtedy londyńska propaganda nie próżnowała...

Pan Jan MATUSZAK jest długoletnim radnym miejskim w Rouvroy. Jest to człowiek wyrobiony w pracy społecznej i przy-



Pan Kmieciak udziela tych rad „Tygodnikowi” z serdecznej przyjaźni. Ogląda i czyta pismo zawsze z przyjemnością, jest mu wierny od 1 numeru i chciałby swym okiem fachowca-fotografa poczynić spostrzeżenia, które mogą nam być użyteczne.

Fotografem jest w Oignies od 38 lat. Trochę, bo tylko 4 lata, pracował w kopalni. Potem przeczucił się na fotografię, która jest niemal rodzinnym zawodem dla państwa Kmieciaków: brat jego ma również zakład fotograficzny w Aubry, a trzeci brat, już nieżyjący, miał także zakład fotograficzny w Marles-les-Mines. Dawniej fotografował p. Kmieciak wszystkie wesela, chrzciny. Potem rozwinął swój zakład i zajął się również oprawą obrazów, sprzedając artykułów fotograficznych. Pomaga mu w tej pracy żona, również bardzo uważna czytelniczka „Tygodnika”.

— Ja czytam gazetę zawsze bardzo szybko — mówi pani Kmieciakowa — ale mój mąż za to czyta powoli, dokładnie, łącznie z kolumną sportową, z dowcipami, no i bardzo długo ogląda wszystkie zdjęcia.

wiązany szczerze do Polski, Kraju z którego pochodzi.

— List Władysława Gomułki w pierwszym numerze „Tygodnika” to była wielka rzecz! — mówi p. Matuszak. — Ludzie czytali ten list i cieszyli się, że Polska pamięta o swych synach z zagranicy. Teraz wizyta Generała de Gaulle’a w Polsce! Jak to dobrze, że tyle piszecie na ten temat! Wszyscy ludzie cieszą się z przyjaźni polsko-francuskiej i z tej wizyty. Cieszą się, że nareszcie Polska zaczyna coś w świecie znaczyć.

Pan Matuszak i jego żona obserwowali, jak ludzie przekonywali się stopniowo do gazety. Wiadomości z Polski, wiadomości z życia emigracji, sprawozdania z uroczystości polonijnych, na które tak licznie uczęszczają, zdjęcia ich dzieci, które brały udział w występach — wszystko to zbliżało im gazetę i czyniło nieodłącznym przyjacielem.

— Początkowo rozchodziło się w Rouvroy 6—10 egzemplarzy, potem coraz więcej. Lubiliśmy „Tygodnik” i cieszyliśmy się tym jego rozwojem. Mamy nadzieję, że będzie nadal przynosił nam dużo dobrych wiadomości na temat rozkwitu naszego Kraju i że będzie coraz szerzej rozchodził się w terenie. Zastużył na to swą ciekawą, bezstronną informacją. Z okazji dziesięciolecia życzymy „Tygodnikowi”, żeby żył długo i stał się przyjacielem jak największej liczby ludzi. Takim przyjacielem, jakim jest dla nas od 30 września 1957 roku.

O dawnych latach i współczesności francusko - polskiej rodziny z Cagnes

Przedstawiamy dziś rodzinę francusko-polską. Państwo Dambricourt mieszkają w Cagnes od lat dziewięciu. „Stroną polską” w małżeństwie jest oczywiście pani, z domu Wawraszek. Pochodzi z Rzeszowskiego, z Leżajska.

Męża poznałam w Niemczech w czasie wojny — tłumaczy. — W początku 1940 roku Niemcy wywieźli mnie na przymusowe roboty w Sudety niemieckie, nad Łabę. Pracowałam na roli. W sumie byłam tam pięć lat. I tam właśnie poznałam jeńca-Francuza, który miał zostać moim mężem. W 1945 roku przyjechałam z nim do Francji. Mieszkaliśmy najpierw w Compiègne, potem w Tarbes. Pracowaliśmy, oszczędzaliśmy. I teraz mieszkamy we własnym domku w Cagnes-sur-Mer.

Mamy troje dzieci: Ryszarda, Daniela i Jacqueline. Ryszard ma 20 lat i jest elektrotechnikiem, ale nie chce dalej się kształcić. Drugi nasz syn, Daniel, chce być stolarzem. Zdał egzamin CAP. Córeczka chce zostać biologiem. A my sami? Mąż pracuje w biurze katastralnym, a ja szyję w domu dla wielkiego zakładu konfekcyjnego. Wraz ze swoją siostrą Czesławą, którą kilka lat temu sprowadziłam z Polski.

Obecna przy rozmowie p. Czesława wyjaśnia nam, że i ona także została w czasie wojny wywieziona na przymusowe roboty do Niemiec. Teraz mieszka w Nicei. Do Francji przyjechała z synem Włodzimierzem, syn ma teraz 17 lat, chce pracować w hotelarstwie, aktualnie uczy się tego zawodu, odbywa termin. Syn p. Czesławy planuje podróż do Polski ze swoimi kolegami-Francuzami, koniecznie chce pokazać im swoją drugą ojczyznę.

— My na wakacjach w Kraju byliśmy już dwukrotnie — mówi pani domu. — Jeździliśmy po całej Polsce. Oczywiście byliśmy w naszym Leżajsku, gdzie mamy brata i siostrę, i u wszystkich w ogóle krewnych. Mężowi nasza Polska naprawdę się spodobała. Najbardziej przypadły mu do serca polskie lasy. Nosi się nawet z myślą postawienia w Polsce domku. Powiada, że na starsze lata moglibyśmy przenieść się do Polski. Ano, zobaczymy!

Mówimy o Polakach na Lazurówym Wybrzeżu w ogóle. Pan Dambricourt powiada, że Polacy mają dobrą opinię, że uważa się ich za ludzi dzielnych i pracowitych. Pani domu mówi z dużym uznaniem o p. Leji z Valbonne. To pan Leja stara się o to, aby rozproszeni po miastach i miasteczkach Lazurówego Wybrzeża Polacy poznawali się wzajemnie. Od czasu do czasu p. Leja urządza wieczorki towarzyskie, na które zaprasza okolicznych Rodaków. Połączony się, porozmawia z Rodakami. Panie pięką placki albo przywożą ze sobą jakąś wędlinę, a z kolei panowie przywożą napoje. Przyjemne, naprawdę bardzo przyjemne są te spotkania. Wszyscy są zawsze bardzo zadowoleni. Jak dotąd, nie utworzono jeszcze żadnej polskiej ani francusko-polskiej organizacji, ale już od dawna myśli się o założeniu na Lazurówym Wybrzeżu komitetu „France-Pologne”...

I znowu mówimy o Polsce. Zaczyna p. Dambricourt. Opowiada, że w trakcie wojny pracował przez pewien czas w kopalni w Wałbrzychu...

Zegnamy się. Oszczekują nas dwa śmieszne pieski. Dowiadujemy się, że także i one są z Polski. Lulu pochodzi z Puszczy Kampinoskiej, a Muszka — z Leżajska. A „córeczka” Muszki jest u p. Leji. Więc można do nich mówić także po polsku? Co, Muszka? — Hau-hau! Oczywiście. (k)

„MISS COUTURE” A. HUDYKA

Magazyn: 55, rue de Bouvines LILLE (Fives)
Siedziba: 199, rue de Paris LILLE

Telefon: 53-10-03

Konfeksja męska,
damska i dziecięca

■ SUKNIE ■ SPÓDNICY
■ SWETRY ■ BLUZKI
■ POPELINY ■ TERGAL

PIERZE ● WSYPY ● POSZWY ● DAMASY

Ceny niskie

Na żądanie wysyłamy próbki



Krzysztof Kamil Baczyński (pseud. Jan Bugaj), syn polskiego pisarza i publicyście zamordowanego w 1939 r., urodził się w Warszawie w 1921 r. Jako 20-letni żołnierz Polski Podziemnej wstąpił w szeregi Armii Krajowej. Wówczas też zaczął pisać wspaniałe wiersze i poematy patriotyczne, w których ujawnił się jego niezrównany talent poetycki i głęboka wrażliwość na losy walczącego z okupantem narodu. Utwory Baczyńskiego, odpisywane w kołach konspiracyjnych, umacniały wiarę młodego pokolenia w słuszną walkę z hitlerowskim najeźdźcą.

Jako 23-letni żołnierz Krzysztof Kamil Baczyński poległ na barykadach walczącej Stolicy w Powstaniu Warszawskim. Był żołnierzem batalionu „Parasol”. Zginął w rejonie Ratusza. Kilka dni później zginęła w śródmieściu jego żona, Barbara, również żołnierz AK, nie wiedząc o śmierci męża.

Zdjęcie, które reprodukuje, jest jedynym, jakie pozostało po małżeństwie Baczyńskich. Zrobiono je w miesiąc po ślubie w lipcu 1942 r. w Komorowie. Poeta trzyma na ramionach swego siostrzeńca, Józika Pioruna. Wiersze poety z okresu okupacji i Powstania zostały po wojnie zebrane i wydane pod wspólnym tytułem „Śpiew z pożogi”.

Krakowskie Wydawnictwo Literackie wydało w 1964 r. Utwory Wybrane Krzysztofa Kamila Baczyńskiego.

Kącik poezji dla studentów

Na wiosnę br. pisaliśmy o utworzeniu na Uniwersytecie Lyonskim „Cercle d'études polonaises Adam Mickiewicz” oraz o pięknym wieczorze, zorganizowanym przez studentów. Wśród nich była m. in. studentka Marlène Rayon, studiująca język polski oraz specjalizująca się w literaturze polskiej. Nadesłała ona nam ostatnio tłumaczenie wiersza młodego poety polskiego Krzysztofa Kamila Baczyńskiego,

który zginął w Powstaniu Warszawskim w 1944 roku.

Publikujemy tłumaczenie „Elegii” Krzysztofa Baczyńskiego przez pannę Rayon. Może tłumaczenie to zachęci innych studentów języka polskiego do przekładów, czy też pisania wiadomości ważnych dla interesujących się studiami polonistycznymi.

Chętnie udzielimy miejsca w „Tygodniku” dla takich prac lub wypowiedzi. Czekamy na listy.

Il y a quelques mois nous avons relaté la création à l'Université de Lyon d'un Cercle d'Etudes Polonaises Adam Mickiewicz. Nous avons cité à cette occasion les noms des étudiants qui en font part. Et justement Marlène Rayon, qui étudie la langue et la lit-

térature polonaise, nous a envoyé sa traduction d'un poème de Krzysztof Kamil Baczyński, jeune poète tombé pendant l'insurrection de Varsovie en 1944. Nous invitons nos amis étudiants à suivre cet exemple. Nous publierons volontiers leurs traductions.

KRZYSZTOF BACZYŃSKI

Elegie a un Garçon Polonais

Ils t'ont retranché, mon fils, des rêves au vol tremblant,
Ils t'ont brodé, fils, de tristes yeux avec le roux du sang,
Et peint des paysages au point flambant des brasiers.
Ils ont rebrodé de pendus le flot vert des forêts,
Et ton pays, ô mon fils, te l'ont appris par coeur
Quand tu tranchais ses sentes avec le fer des larmes.
L'obscurité t'a élevé, et nourri le pain des terreurs
Tu suivais aveugle les pires chemins de la honte.
Tu entras dans la nuit, fils de lumière, avec ton arme noire,
Et tu sentis le mal s'enfler au rythme des secondes.
Ta main bénit encore la terre, avant que tu ne tombes,
Etait-ce une balle, ou ton coeur, mon fils, qui éclata?

traduction: MARLENE RAYON
Lyon

Do wiadomości wszystkich uczących się języka polskiego

la boutique polonaise

25, rue Drouot
PARIS IX-e

tél. 770-83-73
c.c.p. Paris 189-46-68

poleca następujące książki po najniższych cenach:

Marian Falski	ELEMENTARZ (z kolorowymi obrazkami)	4,00 F
Irena Słońska	Pierwsza czytanka	4,00
Parnowski, Latałowa	Czytanka dla klasy II	4,65
Kuczyńska	W naszej gromadzie (podręcznik dla kl. III)	5,85
Aleksandrzak, Rytłowa, Przyborowski	Z bliska i z daleka (Wypisy dla kl. V)	3,40
Aleksandrzak, Przyborowski	Świat i My (podręcznik dla kl. VI)	4,75
Dembowska, Saloni, Wierzbicki	MOWA OJCZYSTA (wypisy z ćwiczeniami dla kl. VII)	4,00
Surfin, Świerczyńska	Wypisy dla kl. VII	2,30
Kubski, Benedykt i Jacek	Wypisy dla kl. VIII	2,50
Bagiński, Hajdych	JĘZYK POLSKI (Wiadomości i ćwiczenia z gramatyki i pisowni — kl. VI)	1,20
Mieczysław Pęcherski	JĘZYK POLSKI (Wiadomości i ćwiczenia z gramatyki i pisowni — kl. VII)	1,50
Mieczysław Pęcherski	Słownik poprawnej polszczyzny	27,00
Stanisław Szober	Słownik wyrazów obcych	18,00
Stanisław Szober	GRAMATYKA JEZYKA POLSKIEGO w języku francuskim	28,00
Grappin	Kieszonkowy słownik francusko-polski i polsko-francuski (str. 367 w oprawie)	14,00
Henryk Łebek	Słownik francusko-polski i polsko-francuski (372 str.)	10,80
Paweł Kalina	Słownik francusko-polski (str. 675 w oprawie)	20,00
Paweł Kalina	Słownik polsko-francuski (str. 634 w oprawie)	18,00

Do wymienionych cen doliczamy koszty własne przesyłki pocztowej.

40 lat pracy autorskiej

50 książek Janusza Meissnera

JANUSZ MEISSNER ma już za sobą 40 lat pracy literackiej i choć wieńczy ją równo 50 książek, pisarz twierdzi, że autorem został przez przypadek. Tak samo jak i lotnikiem.

— Jak więc rozpoczęły się te dwie kariery w pana życiu? — pytamy popularnego pisarza.

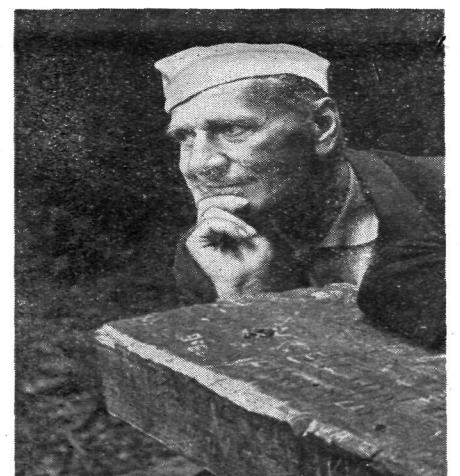
— Na początku było lotnictwo. Pierwsza wojna światowa akurat dobiegała końca, gdy zapragnąłem zginać za ojczyznę. Oczywiście jako ułan — podkreśla Meissner z lekką kpinką. — Wybrałem się więc do Lwowa, do stacjonującego tam pułku ułanów. Ale droga prowadziła przez lotnisko. To wystarczyło, żebym zmienił życiowe plany. Skończyłem szkołę Pilotów w Krakowie i Wyższy Kurs Akrobacji w Poznaniu. Od 1922 r. byłem w zawodowej służbie lotniczej, jako młodszy oficer eskadry, potem jako instruktor, razem ze Zwirką w szkole w Bydgoszczy, potem jako szef pilotażu w Dęblinie, następnie jako dowódca eskadry w Krakowie...

— A kiedy pan zainteresował się pisaniem książek?

— Ten przypadek przytrafił mi się w 1927 r., a zrodził się z „Demona ruchu”, powieści „z dreszczykiem”, poczytnego wówczas pisarza Grabińskiego. Postanowiłem napisać coś podobnego i wyszło z tego „Czerwone widmo”, które — o dziwo! — wydrukował jeden z warszawskich tygodników. Honorarium podziało się skutecznie. W tym samym roku ukazał się w „Raju” tomik moich „niesamowitych” opowiadań lotniczych pt. „Hangar nr 7”. Wydałem do wojny 20 książek. Ale prawdziwym pisarzem zostałem dużo później.

— Wtedy, gdy napisałem „Żądło Genowefy” i „L, jak Lucy” — wspomina pisarz. — Podyktowały mi je przeżycia, te najdramatyczniejsze, gdy wybuchła wojna, gdy myślałem, że świat się wali, gdy poczułem, iż pierwszym i jedynym obowiązkiem uczciwego człowieka jest przeciwstawianie się wszelkimi siłami grożącej katastrofie.

Od 1940 roku Meissner służył w lotnictwie w Anglii. Latał, pisał korespondencje, był podpułkownikiem w RAF. Opowieści o walkach polskich lotników: „Żądło Genowefy” i „L, jak Lucy”, ukazały się w 1943 r., wydane w Edynburgu, pod pseudonimem „Porucznik Hubert”. Były gorącą, pierwszą serca poruszającą relacją z po-



wietrznego frontu. Autor wymienia je wśród swego dorobku jako książki najdroższe. I dla wielu czytelników, tych starszych zwłaszcza, wojnę pamiętających, pozostają one lekturą najbliższą.

50 książka Meissnera, tym razem autobiograficzna, weszła właśnie na półki księgarskie w Kraju. Jest to tom wspomnień pt. „Jak dziś pamiętam”. Zatrzymał się w nim pisarz na latach młodości. Dalsze wspomnienia ukażą się w następnych tomach.

Podsumowując pisarską działalność Meissnera warto dodać, że jego książki osiągnęły łączny nakład 2 milionów egzemplarzy. 13 tytułów doczekało się przekładu na języki obce. „Szkoła orla” np. miała aż pięć wydań we Francji.

Obok opowieści lotniczych Meissner pisze także marynistyczne („Przygoda śródziemnomorska”, „Opowieść o korsarzu Janie Martenie”) oraz myśliwskie („Opowieść pod psem, a nawet pod dwoma”). Trzy te dziedziny: lotnictwo, żeglarsztwo, myślistwo — pasjonują go też w życiu na co dzień.

— Która najbardziej? — pytamy. — Oczywiście latanie, w powietrzu jest najbezpieczniej — twierdzi pisarz. — W wodzie można utonąć. A polowanie to przygoda dla rozrywki.

(i. o.)



PRZEZ PIĘTNAŚCIE GRANIC

OLGIERD JABŁOŃSKI — autor żołnierskich wspomnień „Przez 15 granic” uczestniczył jako dowódca czołgu „Jadzia” w plutonie rozpoznawczym, w stopniu kaprala podchorążego, w zwycięskim marszu I Dywizji Pancerniej gen. Maczka, która wylądowała w 1944 w Normandii. Brał udział w bitwie pod Falaise, a w relacji zamieszczonej poniżej zastajemy go we Flandrii, gdzie Polacy wspólnie z innymi formacjami sprzymierzonych podejmują wyzwolenie Belgii.

W ciągu lat wojennych Olgierd Jabłoński był trzykrotnie we Francji. Przedostał się do niej z okupowanej Polski, idąc przez zielone kordony: GG, Słowacji, Węgier, Jugosławii i Włoch. Wiosną 1940 walczył w kampanii francuskiej, pod Dieuze został ranny, wpadł w niemiecką niewolę, uciekł z niej i przez Niemcy i Szwajcarię znalazł się po raz drugi we Francji. Stamtąd zaś przez Hiszpanię, jej obozy i więzienie, a następnie przez Gibraltar dotarł do Szkocji. I znowu był w wojsku polskim i z nim wylądował w Normandii. (Red.)

WE FLANDRII

TRAGEDIA CHŁOPCA ZE ŚWIĘTOCHŁOWIC ● OPRAWCY Z ŁODZI I MAJDANKA W NIEWOLI POLSKIEJ ● 3 DNI ODPOCZYŃKU PO PERYPETIACH I WYZWOLENIU RUISELEDE ● KWIATY I CAŁUSY ● PAMIĄTKI PO „POLAN-DACH” ● „DZIĘDOBRA, PAN POLAK”

PIERWSZĄ NOC na ziemi belgijskiej spędzamy na polu najkrwawszych walk 1914—1918 r. pod Ypres. Stoimy biwakiem przy murze cmentarzyska z poprzedniej wojny. Całymi kilometrami ciągną się niekończące szeregi małych betonowych krzyży. Leżą pułkami, dywizjami, armiami. Nazwiska angielskie, francuskie, belgijskie, niemieckie i polskie. Polskie zarówno wśród żołnierzy Ententy, jak między poddanymi Wilhelma II. Obok przy szosie nowe groby, świeżo wykopane w piasku flandryjskim, żółcą się jasnymi plamami. Składamy tu kilkunastu Niemców i paru naszych piechurów. W rowie leżą ranni, nasi i nieprzyjacielscy. Młody chłopak w hitlerowskim mundurze cicho jęczy. Podchodzę z manierką wina. Nachylam się i słyszę:

— *Mamo, boli.*

Wlewam w spieczone usta parę kropli czerwonego płynu, chłopak otwiera oczy, półprzytomnie patrzy na mój hełm z wymalowanym orzełkiem. Pytam go: „Polak?”

— *Ślązak, już nie mogę, dobij mnie, bracie.*

Podchodzi dr Seid, lekarz pułkowy. Pochyla się nad rannym. Robi mu zastrzyk z morfiny.

— *Nic z niego nie będzie, płuca pucharatane, pociągnie może z parę godzin.*

— *Ciszej doktorze, to Polak, Ślązak, rozumie co pan mówi.*

— *Czy na pewno nic się nie da zrobić?*

— *Spróbujemy, damy mu transfuzję. Jak do jutra przetrzyma, będzie trochę nadziei.*

W Szkocji w 1946 r. spotkałem tego byłego jeńca; nosił już nasz mundur. Wzięto go do Wehrmachtu na wiosnę 1944. Pochodził ze Świętochłowic. Spod ementarsza w Ypres zabrano go do szpitala do Anglii. Wyleczył się i gdy tylko mógł się utrzymać na nogach — postarał się o wstąpienie do Wojska Polskiego. Teraz wracał do Kraju.

Z Ypres idziemy na Roulers. W mieście bronią się Niemcy, mają sporo dział ppanc. Wzdłuż szosy z pojawieniem się naszych czołgów na domach wykwitają flagi belgijskie. Ludzie wybiegają na drogi, obrzucają nas kwiatami. Krzyczą, żeby chowali się, nic nie pomaga. Dopiero seria z niemieckiego ckm-u rani kilku cywilów, co z miejsca ostudza entuzjazm ludności. Pocisk z ppanca uszkadza mi gąsienicę, czołg stacza się w rów. Po pancerzu stukają pociski karabinowe. Gąsienicę musimy jednak zreperować. Włodarczyk wyskakuje z wozu, bierze narzędzia. Sławek Trofimowicz siada przy drążkach, pomaga mu ile może. Szczęściem jesteśmy trochę zakryci przez przydrożne topole. Zostawiam Ernesta w wieży, wyskakuję i razem z Józkiem naciągamy gąsienicę. Kilka stuknięć młotkiem, bolec wypada.

Zakładamy nowe cztery płytki na miejsce uszkodzonych. Jeszcze tylko połączyć. Ciężki klucz ściąga gąsienicę. Nowy bolec nie chce wlażyć w otwór. Warto by podejść z boku, ale tu można oberwać, bo za czołgiem jesteśmy bezpieczni. W pewnym momencie muszę wysunąć się na otwartą przestrzeń. Wychylam się. Trzymam bolec. Włodarczyk wali młotem. Włazł. Jeszcze tylko natożyć zakretek. Coś smagnęło mnie po rękę, jak gdybym dostał batem. Już gąsienica na rolkach.

Wlażę do wieży. Józek zajmuje swoje miejsce przy kierownicy. Ruszamy. Ręka zaczyna mnie boleć. Podnoszę ją do góry. W kombiniezone otwór, spod munduru cieknie ciepła maź. Rozrywam rękaw. W ranie sterczy mały odłamek. Szarpnięciem kleszczami od radiostacji. Wylazł jak dziurawy zęb z dziąsła. Długi na 15 mm, szeroki na 3—4 mm. Owiązałem ranę bandażem. Ręka boli mnie coraz bardziej. Jestem wściekły na szwabów. Kropimy w barykadę granatami z działa, polewając na dodatek seriami z ckm-ów. Zwa-



Rowy w okolicach Chambois po słynnej bitwie w sierpniu 1944 roku — pełne niemieckich trupów

lisko na szosie pęka pod naszymi gąsienicami. Za barykadą działko 50 cm. Rozbite już przed paroma minutami. Kilku Niemców rannych. Inni stoją już pod ścianą z rękami na karkach. Jest wśród nich oficer. Wyskakuję. Biorę jego książeczkę wojskową. Przeglądam przebieg służby: 1939 — *Litzmannstadt, Warschau**, Siedlce. 1942—43 K. Z. Lager Majdanek — Lublin — GG.

Na kolumnie zerwane naszywki. Każę mu zdjąć płaszcz, bluzę i koszulę. Pod ramieniem tatuaż SS. Typ wart kuli w łeb. Nie chce się jednak babrać. Żołnierzy z Wehrmachtu odsyłam na tyły do Brygady Strzelców. Kapitana SS i jeszcze dwóch SS-manów zostawiam pod opieką cywilów, mówiąc, kim są jeńcy.

W miasteczku jeszcze trwa obrona niemiecka. Nacierać będzie piechota i artyleria. My odchodzić przedmieściem na północ na postój nocny. Skórzany płaszcz SS-mana zostawiłem sobie. Zmieniłem też sznurowane trzewiki na miękkie sapekki oficerskie. Nazajutrz obchodzimy od północy Tiel, gdzie walczą 2 ppanc. Wspiera go grupa „Witte Brigade” — ruchu oporu belgijskiego. Nasze czołgi szybko mijają miasto, idąc na wschód, aby odciąć ucieczkę Niemcom.

Pod Ruiselede napotykamy silną kolumnę pancerną. Mają sporo dział ppanc. Ponieważ zaskoczyliśmy ich zupełnie niespodziewanie, dokonujemy prawdziwej rzezi. Szosa wygląda podobnie jak pod Coudehard i Chambois. Nazajutrz pobojowisko oglądać będą nasi główni „rzeźnicy” — Maczek i Montgomery.

„Monty” pokazując swoim sztabowcom naszą robotę mówi: — *That's a good job. It's really a butchery.*

Po zajęciu Ruiselede idziemy na zasłużony trzydniowy odpoczynek w Poeke. Dopiero teraz mam czas udać się na opatrunek do łapiduchów. A był już najwyższy czas po temu.

*. Łódź, Warszawa.

Jeńcy niemieccy pod strażą Polaków po zajęciu Apten i Gilze, przed odtransportowaniem ich na tyły frontu



La première nuit en Belgique, les soldats des blindés polonais la passent à Ypres, tout près du cimetière où gisent les héros des combats de 1914—1918. Dans les fossés des blessés gémissent. Parmi eux, des Polonais embrigadés de force dans l'armée allemande. Jabłoński en retrouvera plus tard certains portant avec fierté l'uniforme polonais. Au matin, l'avance se poursuit sur Roulers, où Jabłoński est légèrement blessé, puis sur Ruiselede. Par surprise, les Polonais y déciment une colonne blindée nazie. Le lendemain, „Monty” dira: „De la bonne ouvrage. Une vraie boucherie”. Trois jours de repos bien mérités à Poeke et l'avance reprend. Gand est libéré, puis Lokeren et Sint-Gillis-Waas. Mais entre Saint-Nicolas et Beveren, les Allemands résistent. Un bref nettoyage, une nuit à Sint-Gillis et en avant sur Saint-Nicolas et Axel, premier objectif en Hollande...

Ręka mi napuchła i zaogniła się. Dr Seid oczyścił ranę, pomazał jakimś świniestwem, owinął czystym bandażem i chce odesłać mnie na tydzień do rzutu „B”. Nie zgadzam się, zostaję przy swoich chłopcach, przy „najlepszym wojsku w całym pułku pancernym”, jak mówił pik Stefanowicz.

Stary polubił naszych zabijaków. Niesforne to było towarzystwo, pyskate, nieposłuszne. Nikomu nie salutowali, oficerów „opieprzali”, ale dali się lubić. Fason trzymali jak sto diabłów. Do akcji każdy jechał w wyjściowym mundurze. Gdy się tylko dało, portki prasował na kant. Pasy, wyczyszczone kredą, sprzączki błyszczały jak złoto. Ogolony był każdy, o ile już się golił, bo taki Henio Kuczyński czy Jasio Zbieranowski, mając 17 lat nie potrzebowali brzytwy ani żyłetki.

Pluton formalnie należał do szwadronu dowodzenia, do kpt. Massalskiego, ale że ten był z rzutu „B”, a więc siedział ze swoimi kucharzami i pisarzami na tyłach, faktycznie podlegaliśmy bezpośrednio dowódcy pułku.

W czasie postoju w Poeke moi chłopcy rozstawili namioty, rozłożyli się na wypoczynek. Nadjeżdża kpt. Massalski.

— *Panie podchorąży, wystawi pan czołg jako ochronę sztabu, przy bramie do parku.*

— *Na jaką cholere ochrona sztabu, przecież Niemcy są co najmniej o 30 km, a przed nami Anglicy i Kanadyjczycy.*

— *Nie rezonować, tylko wykonywać rozkazy.*

— *Proszę o formalny rozkaz.*

— *Panie podchorąży, rozkazuję panu wystawić ochronę sztabu.*

— *Tak jest, panie kapitanie.*

Klnąc, na czym świat stoi, mówię do chłopaków, że zamiast odpocząć jedziemy pilnować portek sztabowców.

Pakujemy się, gdy nadjeżdża Stefanowicz.

— *Jadzia (tak mnie nazywano, bo takie imię nosił mój czołg) dokąd się zbierasz?*

— *Melduję, panie pułkowniku, że z rozkazu Boksera, przepraszam, pana kapitana Massalskiego, jadę pilnować oficerskich gaci w pałacu.*

— *Zwariowałeś, czy Massalski zdurniał? Macie odpoczywać! Poruczniku Potworowski, niech pan tu ściągnie Massalskiego.*

„Bokser” zjawił się za parę minut:

— *Panie kapitanie, pluton rozpoznawczy nie jest od pełnienia wart, od tego ma pan swoje plutony gospodarcze. Podchorąży Jabłoński! Zakazuję wam wykonywać jakiegokolwiek polecenia kpt. Massalskiego. Zrozumiano!*

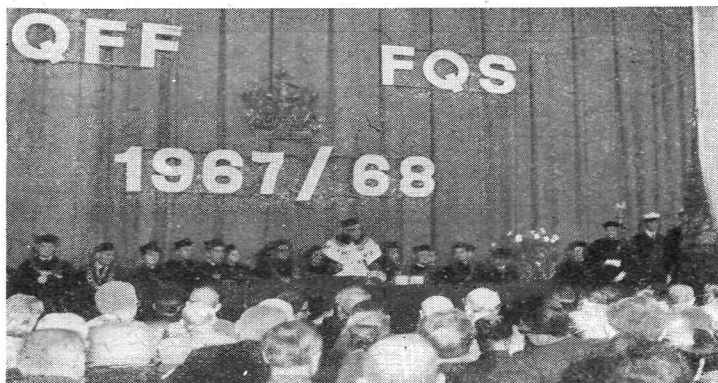
— *Tak jest, panie pułkowniku.*

Chłopaki z radości zaczęli wrzeszczeć — *Wiwat stary, precz z „Bokserem”!*

Więcej starć z Massalskim nie miałem, ale do końca patrzył na mnie willkiem.

Zapasy calvadosu z Grandmesnil, koniaku i szampana z Bonneville i Crécy powoli kończyły się, gdyż przez cztery dni w Poeke popijaliśmy

Dalszy ciąg na str. 17



Na zdjęciu: uroczystość inauguracji nowego roku akademickiego 1967/68 w auli głównej Uniwersytetu Warszawskiego

■ 267 tysięcy studentów w 76 uczelniach

Z początkiem października odbyły się w 76 wyższych uczelniach całego Kraju wykłady inaugurujące nowy rok akademicki 1967/68. Studia podjęło ponad 267 tysięcy osób, w tym 70 tysięcy na pierwszym roku nauki.

Najliczniejszą grupę stanowią słuchacze politechnik i szkół inżynierskich, jest ich 198 tysięcy w 17 uczelniach. W nowym roku akademickim studentów kształcić będzie 25 tysięcy pracowników nauki, zatrudnionych w 380 wydziałach i 2900 katedrach.

W Warszawie — największym ośrodku akademickim w Polsce — studiować będzie blisko 65 tysięcy osób. Co trzeci student warszawski zdobywa wiedzę na Uniwersytecie Warszawskim. Politechnika Warszawska — największa polska uczelnia techniczna — otworzyła w tym roku filię w Płocku z wydziałem inżynierii budowlanej. Na Politechnice Poznańskiej powstał w tym roku piąty wydział — chemiczny. Uniwersytet Jagielloński w Krakowie powiększył się o 11 nowych katedr, 12 zakładów badawczych i 90 pracowników nauki. Rozbudowano filię UJ w Katowicach.

W dniu inauguracji roku akademickiego na Politechnice w Gliwicach wręczono dwudziestotysięczny dyplom inżynierski, na Politechnice w Szczecinie promowano 7 nowych doktorów wykształconych w tej uczelni.

■ Lepsza i trwalsza odzież ochronna dla górników

Od dłuższego czasu górnicy domagali się poprawy jakości tkanin przeznaczonych na odzież ochronną. Wady jej polegały na niskiej wytrzymałości surowca a w rezultacie tego — krótkiego okresu użytkowania odzieży.

W centralnym Laboratorium Przemysłu Bawełnianego w Łodzi, po wielomiesięcznych próbach i badaniach, uzyskano wreszcie zadowalające rezultaty. Opracowano odpowiednią numerację przędzy, dobór splotu i

zwiększoną gęstość tkaniny. Uzyskano znaczną poprawę wytrzymałości tkanin na roz-

dzieranie i rozrywanie, zachowując przy tym dotychczasowy ciężar tkaniny.

■ Nagroda cesarza Etiopii dla profesora Stefana Strelcyna

Prof. Stefan Strelcyn — kierownik Katedry Semiotyki Uniwersytetu Warszawskiego — otrzymał tegoroczną nagrodę cesarza Haile Selassie I za osiągnięcia w badaniach etiopistycznych.

Nagrody cesarza Etiopii za badania afrykanistyczne otrzymali w br. również prof. Th. Monod z Państwowego Muzeum Historii Naturalnej we Francji oraz prof. J. Greenberg z Uniwersytetu w Stanford (USA). Laureaci otrzymali nagrody oraz oko-

licznościowe złote medale z rąk cesarza Haile Selassie podczas uroczystości w Addis Abebie w dniu 12 października br.

■ Książkę z dedykacją de Gaulle'a otrzymał mieszkaniec Milanówka

Niezwykłą radość sprawiła inż. Bolesławowi Kasztelanowi z Milanówka przesyłka, którą otrzymał ostatnio z Paryża. Zawierała ona wydane w Polsce „Pamiętniki wojenne” gen. de Gaulle'a z jego dedykacją.

Podczas wizyty prezydenta w Polsce inż. Kasztelan, sympatyk Francji i gorący wielbiciel gen. de Gaulle'a przesłał na jego ręce egzemplarz książki z prośbą o dedykację. Otrzymał ją z powrotem wraz z listem Sekretariatu Prezydenta.

■ Nowe polskie oryginalne leki

W czasie międzynarodowego sympozjum w Warszawie na temat oryginalnych polskich leków, farmakolodzy ocenili pozytywnie wartość omawianych trzech polskich preparatów: **binazinu** — przeciw nadciśnieniu, **edanu** — środka służącego do miejscowych znieczuleń, oraz leku psychotropowego — **ipronalu**.

Duże zainteresowanie wzbudziły także inne oryginalne leki polskie, które znajdują się jeszcze w badaniach farmakologicznych — pochodna piperazyny — przeciw astmie, nowy preparat rozszerzający naczynia wieńcowe o nieustalonej jeszcze nazwie. Te ostatnie leki są jeszcze wypróbowywane i niedostępne dla lecznictwa.

PROSTO Z POLSKI

■ 400-tonowa obrabiarka z „Rafametu”

W fabryce obrabiarek „Rafametu” w Kuźni Raciborskiej na Opolszczyźnie rozpoczęto montaż największej z dotychczas wyprodukowanych tu obrabiarek. Jest to obrabiarka typu KBB-1000, której konstrukcja została opracowana przez polskich inżynierów z Centralnego Biura Konstrukcji Obrabiarek w Pruszkowie koło Warszawy.

Obrabiarka KBB-1000 będzie nie tylko największą, jaką przemysł polski wyprodukował, ale i jedną z największych obecnie

budowanych w świecie. Średnica toczenia wynosi tu aż 10 metrów (przy największej dotychczas — 7,5 metra). Jej ciężar własny wraz z pełnym wyposażeniem wyniesie ok. 400 ton.

■ Najgłębszy w Kraju szyb górniczy

Przedsiębiorstwo Budowy Szybów w Bytomiu zakończyło roboty górnicze przy drażeniu szybu „Budryk” w kopalni „Dymitrow” w Bytomiu. Szyb ten, najgłębszy w Kraju — 986 metrów — mimo trudnych warunków wykonano w ciągu 22 miesięcy. Umożliwi on dostęp do głębszych pokładów i w efekcie zwiększenie wydobywania węgla.

Polskie rakiety do rozpraszania chmur i wywoływania deszczu

W Zakładzie Badań Rakietowych i Satelitarnych w Krakowie powstaje pierwsza, licząca 50 sztuk seria polskich rakiet meteorologicznych na paliwo stałe — „Rasko-2”.

Przy pomocy tej niewielkiej półtorametrowej rakiety, osiągnącej wysokość 3 km — prowadzone będą w przysz-

■ Pierwsze doktoraty honoris causa Politechniki Śląskiej

W auli Politechniki Śląskiej w Gliwicach odbyło się wręczenie nadanych decyzją senatu pierwszych w historii uczelni tytułów doktora honoris causa. Tytuł ten otrzymał m. in. Jean Ch. Gille, prof. Wyższej Szkoły Lotniczej w Paryżu i Uniwersytetu w Quebec.

■ Gastronomia i farmacja w Muzeum im. Przypkowskich

Muzeum im. Przypkowskich w Jędrzejowie nabyło bibliotekę gastronomiczną Gierowskich, dalszą część biblioteki po najświetniejszym kucharzu pierwszej połowy XX wieku Stanisławie Wierzbickim z Radomia oraz rzadkie druki gastronomiczne z XVIII i XIX wieku.

W muzeum zorganizowano nowe działy: gastronomiczny i farmaceutyczny. W zabytkowych piwnicach utworzona zostanie podręczna kuchnia, w której będzie można przyrządzać potrawy według starych przepisów. Na zapleczu muzeum powstanie ogród zielarski.

Muzeum wzbogaciło się także o nowe zbiory gnomiczne. Obecnie znajduje się

tam jeden z największych na świecie zbiorów zegarów słonecznych, liczący ponad 300 zegarów z różnych epok i okresów.

■ Ozdobna jabłoń ze Skierniewic

W Instytucie Sadownictwa w Skierniewicach wyhodowano nową odmianę ozdobnej jabłoni. Drzewa te kwitną bardzo obficie, tworząc ogromne bukiety kwiatów w kolorach: białym, różowym, pasowym.

Po przekwitnięciu zawiązują się owoce, które kształtem i kolorem przypominają wiśnie, co również wygląda bardzo dekoracyjnie. Te jabłuszka trzymają się na drzewie jeszcze podczas mrozów.

Tygodniowa GAWĘDA

- ◆ O czym marzy dziewczyna...
- ◆ Ciekawi świata
- ◆ Realści mają przewagę nad romantykami

„O czym marzy dziewczyna, gdy dorasta zaczyna”... Przypomniały mi się słowa tego przedwojennego szlagiera, gdy czytałem wyniki ankiety przeprowadzonej w Polsce, w Łodzi, w Łowiczu i na terenie powiatu Łowicz wśród 874 młodych ludzi (w tym 383 dziewczęta) w wieku lat 16—18. Wśród odpowiadających na ankietę była zarówno młodzież ucząca się, jak i pracująca w mieście i na wsi. Ankietę przeprowadzono na wzór ankiety UNESCO, a miała odpowiedzieć na pytania, jakie ideaty i wartości uznaje młodzież. Jednakże opracowany przez dyrektora Centrum Psycho-Pedagogicznego Akademii Paryskiej p. dr André Berge'a kwestionariusz został przystosowany do warunków polskich; niektóre pytania, niezupełnie zrozumiałe dla młodzieży polskiej, zostały zmienione.

Nie dam rady, mili, szczegółowo zreferować Wam wyników tej ankiety, zajęłoby to zbyt dużo miejsca; muszę też podkreślić, że organizatorzy ankiety — organizacje młodzieżowe Związek Młodzieży Wiejskiej i Związek Młodzieży Socjalistycznej — zastrzegają się przed uogólnianiem wyników ankiety (tak jednak wśród socjologów mówi się zawsze) w każdym razie sądzę, że odpowiedzi na niektóre pytania dają jakieś rozeznanie w tym, co młodzi ludzie w Polsce myślą o różnych sprawach.

A więc: młodzież jest ciekawa świata — niemal wszyscy chcieliby poznać wiele krajów, ponad 90% interesuje się lotami międzyplanetarnymi, a aż 57,5% chciałoby być wśród pierwszych, którzy dotrą na inną planetę, mimo że spora część z nich (42,2%) pragnie w życiu uniknąć ryzyka, a tylko 46,2% ryzyka nie boi się. Może nie uświadamiają sobie ryzyka związanego z podróżami międzyplanetarnymi?

Jakie cechy człowieka cenią najwyżej? Uczciwość, sprawiedliwość, szczerość, odwagę. Znaczenie niższe w cenie są... mądrość czy rozsądek.

Tylko część z ankietowanych marzy o wielkich sukcesach życiowych. 32% pragnie być ludźmi wybitnymi, 27,3% — sławnymi, „w ciemni” pragnie pozostać 12,9%, a reszta nie ma w tej materii ustalonych poglądów. Wbrew przypuszczeniom ludzi starszych, że młodzież

marzy o jakichś niezwykłych karierach, np. gwiazd filmowych, staunych podróżników czy wynalazców — ankietowani wykazują zadziwiający realizm. Tzw. zawody „romantyczne” mają niespełna 5% zwolenników, natomiast zawody techniczne (signum temporis!) aż 31,8%, rolnicze — 16,7%, nauczycielstwo — 8%, a służba zdrowia — 6,7%.

Ten realizm młodzieży potwierdza też odpowiedź na inne pytanie ankiety: „W jakiej kolejności ustawiłbyś, zgodnie z ważnością, jaką im przypisujesz — bohatera, świętego, uczzonego, artystę?” Wygrał bohater (41,6%) przed uczonym (28,8%), świętym (23,7%), a na szarym końcu z 2,7% został artysta. Zastanawiająco wysoka pozycja „świętego” — to przede wszystkim zastuga wiejskiej młodzieży niepracującej, pozostającej w kręgu rodziny — parafia; wśród tej młodzieży święty ma nawet 34,4% zwolenników, podczas, gdy np. wśród młodzieży uczącej się w mieście tylko 16,9%.

Wpływ wychowania rodzinnego (ale nie tylko) widać również w odpowiedziach na pytania dotyczące stosunków między pokoleniami. 72,9% pytanym uważa, że dzieci mają obowiązki wobec rodziców, a tylko 4,5% nie uznaje tych obowiązków (pozostali nie dali odpowiedzi), podobnie większość uważa, że i starsi (nie tylko rodzice) mają obowiązki wobec młodych.

I wreszcie — jak kształtuje się obraz współczesnego świata w oczach młodzieży? Około połowy ankietowanych jest zaniepokojonych sytuacją w związku z wydarzeniami w Wietnamie, 20% napięciem międzynarodowym i zagrożeniem atomowym, ponad 12% odradza niemu hitleryzmu w NRF itd. (ankietę przeprowadzono przed wybuchem konfliktu na Bliskim Wschodzie). 85,5% uważa wojnę za rzecz złą i 81,3% jest zdania, że mimo niepokojów współczesnego świata ludzkość zmierza w kierunku postępu społecznego i moralnego.

Z pewnością we wszystkich tych odpowiedziach trzeba uwzględnić nierówny poziom badanych (oczywiście anonimowo), niezrozumienie niektórych pytań itd. Mimo to ankietę wydaje się ciekawa.

MARIAN



Przy nabrzeżu wyposażeniowym stoczni w Szczecinie zaczynano nowo zbudowane bliźniacze statki (na zdjęciu) po 15 tysięcy ton nośności. „Górny Śląsk” przekazany zostanie armatorowi w tym roku, „Dolny Śląsk” w przyszłym

■ Wieża Mariacka będzie remontowana

Po raz pierwszy od XIV w. Wieża Mariacka poddana zostanie generalnemu remontowi.

Po krakowskim ratuszu i mającym się wkrótce rozpocząć remoncie generalnym Murów Floriańskich, będzie to trzecia tego typu poważna operacja budowlana w Krakowie.

PO RAZ CZWARTY W ULUBIONYM MIEŚCIE

*Sur lecteur de la "Semaine Polonaise"
Amica
Dominique Walter
Christie Laume
Michèle Arnaud
Laurent*

OD KILKU LAT Michèle Arnaud wyjeżdża na jesień do Warszawy, aby przedstawić polskim telewidzom nowe piosenki i nowych piosenkarzy francuskich. Jest ona w tej chwili najbardziej popularną w Polsce piosenkarką francuską, a programy, w których występuje wraz z kolegami, cieszą się ogromnym powodzeniem.

Kiedy trzy lata temu Michèle Arnaud wystąpiła po raz pierwszy w polskiej telewizji, posypały się listy z prośbami o powtórzenie jej występu. Było to na wiosnę 1965 roku. Zaproszono więc panią Arnaud powtórnie tego samego roku na jesień, prosząc, aby przywozła ze sobą kilkoro piosenkarzy. Wówczas to po raz pierwszy wystąpił młody i zupełnie w Polsce nie znany Dominique Walter. Przypadł on do gustu zwłaszcza młodym dziewczętom. Kolejny występ miał miejsce w październiku 1966 roku. Tym razem program został zapisany na „teletrecordingu”, co ułatwiło zaspokojenie życzeń polskich telewidzów i powtórzenie go w Święta Bożego Narodzenia 1966 r.

Ostatnio Michèle Arnaud wystąpiła z programem francuskiej piosenki podczas pobytu Generała de Gaulle'a w Polsce. W składzie ekipy z Francji znalazł się oczywiście Dominique Walter. Jego nieobecność sprawiłaby bowiem wielki zawód dużej części młodych polskich telewidzów...

Michèle ARNAUD oraz przybyła z nią ekipa, w której skład wchodził: Dominique WALTER, Christie LAUME (młoda blondynka o długich, niesfornych włosach) i LAURENT autor-kompozytor i wykonawca jednej z najpopularniejszych piosenek tego lata „Ma reine de Samba”, spotkaliśmy w warszawskim hotelu „Bristol” i odbyliśmy z nimi spacer po Warszawie.

— Jestem w Warszawie po raz czwarty i mam tu, jak w każdym znanym mi dobrze mieście, swoje ulubione zakątki, które odwiedzam i pokazuję przyjeżdżającym ze mną po raz pierwszy kolegom... właściwie to mogłabym już być „guidem” po Warszawie — odpowiada pani Arnaud.

— Moje ulubione zakątki to przede wszystkim Stare Miasto. Sądzę, że nie wszyscy turyści znają je tak jak ja. Nie chodzę utartymi przez zwiedzających trasami. Wynajdujemy sobie z Dominique (jest tu już po raz trzeci) mniej uczęszczane uliczki, schodki i podwórka.

Na Placu Teatralnym Michèle pokazuje Christie Laume i Laurentowi posąg Warszawskiej Nike, którą uważa za jeden z najpiękniejszych pomników w Europie. Nietatowo jest jednak poruszać się incognito, zarówno Arnaud jak i przede wszystkim Dominique Walterowi. Co chwila ktoś ich zatrzymuje z prośbą o autografy... Wreszcie grupa młodzieży otacza Dominique, zasypując dziewczynkami pytań w języku francuskim i angielskim. Dominique z naturalną uprzejmością i wdziękiem daje się wciągnąć w dłuższą pogawędkę. Dochodzą nas poszczególne fragmenty rozmowy i zapytań: — Kiedy przyjedzie znowu? Czy wystąpi na koncertach w Polsce? Czy gra w filmach? Jaką muzykę lubi najbardziej? Młodzi francuska? itd. Kilka osób wyciąga polski miesięcznik RADAR z fotografią Dominique na okładce, prosząc o dedykacje... Kilka dziewcząt ofiarowuje się służyć mu i całej grupie za „guidów” po Warszawie.

— Lubię go za jego styl. Nie jest typowo „beatowy”. Podoba się nam jego ciepła, ładna barwa głosu i jakiś bardzo spokojny, kulturalny sposób bycia na scenie.

— Wydaje mi się — dorzuca inna, 16-letnia dziewczyna — że gdyby Frank Sinatra czy Dean Martin byli dziś w wieku Dominique Waltera, to śpiewaliby tak jak on, w tym stylu. Nie ulega ogólnej modzie mniej lub więcej nieskoordynowanych podrygów na scenie, jest po prostu naturalny, a jego repertuar jest bardzo nowoczesny.

— A Michèle Arnaud?
— Pani Arnaud reprezentuje chyba najwyższą klasę artystyczną piosenki francuskiej.

— Kiedy śpiewa w TV — odzywa się młody człowiek — odnosi się wrażenie, jakby śpiewała dla tej właśnie słuchającej ją jednej osoby.

Kierujemy się w stronę gmachu Telewizji, bo czas przeznaczony na przechadzkę dobiega końca. Na Placu Zwycięstwa zatrzymuje nas znowu grupa młodzieży.

Gdy kilka miesięcy temu „Paris-Jour” zamieścił wzmiankę, że Dominique Walter jest „vedette” w Polsce, wydało się nam to nieco przesadzone. Dziś konstatujemy, że jest on bardziej popularny, niż mogliśmy przypuszczać. Stało się to bez żadnej umyślnej reklamy.

— Przedstawia pani polskim telewidzom — pyta Michèle Arnaud — piosenkarzy francuskich, ale podzielił się także paru piosenkarzy polskich w pani programie „Tilt” i „Music-Hall de France”. Czy zamierza pani dalej kontynuować tę wymianę w dziedzinie variétés?

— Jak najbardziej! Pragnę ją nawet rozszerzyć w najbliższym okresie. Zaproszę nie tylko nowych polskich piosenkarzy do moich programów, ale pragnę również, aby nasi realizatorzy telewizyjni nawiązali bliższą współpracę. Chciałabym np. żeby Witold Filler, dyrektor działu variétés polskiej TV, zrealizował jakiś program u mnie. Jest to bardzo utalentowany realizator, posiadający wiele oryginalnych i nie stosowanych jeszcze u nas pomysłów. Wydaje mi się, że taka wymiana realizatorów może wpłynąć na odświeżenie, a nawet znalezienie nowych form w dziedzinie programów rozrywkowych.

Za chwilę zaczyna się program. Żegnamy się z Michèle Arnaud, która powtarza polski tekst, jak i chce powiedzieć na zakończenie programu, do telewidzów. Dochodzą nas końcowe słowa: „dziękuję i do zobaczenia”.



Michèle Arnaud i Dominique Walter (w środku) przed pomnikiem A. Mickiewicza w Warszawie

Depuis trois ans Michèle Arnaud revient chaque automne à Varsovie pour présenter la chanson française aux téléspectateurs polonais. Son programme est aimé du public, si bien qu'il faut l'enregistrer pour pouvoir le répéter après son départ. Et Michèle Arnaud se sent à Varsovie comme chez elle. Elle nous dit en riant qu'avec Dominique Walter, ils pourraient déjà servir de guides aux touristes étrangers. C'est que Michèle en est à sa quatrième visite en Pologne et Dominique à sa troisième. Et, de fait, ce sont eux qui pilotent dans la ville les deux autres membres de l'„équipe” — Christie Laume et Laurent. A chaque pas, des jeunes „fans” se précipitent en demandant des autographes à Michèle Arnaud et (les filles) à Dominique Walter qui est en Pologne une vedette. Michèle Arnaud pense maintenant à une collaboration plus poussée entre les TV française et polonaise pour „rafraichir” les programmes de variétés.



Na placu Teatralnym na tle pomnika Nike (z lewej), na murach obronnych Starego Miasta (z prawej). Na zdjęciu poniżej: Dominique Walter w otoczeniu swoich licznych polskich wielbicieli



10 DNI 10 NOCY WIELKIEJ WSPINACZKI



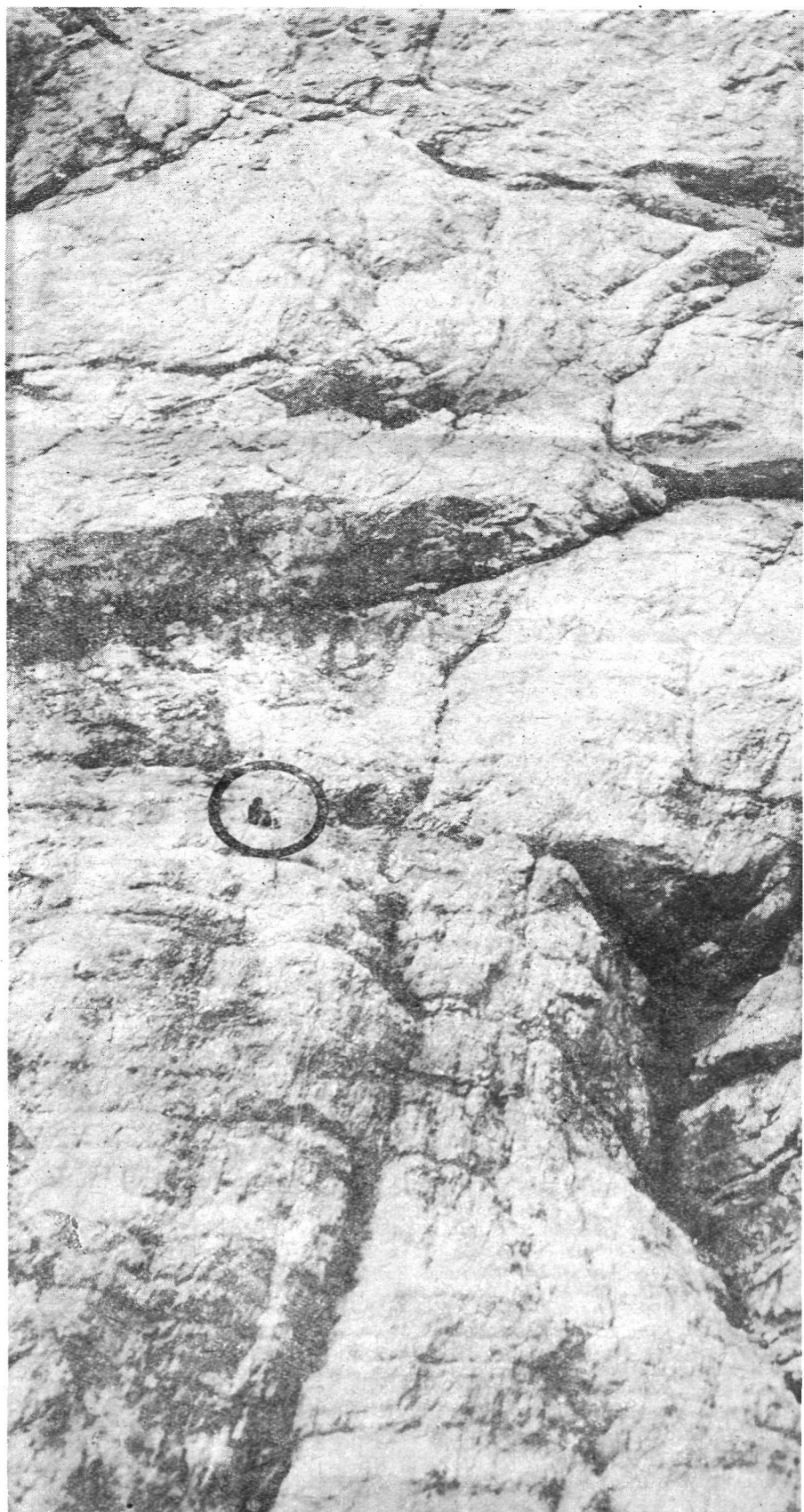
Na zdjęciu powyżej: Wanda Błaszkwicz na lodowcu Giganta. Na zdjęciu poniżej od lewej: Ganci Gianneselli, Roman Bebak, Giorgio Gaona, Janusz Fereński, Jerzy Brudny i odwrócony Ryszard Zawadzki



Poniżej: szkic drogi na ściany Cima del Burèl wpi-sany do książki wejść w schronisku „Sette Alpini”



POUR les alpinistes polonais 1967 aura été une grande année. Chamonix est devenu leur lieu d'élection. Cet été plus de cent Polonais y ont séjourné. Parmi leurs exploits citons la „première” de la face est de l'Aiguille de Grépou, accomplie par deux femmes — Wanda Błaszkwicz et Halina Kruger, ainsi qu'une autre „première” accomplie dans la face nord-est des Droites par Janusz Kurczab (qui est aussi un des meilleurs grimpeurs polonais) et Maciej Kozłowski. Dans les Alpes Suisses M. Grochowski, H. Furmanik, P. Kintopf, S. Skierski, A. Skłodowski et W. Wróz ont vaincu la face nord du Piz Badile par la voie Cassin. Kazimierz Głazek et Krzysztof Zdzitowiecki ont inscrit à leur compte le pilier nord-est du Finsteraarhorn. Mais c'est dans les Dolomites que sept Polonais, accompagnés de deux Italiens, ont accompli le plus bel exploit, en livrant un assaut couronné de succès à la Cima del Burell qui jusqu'à présent avait résisté aux plus audacieux. Une semaine avant que les Polonais ne s'y attaquent, elle avait fait renoncer une bonne équipe d'alpinistes allemands. L'escalade a duré dix jours et nos photos ne peuvent en donner qu'une pâle idée.



MINIONY SEZON polskich alpinistów zostanie w kronikach sportu wysokogórskiego jako jeden z najbardziej udanych. I to równocześnie w górach trzech kontynentów: Europy, Azji i Afryki. Szereg wypraw, piękne wyniki, nowe sukcesy.

W Alpach Francuskich przebywało latem aż 100 polskich alpinistów przybyłych z Krakowa. Był to rekord. Chamonix stało się po Zaoznanem drugim ośrodkiem polskiego sportu wspinaczkowego. W Chamonix Polacy mają wielu wypróbowanych przyjaciół, tu też znaleźli najlepsze warunki do zorganizowania bazy wypadowej w Alpy. Nigdy jeszcze w takiej ilości sportowcy polscy nie zaatakowali różnych ścian, iglic i szczytów alpejskich, co przyniosło im kilka wspaniałych sukcesów na skali światowej.

Dwie Polki — Wanda Błaszkiwicz i Halina Kruger — dokonały pierwszego w ogóle przejścia wschodniej ściany Aiguille du Grépou (3482 m npm).

Drugi sukces w wielkim stylu, wykonany również z bazy w Chamonix, to przejście najniebezpieczniej trudnej ściany na lewym północno-wschodnim filarze Les Droites (4000 m) przez Stanisława Kurczabę i Macieja Kozłowskiego. Warto przy tym podać, że Kurczaba jest nie

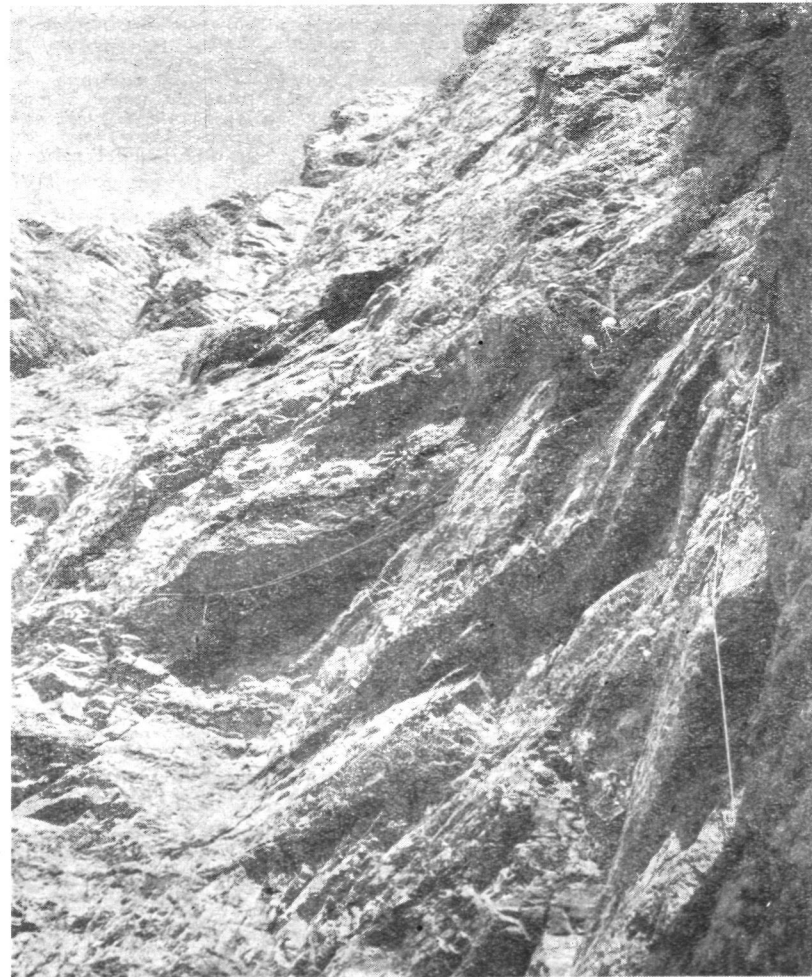


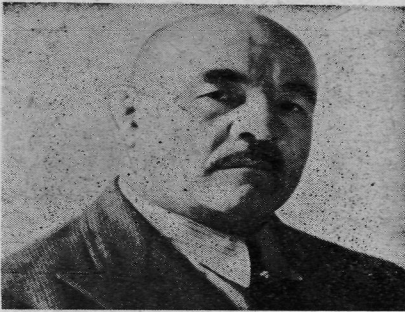
tylko znakomitym alpinistą, ale że wielokrotnie reprezentował również barwy polskie w... szermierce. Było to także pierwsze w ogóle przejście i w polskich kołach alpinistycznych uznano je za najpiękniejsze z tego rodzaju osiągnięcie.

Duży rozgłos w świecie zyskały wyczyny Polaków w Alpach Szwajcarskich. Wspinaczki te zostały dokonane w szczególnie ciężkich warunkach atmosferycznych. Zespół w składzie: Marek Grochowski, Henryk Furmanik, Piotr Kintopf, Samuel Skierski, Andrzej Skłodowski i Wojciech Wróż — pokonał północną ścianę Piz Badile (3311 m) drogą R. Cassina. Dwójka Kazimierz Głazek i Krzysztof Zdzitowiecki zaatakowała z powodzeniem arcytrudną ścianę północno-wschodniego filara Finsteraarhornu (4274 m), dokonując karkołomnej wspinaczki, trwającej 30 godzin.

Ale największy rozgłos zdobyli Polacy we włoskich Dolomitach. Ryszard Zawadzki (kierownik ekipy), Jerzy Brudny, Kazimierz Liszka, Adam Trzaska, Jan Junger, Janusz Fereński i Roman Bebak oraz dwaj Włosi — Giorgio Gaona, Gianci Gianneselli — pokonali Cima del Burèl. Zespół podzielił się na dwie grupy szturmowe. Jedna zaatakowała gładką ścianę od połowy wysokości, a druga — przeszła całą drogę od podnóża potężnej Cima del Burèl, która oparła się dotychczas wszystkim atakom śmiałków. Tydzień przed zwycięskim szturmem Polaków i Włochów — próbowała tę drogę przebyć ekipa alpinistów z NRF i musiała zawrócić. Karkołomna wspinaczka 7 Polaków i 2 Włochów trwała aż 10 dni i nocy. Telewizja włoska, radio, prasa, nadsyłają i zamieściły szczegółowe reportaże. Uczestnicy tej wspinaczki zostali przyjęci na bankiecie u mera miasta Belluno. Polacy otrzymali pamiątkowe złote medale i zostali przyjęci na honorowych członków Włoskiego Klubu Alpinistów. Obok zamieszczamy szereg zdjęć z tej gigantycznej wyprawy.

Powyżej: transport żywności do bazy w schronisku „T-7 Alpini” Poniżej: fragment masywu Cima del Burèl. Na wyciągu hakowym w górnej partii ściany — Janusz Fereński





W St. Joseph (Missouri) zmarł w wieku 88 lat — Stanisław Zbyszko CYGANIEWICZ, zapaśnik polski o olbrzymiej światowej sławie. Polonia zagraniczna obu półkul uważała go za jednego z najwybitniejszych jej członków. Cyganiewicz kontynuował sportowe tradycje Władysława Pytlasińskiego i na początku stulecia był symbolem tężyzny fizycznej uciemiężonego narodu. Zbyszko był przez wiele lat wzorem dla młodego pokolenia Polaków, które dzięki niemu garnęło się do uprawiania zapaśnictwa i sportu. Uważano go za najsilniejszego człowieka świata.

Był synem leśnika, urodził się w 1879 r. w Jodłowej w Małopolsce. Ze sportem zapoznał się w „Sokole”. Zapaśnictwo rozpoczął uprawiać mając zaledwie 15 lat. Początkowo, nim zyskał sławę, walczył w cyrkach wędrownych, a u szczytu kariery na wszystkich czołowych arenach świata, m. in. w Paryżu.

ŻEGNAMY NAJSŁAWNIEJSZEGO ATLETĘ ŚWIATA

W MOJEJ PRACY dziennikarskiej kilka razy zetknąłem się ze Stanisławem Cyganiewiczem. Ale pierwsze spotkanie odbyło się wcześniej, jeszcze za uczniowskich czasów, przed pierwszą wojną światową, gdy Stanisław Zbyszko Cyganiewicz walczył w Warszawie w gmachu dawnej panoramy przy ulicy Karowej. Na tym ringu rokrocznie na wiosnę zbierała się śmietanka zapaśników o światowej sławie. Startowali bracia Cyganiewicz — Stanisław i Władek, Kozak Poddubny, Australijczyk Jack Munro, Francuz Lasserten, Westengardt, Risbacher, Wilde i wielu innych. Turnieje cieszyły się zawsze wielkim powodzeniem i walki odbywały się przy wypełnionej sali. Dla nas — uczniów — dostanie się na widowieństwo było zawsze szczytem marzeń, często nieosiągalnych ze względu na ceny biletów. Już samo zobaczenie sławnego Cyganiewicza, nawet na ulicy —

było szczęściem dla młodych entuzjastów. I właśnie mam przykre wspomnienia z pierwszego spotkania z Cyganiewiczem. Dojrzałem go na Krakowskim Przedmieściu. Ukłoniłem się szarmancko — a on w ogóle na mnie nie zwrócił uwagi...

Drugie spotkanie miało miejsce już w czasie wojny. Zawierucha zaniósł Cyganiewicza nad Wołgę do Saratowa, gdzie jako poddany austriacki — był internowany. W mieście tym Zbyszko prowadził własną restaurację.

POD KONIEC okresu międzywojennego Zbyszko często przyjeżdżał do Warszawy, ale już nie występował na arenie. Miał wtedy własną „stajnię atletów” i był ich menażerem. Właśnie wtedy zaprzyjaźniłem się z braćmi Cyganiewiczami. Młodszy z nich — Władek — bardzo lubił opowiadać o różnych przeżyciach na ringu. Dowiedziałem się wtedy o najdłuższych bojach stoczonych przez Stanisława z Hin-

dusem Gamą, o dramatycznej walce w Ameryce z Gotschem.

Właśnie kilka słów o tym meczu: Gotsch wynalazł chwyt, dzięki któremu „dusił” przeciwnika. Nazwano go więc „kilerem” — zabójcą. Jak się zdaje, Zbyszko zlekceważył ten chwyt i przegrał niespodziewanie z Amerykaninem. Cóż się jednak okazało — tysięczne rzesze amerykańskich Polaków trzymało zakłady. Polonia była pewna sukcesu swego Rodaka i przegrała bardzo poważne sumy. Nawet posadzono Cyganiewicza, że dał się przekupić. Nie pomogły kategoryczne zaprzeczenia. Zbyszko przez pewien czas był na bali z Polonią amerykańską i dopiero dalsze sukcesy załagodziły konflikt.

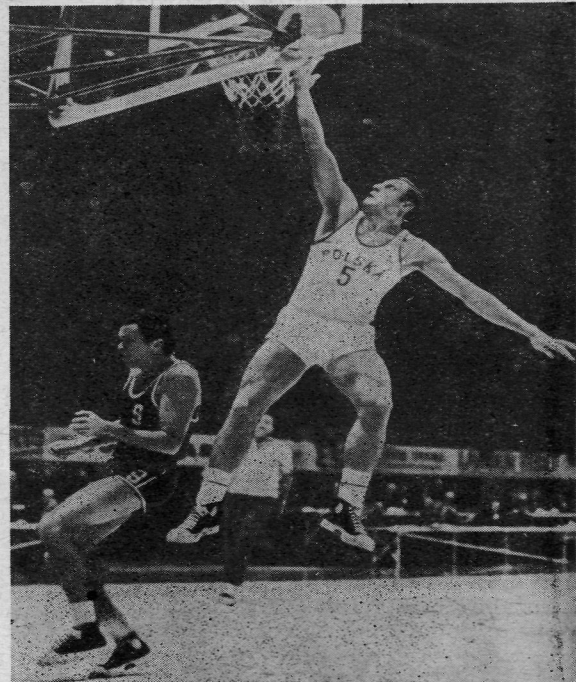
Następne nasze spotkanie odbyło się w Nowym Jorku w czerwcu 1939 roku, w czasie wystawy światowej. Byłem przez mistrza zaproszony na obiad do Domu Polskiego i rozmawialiśmy wiele o kulisach zapaśnictwa. Cyganiewicz skarżył się, że walki w stylu wolnoamerykańskim stały się widowiskiem cyrkowym i niemal wszystkie są reżyserowane. Bolał nad upadkiem zapaśnictwa i z leką wspominał swe studenckie czasy, kiedy będąc młodym chłopakiem często wzywał zawodowych atletów z wędrownych cyrków i ku uciesze widzów kładł ich na łopatki...

Rozmowa zahaczyła wspomnienia paryskie. Właśnie tam Cyganiewicz, jak mówił, przeżywał na początku stulecia „La belle époque! Dopiero wtedy dowiedziałem się, że w tych czasach turnieje zapaśnicze odbywały się w drugiej części programu w Folies-Bergères i Casino de Paris”. Cyganiewicz miał za przeciwników takie sławy jak: Paul Pannus, Romanow, Constant le Marin, Petersen, Hackensmidt i wielu innych. Największym jednak i najgroźniejszym rywalem był doński Kozak — Poddubny. Był on przez naturę obdarzony kolosalną siłą, ważył 125 kg, a Zbyszko 90. Mecz w Poddubnym, który w dodatku walczył dość brutalnie — stały się wielką atrakcją Paryża. Jedną z walk Polak wygrał, ponieważ Poddubny został zdyskwalifikowany za stosowanie niedozwolonych chwytów.

PO WOJNIE bracia Cyganiewicz osiedli na farmie (210 akrów), położonej pod miasteczkiem Savannah w stanie Missouri. Wybrali tę okolicę, ponieważ panuje tu klimat podobny do polskiego. Na fermie hodowano trzodę. Zbyszko codziennie odbywał po swych posiadłościach dalekie, piesze spacerki, często kilkunastokilometrowe. Licząc już prawie 80 lat wystąpił w filmie nakręcanym w Anglii pt. „Night and City” (Noc i miasto). Obok niego grał również niedawno zmarły atleta włoski Primo Carnera. Film ten odsłaniał kulisy zapaśnictwa. Krytyka bardzo przychylnie przyjęła start Cyganiewicza i nie szczędziła mu pochwał. Dziwiono się, że w tak sędziwym wieku zademonstrował przed kamerą kilka wspaniałych chwytów.

Stanisław Cyganiewicz zmarł w roku, w którym Polska obchodziła stulecie swego sportu. Niewątpliwie Zbyszko w dziejach wychowania fizycznego grał bardzo wybitną i zaszczytną rolę i jego nazwisko będzie zapisane złotymi głoskami.

KAZIMIERZ GRYZEWSKI



SUKCES KOSZYKARZY Brazowy medal dla Polski na Mistrzostwach Europy

Polscy koszykarze zdobyli w Helsinkach pozycję, za którą należą się im słowa pełne uznania. Potwierdzili raz jeszcze, że należą do ścisłej czołówki europejskiej i że — prawdę mówiąc — ustępują tylko ekipie radzieckiej, jedynej, której nikt od wielu lat zagrozić nie potrafi. Nie można chyba Polaków uważać za zespół słabszy od reprezentacji Czechosłowacji, choć ona stanęła Polakom na drodze do srebrnego medalu. Warto przypomnieć, że to właściwie nie reprezentanci Czechosłowacji wygrali z Polakami w pierwszym dniu spotkań eliminacyjnych, lecz odwrotnie — Polacy przegrali z nimi w wyniku katastrofalnej wręcz w owej chwili niedyspozycji. To kosztowało utratę pierwszego miejsca w grupie na rzecz Czechosłowacji, a w konsekwencji spotkanie w półfinale z przeciwnikiem nie do pokonania — drużyną ZSRR.

Polacy w eliminacjach byli bojowi, szybcy, dobrze wyszkoleni technicznie i taktycznie, wytrzymali fizycznie i nerwowo. Pokonali m. in. wice mistrzów świata i Europy — Jugosławię, piątą zespół mistrzostw Europy sprzed dwóch lat — Bułgarię, wygrali też z zawsze groźnymi Rumunami. Zwycięstwa te były tym cenniejsze, iż stawka uczestników XV Mistrzostw Europy okazała się bardzo wyrównana.

Mistrzem Europy została drużyna ZSRR, wice mistrzem Czechosłowacja, brązowy medal zdobyła Polska.

Drużyny Francji i Belgii nie zaliczały się w eliminacjach do grona najlepszych. W rezultacie Francja zajęła 11 miejsce, a Belgia — 15.

Do grupy pięciu najlepszych koszykarzy Europy dziennikarze obserwujący mistrzostwa zaliczyli Polaka — Łopatkę.

LE SPORT EN POLOGNE

BRUXELLES — En remportant par 4:2 leur match contre la Belgique, les footballeurs polonais ont surtout oeuvré pour la... France qui a maintenant tous les atouts en main pour sa qualification en finale de la Coupe des Nations. Après la défaite de la Pologne, battue à domicile par la France par 4:1, nul ne s'attendait à ce sursaut d'énergie.

HELSINKI — Les basketteurs polonais ont remporté la 3^e place et la médaille de bronze des XV Champions d'Europe, répétant ainsi leurs succès de 1965. La Pologne s'est d'abord classée 2^e du groupe A, après avoir subi une seule défaite contre la Tchécoslovaquie par 75:90 et remporté 6 victoires: contre l'Espagne 88:71, la Finlande 80:68, la Belgique 98:68, les Pays-Bas 69:65, la Roumanie 75:58 et la Yougoslavie 69:65. Ensuite, battus d'avance contre l'URSS, les Polonais ont joué au ralenti et essuyé un 108:68 pour enfin battre dans le dernier match la Bulgarie par 80:76.

OPOLE — Les boxeurs juniors polonais ont battu par 12:8 leurs homologues de la République Démocratique Allemande. Deux pugilistes à suivre: Caruk (plume) vainqueur par k.o. à la 2^e reprise de Heidelberg, champion national de la catégorie, et Fiedorczuk (lourd), net vainqueur de Zechel, de 21 kgs plus lourd que lui. Deux jours après, les juniors allemands ont rencontré les réserves juniors polonaises, réussissant cette fois le match nul 10:10.

KROSNO — Les parachutistes de l'Aéroclub local ont battu deux records du monde. En saut groupé de 1000 m, Czerwonka, Bragiel, Dudek, Dziuś, Kulesza, Wadlewski, Sidor, Sada et Brodarczyk ont réussi une moyenne de 1 m 27 du centre de la cible, contre 1 m 34 pour le record précédent. En saut groupé de 1500 m avec ouverture immédiate du parachute, Czerwonka, Sidor, Wadlewski, Skwara, Wesolowski, Dziuś, Dudek et Bragiel ont réussi 93 cm contre 1 m 28, record précédent. A Wrocław Janusz Osiecki a égalisé le record mondial absolu du saut de 600 m avec ouverture retardée en atterrissant à deux reprises exactement au centre de la cible — magnifique „double zéro”.

VARSOVIE — Dernières étincelles de la saison athlétique: Głogowski 78,02 au javelot, Wąsik 7,56 en longueur, Komar 18,80 au poids, Wiśniewska au saut en hauteur féminin.

POLACY OTWORZYLI FRANCUZOM DROGĘ DO FINAŁU MISTRZOSTW EUROPY

Polscy piłkarze znów sprawili niespodziankę. Tym razem miłą. W ostatnim swoim meczu w ramach eliminacji do Mistrzostw Europy w piłce nożnej, stojąc już na straconej pozycji (po fatalnym meczu z Francją w Warszawie) zwyciężyli w Brukseli jedenastkę Belgii w stosunku 4:2.

Selekcjoner drużyny belgijskiej, pan Van den Stock, powiedział po meczu:

— Mecz Polska-Francja w Warszawie oglądałem w telewizji. W Warszawie był trener Goethaals. Był on po tym meczu optymistą. Tu, w Brukseli obu nas spotkało srogie rozczarowanie. Gra polskiego zespołu przeszła nasze oczekiwania. Jak w ciągu kilku tygodni tak bardzo mogła ulec zmianie wartość i sposób gry Polaków? Nie doceniałbym przeciwnika i to nas zgubiło. Spotkał nas taki sam los, jak Polaków w Warszawie. Cieszyć się mogą z tego tylko Francuzi.

Trener reprezentacji Belgii, pan Goethaals, również zawiedziony, oświadczył:

— Nie wiedzieliśmy, że polskie piłkarstwo dysponuje tak bogatymi rezerwami. Przecież z zespołu, który występował przeciwko Francji w Warszawie, w Brukseli grało zaledwie kilku zawodników. W Warszawie Lubański, który — moim zdaniem — jest zawodnikiem klasy Van Himsta, nie miał żadnego równorzędnego partnera w napadzie. Tymczasem na stadionie Heysel nikomu nie znany Zmijewski momentami grał jeszcze lepiej niż świetnie w Brukseli dysponowany Lubański, a w dodatku strzelił nam trzy bramki. W meczach międzynarodowych zdarza się to naprawdę bardzo rzadko.

Tak więc polscy piłkarze poprawili częściowo swoją nadwątloną opinię, ale najmiłszy prezent sprawili Francuzom. Przegrali gładko w Warszawie z „trój kolorowymi” i również gładko pokonali najgroźniejszy dla Francuzów przeciwników — reprezentację Belgii.

Ponieważ Luksemburg w tej stawce się nie liczy, oczekujemy już tylko na wynik meczu Francja-Belgia (rozegrany zostanie 28 października), typując na zwycięzcę VII grupy eliminacyjnej — reprezentację Francji.

Notatnik sportowca

PIŁKA NOŻNA

MERLEBACH. Wysilki Maleski w ataku Merlebach spelży na niczym. Wynik remisowy 0:0. Pietrots zawiązała dobrze grającemu w obronie Matusiakowi. Po czterech grach drużyna Merlebach ustępuje różnicą czterech punktów czołowym zespołom klasy d'honneur.

BLENOD. Blenod-Metz 3:0. Na podkreślenie zasługuje bardzo ładna gra miejscowych, którzy zdecydowanie zajmują pierwsze miejsce w tabeli grupy d'honneur. Dobrze grał w tej drużynie Dolata, Kwaśniewski i Mizera, a u gości Kocik i Jurczak.

JOEUF. Joeuf-Algrange 0:0. Lider grupy Promotion nie zdołał sforsować obrony Algrange. Zyweczyn i Szymański z Joeuf zmarnowali po dwie pewne pozycje.

JARNY. Jarny-Saulnes 3:0. Zajmujący ostatnie miejsce w tabeli nie stanowili zbyt trudnej przeszkody dla dobrze dysponowanych gospodarzy, a zwłaszcza grającego w ataku Szymańskiego.

REHON. Rehon-Piennes 3:1. Przegrana drużyny z Piennes jest zbyt wysoka. Samobójczą bramkę zawiąził Głowacz. U pokonanych wymienić należy Zybąte w obronie.

OIGNIES. Hénil-Oignies 1:0. Dobrze strzelony korner przez Łuczaka zepchnął zszokowaną silną drużynę Oignies na koniec tabeli. Winę za utratę bramki ponosi Kłopocki.

BRUAY. Bruay-Ol. Minier 2:1. Dwie przytomnie wykorzystane pozycje przez Kaczmarka pograżyły Ol. Minier, który to zespół wbrew przewidywaniom zajmuje obecnie ostatnie miejsce w tabeli.

LEKKA ATLETYKA

LILLE. W czasie spotkania reprezentacji Flandrii z reprezentacją Lotaryngii Halyszczak (Fl) zajął pierwsze miejsce w biegu na 110 m oraz czwartą w trójskoku. Rzut młotem wygrał pewnie Warczygłowa (Fl), Krawczyk (Fl) był trzeci; w rzucie oszczepem Gryńiewicz (Fl) był drugi, a Kasprzyk (Lot) piąty.

■ NOUVELLES ECLAIR ■ NOUVELLES ECLAIR ■

▲ Plus de soixante mille brebis ont pris le train pour rentrer au bercail. Cent convois ont assumé cette transhumance ferroviaire entre Ustrzyki Dolne et Nowy Targ. En effet, chaque année, les brebis de la région de Nowy Targ et de Limanowa passent le printemps et l'été dans les pâturages des Bieszczady.

▲ Dans la forêt de Białowieża qui est un Parc National, un braconnier a tué un bison d'Europe. C'est depuis 46 ans le premier acte de vandalisme de ce genre.

▲ On procède actuellement en Pologne à des

assais d'élevage... d'escargots, ceci afin de faire face à la demande croissante des importateurs français.

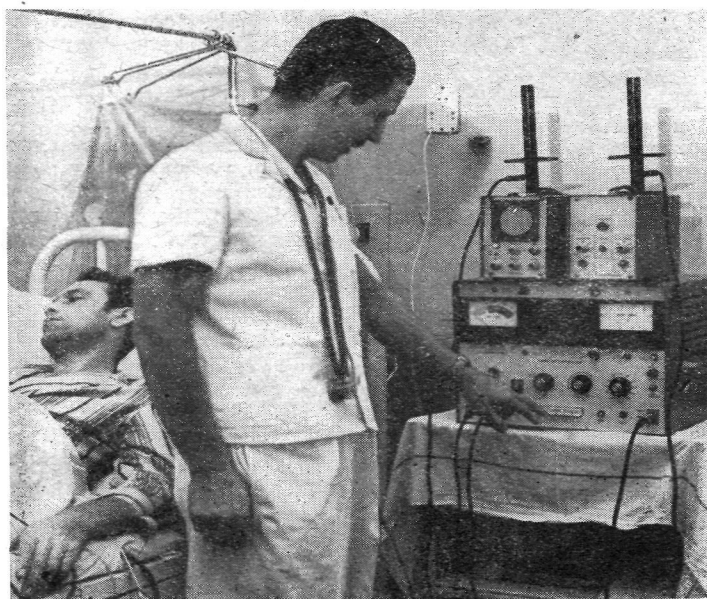
▲ L'entreprise de forages de Bytom a mis 22 mois à creuser le nouveau puits „Budryk” qui permettra d'exploiter des riches couches de houille dans la mine „Dymitrow”. Le nouveau puits qui descend à 986 mètres, est le plus profond en Pologne.

▲ La 150-e calculatrice électronique „Odra” a quitté les ateliers de l'usine „Elwro” de Wrocław. Le bureau d'études de l'entreprise prépare un

nouveau modèle perfectionné.

▲ Le navigateur solitaire polonais, Leonard Teliga, après 31 jours de lutte contre des vents contraires, a atteint les îles Galapagos. A bord de son yacht „Opty”, il cinglera ensuite vers l'archipel des Marquises.

▲ Entièrement restauré, le palais Renaissance de Gołub (dans la voïvodie de Bydgoszcz) servira désormais à des buts culturels et touristiques. On y trouve un hôtel avec café-restaurant, une bibliothèque avec salles de lecture ainsi que des salles de conférence et d'exposition. L'inauguration a été accompagnée du vernissage d'une galerie de portraits et d'expositions de peinture et de photographie.



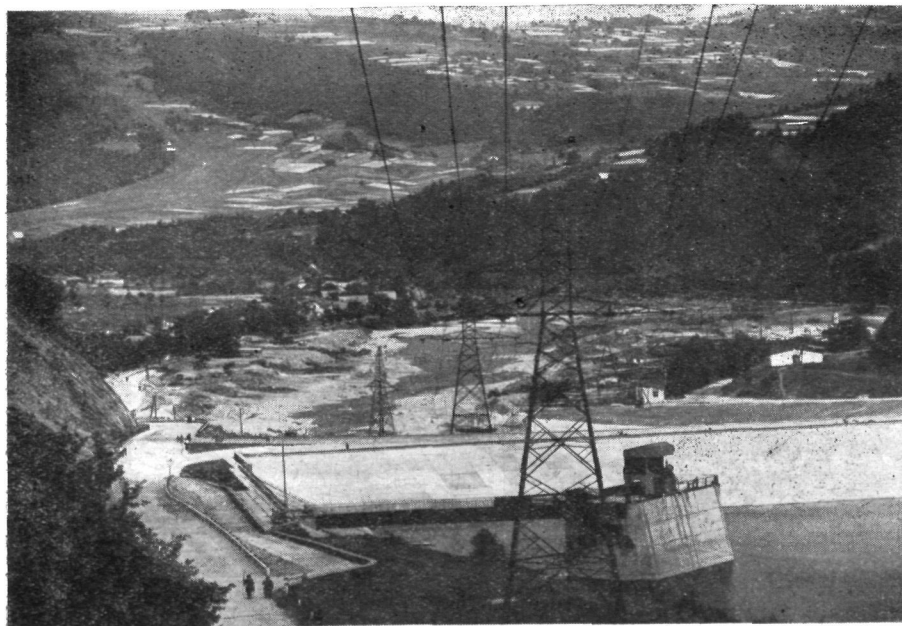
UNE „INFIRMIERE” ELECTRONIQUE POUR LES CLINIQUES CARDIOLOGIQUES

La réanimation, il y a encore quelques années considérée comme une sorte de „miracle”, est actuellement devenue pratique courante dans les cliniques et les hôpitaux. Des patients dont les cas, même selon des manuels récents, seraient désespérés, sont tous les jours sauvés grâce aux techniques médicales nouvelles: asphyxiés, grands brûlés, intoxiqués.

Mais les progrès les plus spectaculaires sont ceux de la réanimation chirurgicale qui mérite plutôt le nom de ressuscitation. On fait actuellement en Pologne de gros efforts pour doter les hôpitaux et cliniques des appareils nécessaires.

Un des plus récents est le „cardio-contrôleur”, dispositif électronique qui établit un diagnostic précis de la fonction cardiaque du malade, contrôle son état pendant l'intervention et émet un signal d'alarme au moindre fléchissement du cœur. Un dispositif complémentaire permet immédiatement de stimuler le fonctionnement de l'organe déficient.

Cet appareil, élaboré à l'Institut Cardiologique de Varsovie, a déjà permis de sauver la vie de très nombreux malades. En voici un exemplaire, récemment fourni à la clinique chirurgicale de l'Académie de Médecine à Łódź (en haut).



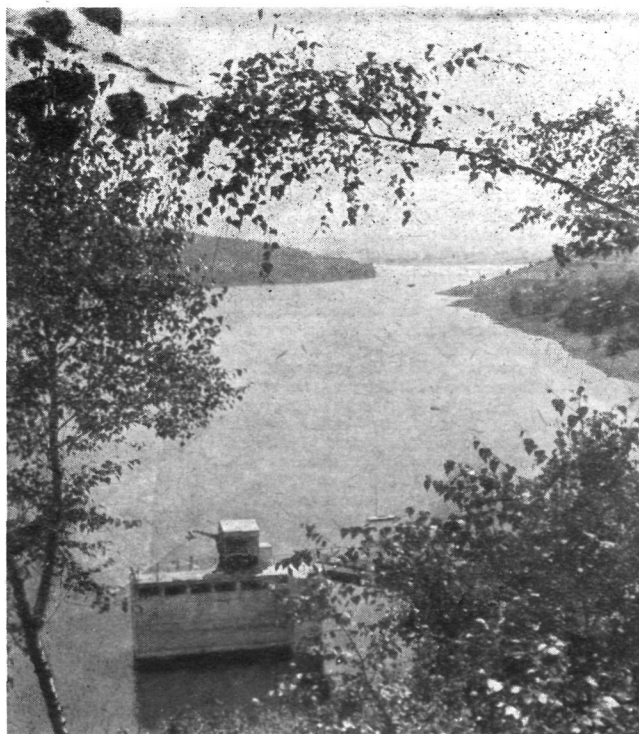
LE LAC de TRESNA

Durant les 8 dernières années, la carte du Beskide silésien a été modifiée. La construction du barrage de Tresna — ouvrage de 40 mètres de hauteur, 10 mètres de largeur et 300 mètres de longueur à son sommet — a fait apparaître un lac de mille hectares, retenant cent millions de mètres cubes d'eau.

Ainsi seront enfin évitées les inondations, dont rien que la dernière (en 1958) a causé des dommages atteignant 180 millions de zlotys.

De plus la centrale hydro-électrique constituera un précieux appoint pour le système énergétique de Haute-Silésie où la demande va sans cesse croissant.

Enfin, le nouveau lac et ses environs deviendront un grand centre de repos à l'aménagement duquel collaboreront les grandes entreprises industrielles. Ci-contre: vues du barrage et du lac.



Une poignée de mains bien méritée

32 MOIS DE TRAVAIL POUR UNE GALERIE DE 3640 m

Il a fallu 32 mois d'un travail acharné pour que ces deux hommes — Władysław Skrzypek et Leon Kochański — puissent se serrer la main. Dans le bassin cuprifère de Lublin, le puits L-3 avait été le premier à atteindre le gisement. C'est donc à partir de lui qu'on commença à percer les galeries d'exploitation. Le puits L-2 avait été plus malchanceux — ses constructeurs ayant dû faire face à une gigantesque poche d'eau. Et c'est avec un sérieux retard que l'on atteignit le niveau prévu.

A ce moment les équipes de L-2 considèrent comme un point d'honneur de rattraper le temps perdu et d'exécuter leur part dans le percement de la galerie souterraine devant relier les deux puits.

Le travail se poursuivait dans des conditions exténuantes — la chaleur et l'humidité, le manque d'air étaient véritablement tropicaux.

Enfin l'on cessa de compter en centaines de mètres la distance séparant les deux équipes. 90 mètres, 80, 70, 60... deux fois par jour, les ingénieurs établissaient au centimètre près le travail restant à faire. Enfin, le 28 au matin, il ne restait plus que 12 mètres. Sûrs de leurs calculs, les techniciens n'en effectuèrent pas moins un forage pour vérifier si les deux tunnels étaient bien au

même niveau. Et dans la nuit, du 28 au 29 un dernier tir signifiait la victoire et la poignée de mains que tous garderont en mémoire.

Cette galerie de 3640 mètres de long doit maintenant être aménagée — il faut ter-

miner les voies de transport, la pose des câbles, l'aménagement des orifices de ventilation. Mais on sait déjà que conformément au plan, l'exploitation normale de la mine de cuivre de Lublin commencera l'an prochain.

Le Musée de Łódź retrouve ses trésors

Le Musée d'Archéologie et d'Ethnographie à Łódź pouvait avant guerre se targuer d'une riche et intéressante collection d'objets d'art folklorique originaires d'Amérique du Sud, d'Asie et d'Afrique.

Durant l'occupation, les Allemands pillèrent les collections. Certains indices témoignaient que 1330 objets des plus précieux avaient été „transférés” à Leipzig et à Hambourg. Tous les efforts faits pour retrouver leur trace en Allemagne fédérale sont restés vains, les autorités de Bonn montrant peu d'empressement à restituer le produit des vols accomplis en Pologne par les nazis, malgré qu'il soit établi que les collections de Łódź se trouvent à Hambourg, Cologne et Goettingen. Dans ce domaine aussi, la RFA doit se considérer comme l'héritière du III Reich...

Mais les recherches opiniâtres en République Démocratique Allemande ont permis de retrouver 330 objets de culte péruviens, armes afri-

caines, laques chinoises etc. qui ont été restitués. Ci-dessous — une jupe ayant jadis servi aux cérémonies religieuses incas.



„Był Polską samą”

NIE BYŁO bodaj Polaka, którego imię powtarzano i powtarza się ciągle z równą czcią i szacunkiem na obu półkulach świata, jak imię wielkiego bojownika o wolność Polski i o wolność Ameryki — Tadeusza KOŚCIUSZKI.

Powiedziano o nim, że „był Polską samą”. Głośny historyk francuski, J. Michelet, najdobitniej może wyraził przełomowe znaczenie działalności Kościuszki, pisząc przed stu przeszło laty: „W dniu, w którym ten człowiek... porzucił wszystkie rutyny i starodawną pychę, porzucił szlachecką jazdę, zsiadł z konia i stanął w szeregach polskich kosynierów, w dniu tym dokonana została rzecz wielka dla Polski i dla świata. Polska... odtąd stała się narodem innym, narodem wielkim i nieuległym zagładzie”.

Był jednym z pierwszych Europejczyków, którzy pospieszyli do szeregów walczących o amerykańską Deklarację Niepodległości. Był jednym z pierwszych, którzy po przystąpieniu króla do wrogiej sprawie wolności Konfederacji Targowickiej podali się do dymisji. Był wreszcie jednym z tych, którym zwycięska Rewolucja Francuska nadała honorowe obywatelstwo jako „obrońcy ludów przeciw despotom”.

Później z woli powszechnej stał się Naczelnikiem Narodu. Jego zdolności

i zasługi wojskowe są powszechnie znane. Sławę przyniosły mu fortyfikacje, które budował i których bronił podczas wojny o niepodległość Stanów Zjednoczonych. W Polsce w walkach z wojskami carskimi i pruskimi stosował nową wówczas taktykę współdziałania różnych broni. Odnosił zwycięstwa mimo przeważających sił wroga. Ale Kościuszko był nie tylko żołnierzem.

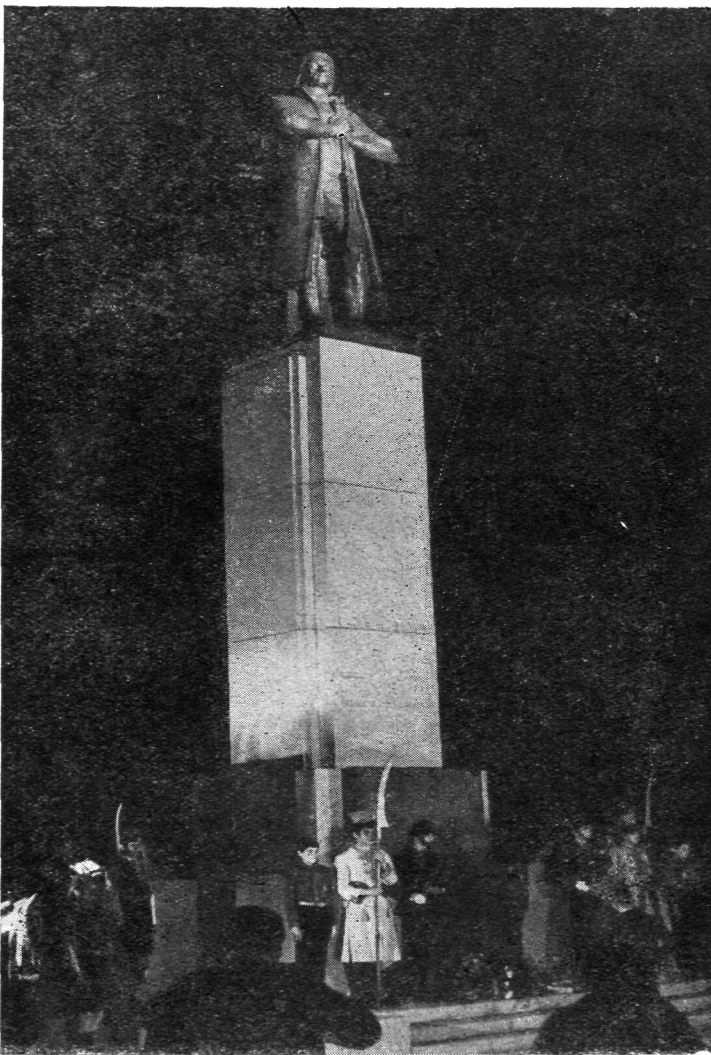
Na szczególne wyróżnienie zasługują dwa akty, świadczące o głębokim humanitaryzmie Kościuszki, o jego umiłowaniu idei postępowych.

Pierwszy akt — to UNIWERSAŁ POŁANIECKI. Głosił w nim Kościuszko, że lud wiejski zostaje odtąd pod opieką prawa i że „osoba wszelkiego włościanina jest wolna...”

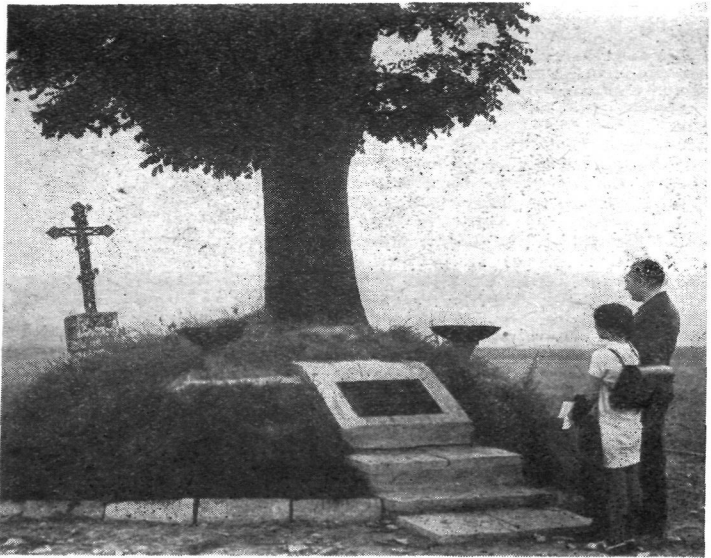
Drugim aktem jest jego TESTAMENT, w którym zapisuje swój majątek „w całości na wykupienie Murzynów” i kształcenie ich, by „byli obrońcami wolności swojej i kraju”.

To umiłowanie wolności dla wszystkich, nie tylko dla własnego Kraju, sprawiło, że Kościuszko stał się dla całego świata symbolem walki o wolność, o postęp, o sprawiedliwość społeczną. Żyje w pieśni i poezji wielu narodów.

„Którego imię brzmi gromem w uchu tyranów — Kościuszko! — wołał wielki poeta angielski — Byron.



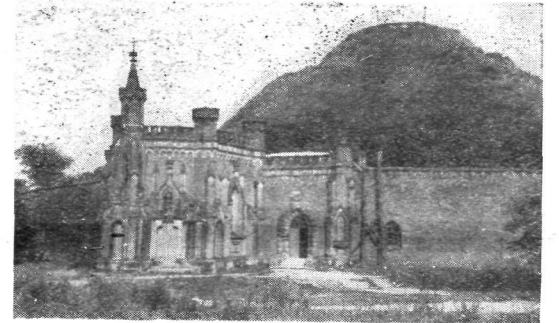
Powyżej: nowy pomnik Tadeusza Kościuszki odsłonięty 30 września w Poznaniu. Niżej: groby kosynierów w Dziemieżcach, poległych podczas Insurekcji Kościuszkowskiej w 1794 r.



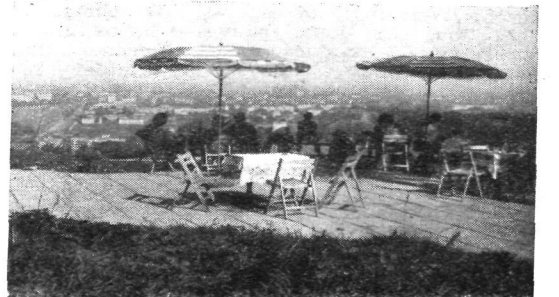
KOPIEC KOŚCIUSZKI

Pamięć Kościuszki w sposób szczególny wiąże się z Krakowem. Widomym jej symbolem jest Kopiec na górze bł. Bronisławy. Usypano go w ciągu trzech lat za sprawą Senatu Rządowego „Wolnego i Ścisłe Neutralnego Miasta Krakowa z Okręgiem”, przy wydatnej pomocy finansowej Polaków z wszystkich trzech zaborów. Projektanci nazywali wznoszony obiekt mogiłą Tadeusza Kościuszki, mimo iż jego zwłoki sprowadzone ze Szwajcarii spoczęły na Wawelu.

Podczas uroczystości towarzyszących sypaniu podstawy mogiły podkreślono bardzo silnie zasługi Kościuszki w dziedzinie polepszenia położenia ludności chłopskiej. Przewodniczący Komitetu budowy mogiły i zarazem przyjaciel zmarłego, b. generał wojsk Księstwa Warszawskiego, Franciszek Paszkowski, w mowie wygłoszonej 16 października 1820 roku zwracał się m. in. do chłopów przybyłych z podkrakowskich wsi: „Wy, których on szczególnie ważył, których losem zawsze czule się zajmował, wy włościanie dorzucajcie pilnie brytki do jego mogiły, dowodząc i w tym razie, że nic wielkiego, nic wspaniałego... naród wykonać nie może, do czego byście się wy... nie przykładali”.



Kopiec Kościuszki (na zdjęciu) powyżej) usypano w Krakowie w latach 1820—1824 na mocy specjalnej uchwały Senatu ówczesnej Rzeczypospolitej Krakowskiej. Poniżej: panorama Krakowa oglądana ze szczytu Kopca



Przed pałacikiem w Mielnie, gdzie mieścił się ośrodek kolonijny, pozuja do pamiątkowego zdjęcia chłopcy z Belgii. Od lewej: Piotr Woźniak z Tertre, Pieter Valkaert z Niel, Michel Montulet z Huy, Leon Bernac z Koersel-Stal, Daniel Płader, Jerzy Andrzejczak, Kazimierz Dąbrowski (wychowawcy), Marcel Montulet z Huy, Jan Krakowiński z Vucht-Cité, Bruno Wróblewski z Tertre. Siedzą od lewej: Jan Czaplewski z Beverls, Philippe Mattys i Pierre Mattys z Knokke, Teresa Korzawa (wychowawczyni), Zygmunt Leichert, kierownik kolonii, Tadeusz Marek (wychowawca), Henri Mergeay z Liège, Henryk Piechota z Zwartberg i Marek Woźniak z Tertre. Na ziemi siedzą: Ryszard Adamek z Vucht-Cité i Wiesła wKowalczyk.



Koledzy — les copains

Bardzo lubię naszą szkołę,
to jest dla mnie cały świat!
Tam kolegów mam wesołych —
J'ai de très bons camarades!

Jeden się nazywa Stasiak
Le premier, c'est Stanislas
On jest najsilniejszy w klasie
Il est le meilleur en classe.

Drugi chłopak to jest Paweł
Connaissez-vous le petit Paul?
Zawsze pierwszy do zabawy,
le plus gai et le plus drôle.

Trzeci to kolega Janek
Il est bon copain, mon Jean!
Z nim się uczę cały ranek
tous les deux sur le même banc.

Nie jesteśmy nigdy sami, —
on est triste, quand on est seul.
Dobrze jest żyć z kolegami!
Avec eux la vie est belle!



4 LUTEGO 1746. Urodził się w Mereczowszczyźnie **Tadeusz Andrzej Bonawentura KOSCIUSZKO.**

1767—1769. Odbiera studia w Królewskiej Szkole Rycerskiej, słynnym Korpusie Kadetów.

1770. W stopniu kapitana wyjeżdża do Francji. Studiuje nauki wojenne i architekturę w akademiach wojskowych w Paryżu i Breście. Styka się z głównym nurtem życia intelektualnego francuskiego Oświecenia. Odwiedza Anglię, Włochy, Niemcy.

1776. Po krótkim pobycie w Polsce wyjeżdża z Europą, aby wziąć udział w wojnie o niepodległość kolonii brytyjskich w Ameryce Północnej. W latach wojny o niepodległość Stanów Zjednoczonych buduje fortyfikacje m. in. w Saratogu i West Point, skutecznie ich broni i zyskuje wielką sławę. Kongres Stanów Zjednoczonych nadaje mu stopień generała, obywatelstwo amerykańskie i Order Cyncynata.

1784. Wraca do Kraju i osiedla się w swoim majątku Siechnowicze. Na wieść o zwołaniu Sejmu Czteroletniego przybywa do Warszawy.

1789. Na wniosek Sejmu król Stanisław August mianuje go generałem-majorem wojsk koronnych.

1792. Podczas wojny polsko-rosyjskiej odnosi zwycięstwa pod Zielenicami i Dubienką w walkach z czterokrotnie silniejszą armią carską. Po zdradzie króla i przystąpieniu jego do tzw. Konfederacji Targowickiej podaje się do dymisji i udaje się na emigrację pod pseudonimem **Tadeusza Biedy**. Przebywa w środowisku polskich emigrantów w Lipsku. Z Saksonii udaje się do Paryża. (W roku 1792 francuskie Zgromadzenie Pradawcze nadało mu obywatelstwo francuskie).

1794. Ośrodki konspiracji krajowej wysuwają jego kandydaturę na przywódcę insurekcji. Na wieść o wystąpieniu przeciw Rosji brygady gen. Madalińskiego Kosciuszko przybywa do Krakowa i 24 marca na Rynek Głównym składa historyczną przysięgę na wierność narodowi. Na czele chłopów kosynierów odnosi zwycięstwo pod Racławicami, ogłasza uniwersał w Bosutowie, Winiarach i najslawniejszy w Polańcu, w których nadaje chłopom wolność osobistą i zwalnia częściowo od pańszczyzny. Ciężko ranny w bitwie pod Maciejowicami, zostaje wzięty do niewoli i osadzony w twierdzy w Petersburgu.

1796. Uwolniony z więzienia carskiego wyjeżdża do Ameryki. Kongres Stanów Zjednoczonych przyznaje mu na własność ziemię w stanie Ohio.

1798. Po zapisaniu majątku amerykańskiego w testamentie „na wykupienie Murzynów” i kształcenie ich, wyjeżdża do Francji. (Mieszkał w Paryżu, a następnie do 1814 roku w Berville.) Jest współorganizatorem Legionów Polskich. Energicznie zabiega o poparcie Francji dla sprawy polskiej. Daremnie wysiłki i niespełnione nadzieje zniechęcają Kosciuszka do Napoleona.

1815. Kosciuszko przenosi się do Szwajcarii i mieszka w Solurze. Przed śmiercią w drugim testamentie nadaje wolność osobistą i prawo własności wszystkim właścicielom w Siechnowiczach. Umiera 15 października 1817 r.

W E F L A N D R I I

Dalszy ciąg ze strony 9

my od rana do nocy. Młode Flandryjki też starały się, jak umiały, wywdziżyć nam za „libération”, toteż czas przeszedł bardzo szybko, aż za szybko. Gdy dwunastego, w dzień moich urodzin, ruszaliśmy na Gandawę, niejedna Kaatje czy Marijke miała „oczy na mokrym miejscu”.

Przez Gandawę przejechaliśmy jak na parady. Wyprężeni w wieży salutowaliśmy na prawo i lewo. Dziewczyny całowały nas, a my dziewczyny. Kwiaty rzucane na czołgi oddawaliśmy co ładniejszym pannom. Słońce świeciło, dzień był piękny, wojna, ta prawdziwa — brudna i śmierdząca wojna, była daleko, a tu była wojenka z obrazków Kossaka, z tym, że zamiast jednego dosiadaliśmy 280 lub 440 koni.

Mijamy Lokeren i autostradę na Antwerpię, zbliżamy się do St. Nicolas. Miasteczko zdobyli już wczoraj Kanadyjczycy i Anglicy, ale byli tu tylko w dzień, wycofując się ponownie na noc. Po zmierzchu ponownie weszli Niemcy, co jeszcze nie byłoby najgorsze, ale wraz z nimi wkroczyły oddziały miejscowych faszystów, tzw. „Zwaarte Brigade”, dokonując samosądów nad patriotami.

Cywilie są sterroryzowani. Pytają nas, czy na pewno już nie oddamy miasta. Zapewniamy, że raz zajętej pozycji nie opuszczamy. Wychodzimy na rynek. Natychmiast otaczają nas tłumy, głównie dzieci i młodzież. Zabierają nam guziki z orzełkiem „Polandy”, znaki dywizyjne, każdy chce mieć pamiątkę po Polakach. Na przedmieściach trwa strzelanina. Jadę w kierunku na Sint-Gillis-Waas. Na Zamanstraat w niewielkiej fabryczce ukryli się Niemcy. Wysyłam tam dwa czołgi, aby oczyściły teren. Kilka serii z ckm-u i szwabi wychodzą machając białą szmatą. Podbiega do mnie jakiś starszy pan:

— *Ma fille est blessée. Vite, docteur!*

— Szybko wbiegam do mieszkania. Na tapczanie leży młoda dziewczyna, lekko, bardzo lekko ranna w ramię. Robię zwykły opatrunek, obiecuję przysłać lekarza. Gdy dr Seid przybył, uśmiecha się do mnie porozumiewawczo i mówi do Belga.

— *Rana nie jest poważna, ale gdyby nie natychmiastowa pomoc, mogło być źle.*

I ojciec i córka dziękują mi bardzo gorąco. Wolałbym podziękowania córki bez obecności taty, ale dobrze i tak. Dostaję bilet wizytowy Belga, nie przypuszczając wtedy, że jego adres, 47 Zamanstraat, będzie później moim adresem.

Dalsze oczyszczanie przedmieść trwa jeszcze kilka godzin. Wkrótce po południu idę w trzy czołgi na wysuniętą placówkę na północnym skraju Beveren (Waas), o 12 km w kierunku na Antwerpię. Mają mnie odwołać lub zmienić za 3—4 godziny. Nadchodzi zmierzch, a niłkt do mnie nie przychodzi. Zapytuję przez radio co mam robić. Płk Stefanowicz jest wyraźnie zaniepokojony: — *Wracaj szybko do St. Nicolas, między Beveren a nami są Niemcy. Przeskocz autostradę. Wyślemy ze dwa shermany na przedmieście, aby cię wsparły. Good luck!*

Zwijam placówkę, dochodzę do szosy. Pierwszym czołgiem puszczam Janka Zbieranowskiego. Każę mu iść lewą stroną szosy. W razie trafienia, ma z załogą walić szosą, a raczej rowem w kierunku St. Nicolas. Następny czołg będzie starał się ich zabrać. Odjechali. Czekaamy w silnym napięciu. Gdy mijają Beveren, słyszę strzały z ckm. Działka jednak milcza.

Chwilę później meldunek: — *Hallo Violetta 3, przeszedłem szczęśliwie, Violetta 3 over.* Teraz wysyłam Steczkowskiego. Sam ruszę, gdy on minie Beveren. Za parę minut trzy strzały ppanc. Jakoś jednak nie widać palącego się czołgu. Przeszli: — *Hallo Violetta 2, ostrzelano mnie przy wylocie szosy bocznej na autostradę. Wszystko o.k. Violetta 2 over.*

Wychodzimy na szosę. Do St. Nicolas 12 km. Po drodze dwa groźne punkty: rozwidlenie przy wjeździe do Beveren i droga boczna, gdzie ostrzelano Steczkowskiego:

— *Józek, gaz do dechy, idziemy!*

Włodarczyk wyciska z motoru całą moc. Czołg aż drga. Wieża lekko wibruje. Moch nastawia działą i ckm w prawo, na Beveren.

— *Krop po chatupach i po drzewach, bez względu na to, czy tam co widzisz.*

Jedna, druga, trzecia seria. Na wylot szosy Moch bije z działką. Włodarczyk dodaje gazu. Mijamy Beveren jak błyskawica. Ktoś w nas strzela z działka, niecelnie. Pykają ckm-y niemieckie, mój odpowiada. Wreszcie horyzont, przekroczyliśmy go, przed nami St. Nicolas. Naprzeciw wyjeżdżają trzy silne krowy — shermany. Za nimi Jasio Zbieranowski i Steczkowski na swoich stuartach. Uff. Było gorąco. Pytam Józia ile miał na liczniku: — *56 mil, panie podchorąży.*

Jak na 14-tonowy grzmot, to sporo — ponad 90 km/godz. Stajemy na postój w miejskim parku. Z miejsca oblegają nas harcerze. Czekolada, cukierki i suchary rozchodzą się w mig. Mam do wieczora trochę czasu, idę więc na Zamanstraat odwiedzić „moją ranną”. Przyjmują mnie z wielkimi honorami. Panna czuje się już dobrze. Ojciec i matka zapraszają mnie na kolację. Pytam, czy nie mógłbym wykapać się. Oczywiście, kąpielka będzie gotowa za pół godziny. Tymczasem z p. Segersem popijamy koniak. Przyniosłem ze sobą kilka paczek papierosów angielskich i dwie butelki szampana jeszcze z Bonneville.

Zostawiam to wszystko na stole w jadalni i idę się wykapać. Co to za rozkosz; ciepła, czysta woda, pełna wanna, dobre mydło, duże włochate ręczniki. Po kąpielii czuję się jak nowo narodzony.

Ogoliłem się, schodzę na dół.

Stół nakryty ślicznym flamandzkim obrusem lnianym. Na stole w lichterzach świece. Szampan w kubelku z lodem. Piękna porcelana, srebrne sztucce. Państwo Segers są na wizytowo, dzieci też wystrojone. Mały pięcioletni Marc podchodzi i mówi: „*Dzieńdobra pan Polak*”. Ucałowałem pędraka. Okazuje się, że uczył się tych słów od południa. Po kolacji p. Segers i jego starszy syn Jean odprowadzają mnie. Obiecuję być u nich jeśli czas pozwoli. Nazajutrz rano dostaję zadanie rozpoznania na północ od St. Nicolas w kierunku na Axel — już w Holandii. Jadę w dwa czołgi z pchor. Kozieniem. Dołączą do nas pluton shermanów por. Basisty z 2 szwadronu.

W następnym numerze:

„W PŁONĄCYM CZOŁGU”

dalszy ciąg wojennej odysei
Olgiarda JABŁOŃSKIEGO

pt.

PRZEZ 15 GRANIC

ŻOŁNIERZOM PUŁKU „DZIECI WARSZAWY”



Przybyła Warszawa jeszcze jedna pamiątka — dowód hołdu i czci dla żołnierzy pułku „Dzieci Warszawy”, który w 1939 r. bohaterstwo walczył w obronie swego miasta. Na rogu Alei Waszyngtona i ulicy Grenadierów odsłonięto kamień pamiątkowy (na zdjęciu z lewej) na miejscu najkrwawszych walk, stoczonych tu przez 21 pułk piechoty.

Swój chrzest bojowy w kampanii wrześniowej pułk przeszedł na polach pod Przasnyszem i Ciechanowem. Potem, od 4 września, w ciągłych walkach osłaniając oddziały armii „Północ”, pułk wraz z 8 dywizją przedostał się do Modlina. Stamtąd skierowano go do Warszawy.

Od 14 września 21 pułk piechoty prowadził nieustanne walki z przeważającymi siłami nacierających wojsk hitlerowskich na Grochowie i Pradze. Niemal każdy dzień zapisany jest w historii tego pułku bohaterskimi, krwawymi starciami. Próba zdobycia Warszawy i opanowania mostów na Wiśle przez 11 niemiecką dywizję zalała się na bagnietach żołnierzy 21 pułku.

Wiele było przykładów bohaterstwa i poświęcenia „Dzieci Warszawy”. Mimo wielkiego wyczerpania, dotkliwego braku amunicji i żywności — żołnierze pułku mężnie bili się do ostatnich chwil obrony Warszawy, do momentu kapitulacji. 21 pułk piechoty pod dowództwem płk. dypl. Stanisława Sosabowskiego okazał się godzien zaszczytnej nazwy „Dzieci Warszawy”.

Po kapitulacji większość żołnierzy pułku „Dzieci Warszawy” nie poszła do niewoli. Wielu z nich przedarło się na wschód i zachód, gdzie nadal walczyli na różnych frontach II wojny. Dowódcą pułku, pułkownik, a następnie generał Sosabowski był później organizatorem i dowódcą słynnej polskiej Brygady Spadochronowej, która walczyła pod Arnhem (przed kilku tygodniami gen. Sosabowski zmarł w Anglii). Wielu żołnierzy pułku „Dzieci Warszawy” zostało w Kraju. Stanowili oni jeden z pierwszych oddziałów konspiracyjnych. Potem szeregi ich się rozrosły, przybyli nowi, młodzi żołnierze polskiego podziemia. Razem — jako „Dzieci Warszawy” — oddział znany pod kryptonimem „Zagłowiec” walczył na barykadach Powstania Warszawskiego — na Żoliborzu.



IZABELA

A te koncerty w parku, gdy wśród różowych mgieł nadciągającego wieczoru, wśród drzew wysmukłych, ze spienioną w górze zielonością na kształt bukietu, ustawiano klawikord. Czasami grywała na nim nieładna, ale wdzięczna panna Anusia Bacciarelli, która — oczko w głowie ojca — i na gitarze hiszpańskiej potrafiła brząkać, i śpiewać, i malować. Obok grającej stawali dwaj skrzypkowie i ktoś obracający nuty, obok basetlista i ktoś grający na fagocie. Nie wszyscy jednak w skupieniu słuchają kwintetu Glücka, zaklinającego wieczorną ciszę. Pod kamienną urną, ustawioną na niewysokim cokole, siadywały zwykłe parki, którym szepty miłosne miłszą jeszcze były muzyką.

Jest w Powązkach także dąb gruby, kryjący w zagłębieniu pnia „ławeczki plectiona” czyli szepczaczki na osób dwie”. Nad nią wisi klatka z kanarkiem. Któż tu siadywał — później, później... obok Izabeli, gdy to pisał Węgierski o amorkach wspinających się po jej pończosze.

...ten się wyżej krzepi,
Najpierwej się leniwie falbany uczepli,
Temten po sznurowaniu szczeblujący dzielnie,
Kędy zaszedł, tam myśli mieszkać nieśmiertelnie...

Ale bądźmy na razie dyskretni. Powązki istnieją na razie po to, by mogła się nimi cieszyć. Bo jakże miała nie być ową „femme galante” w epoce, która kochała kobiety, gdy joie de vivre nie miała granic? Nie powie to za lat parę Talleyrand, iż „ten, kto nie żył przed rokiem 1789 — ten nie wie, co to znaczy radość życia”. O Francji to mówił, prawda, ale wiele Francji było wówczas w Polsce.

Izabela nie martwi się nawet, że cerę ma nieładną. Nic to. Aksamitne muszki na twarzy ukrywają niejedną usterkę. (Trzeba tylko dobrze uważać, gdzie je kładź. Umieszczone na nosie oznaczają bezwstyd, na powiece mówią o tęsknocie w ogóle, a w kąciaku ust — o tęsknocie do pocałunku). Stara się być wesola. Nawet przemadzały pan Chamfort wyraził się gdzieś przecie, że wielkie wydarzenia dlatego cenne, iż stają się źródłem dowcipów, nawet zatabaczony biskup Naruszewicz, piszący w swej brudnej na zamku izdebce historię Polski, taki dwuwiersz ostatnio ukuł dla króla:

Jedna godzina, gdy ją wesół pędzę,
Lepsza jest, niżli tysiąc wieków w księdze.

A mąż? Mąż jest nudziarz. Pisał właśnie ostatnio: „Polska jest niestety w takim położeniu, że tylko czynny temperament może zachęcać do ruchu, ale bynajmniej nadzieją, aby się było pożytecznym”. „Ostatnio też, jak zapisze rezydent saski Essen, w narodowym rymsztunku, z czapką polską na głowie, z pistoletem za pasem i straszną szablą w bokku ciągnął od dworu do dworu, aby kupować głosy dla oddanej sobie partii. Aby też i żony wyborców nie poszły z kwitkiem, wiódł za sobą wóz, obladowany błyskotkami”.

Izabela nie bardzo wie, jaka to jest owa meżowska partia — ponoć królowi wroga, wie tylko, że kocha jakoś tego małżonka-polityka mimo woli, iż ten wciąż nad wszystko inne przedkłada książki. Kocha też jego patriotyczne uniesienia, które i ją — mimo że kosmopolitka — czynią Polką gorącą, choć i tu popełnia Izabela gaffe sur gaffe. Ale o tym wszystkim pomyśli później. Teraz zbyt jest urocze, a ona nazbyt oddana motylim ucieshom.

Na razie zresztą ogromnie wciąż i ekstraordinaryjnie „rozamorowana” w panu de Lauzun. Martwi ją, że dawno nie dostała od niego listu.

— Czy wiadomo ci o panu Lauzun i żonie saskiego elektora — pyta Lhuślierka.

Izabela blednie.

— A o panie Hartefeld? Podobno widuje się z nią często, ona mu także ponoć żywo sprzyja.

Izabela ma w końcu dość uśmiezków i szeptań dotyczących jej osoby. Pisze do markiza, wciąż przebywającego w Saksonii, list zimny, smutny, krótki. Zakazuje znowu, by przyjeżdżał, nie chce go widzieć, wszelkie kontakty muszą ustać między nimi.

„Porzucony przez księżnę, sądzitem już, że umrę z bólu. Oddałbym życie za kilka minut mojej z nią rozmowy. Tysiąc projektów naraz przelatowało mi przez głowę. Izabela była mi zbyt droga jednak, bym się od razu nie zdecydował: Nie można było kompromitować jej. Stwierdziłem, że muszę wrócić do Francji”.

W tym samym mniej więcej czasie ksiądz general ziem podolskich przyjmuje u siebie ambasadora Stackelberga. Ten wręcza mu odpowiedź carycy na memoriał Francuza. Dwór rosyjski — czyta Adam Kazimierz — jest wysoce zainteresowany projektami, wyrażonymi w piśmie pana markiza de Lauzun, dwór rosyjski pragnąłby zaprosić pana de Lauzun na konferencję w tej sprawie.

W wigilię zamierzonego powrotu do Francji, rozgorączkowane ręce Francuza, który znowu pluje krwią i ledwie jest w stanie przechadzać się po pokoju, porządkują papiery na biurku. Któs puka. Kurier polityczny z Polski, oficer francuski, pan

Rullecour, przywozi list od księcia Adama Kazimierza. Mąż Izabeli prosi pana de Lauzun o natychmiastowy przyjazd do Warszawy.

Markiz nie waha się ani chwili, wyjeżdża jeszcze tego samego wieczora. Dotarłszy do Warszawy, zatrzymuje się na Marywilu, u pana de Rullecour.

Musiał się chyba zdziwić, gdy wysiadł z karety przed gmachem, na którego frontonie widniała tarcza z herbem „Janina” (wybudowała go Marysienka na pamiątkę rocznicy zwycięstwa pod Wiedniem). Ukazała się jego oczom kaplica w kształcie rotundy, sklepy, księgarnie, ogród — wszystko w owym gmachu, ustawionym w czworobok, jakże przypominało paryski Palais-Royale! (Tutaj to Corazzi wybuduje za lat parę Teatr Wielki).

Może ujrzał którąś z mniszek — z kapituły dam świeckich — kanonicek Niepokalanego Pożycia — były i one tutaj. Jak nas zapewnia jednak podróżnik osiemnastowieczny, Szulc — mimo tak budzącego sąsiedztwa, hotele w Marywilu nie grzeszyły wytwornością, zapamięta on „bandy złodziei na korytarzach i na wschodach, niezmierną ciżbę wszelkiego łajdactwa, krzyki i hałasy”, notuje nawet parę wypadków zabójstw. — Wszystko jak w Palais-Royal.

Zainteresowała by niechybnie pana de Lauzun, zdręzzonego egzotyką podróży, znajdująca się w owym gmachu księgarnia — pod znakiem poetów imię pana Grölla — którego król-bibliofil zaszczycał przyjaźnią. Wielkie miał zasługi pan Gröll dla Polski oświeconej, ale i Francuzom potrafił czynić przyjemności, on to bowiem zamówił tłumaczenie „Myszeidy” Krasickiego na francuski, którego dokonał Jena Baptiste Dubois, sprawowany przez Adama Kazimierza na bibliotekarza do korpusu Kadetów. Na witrynie ujrzał też było można „Sielanki z różnych autorów zebrane”, do zilustrowania których zaangażował pan Gröll Francuza de Longueil...

W kilka godzin po przyjeździe kochanka „małżonki płochy”, Czartoryski zaszczyca go wizytą. Przekazuje Francuzowi słowa, usłyszane od Stackelberga.

— Nie wolno dozwolić na drugi podział Polski — dodaje z wolna Adam Kazimierz. Mówi cicho i usta mu nieco drżą, jak zwykle w chwilach, gdy jest czymś nadmiernie wzruszony. — Polska nie może być dzielona.

— Oczywiście — przytakuje Francuz, mając pełne serce Izabeli. Rezultatem konferencji obu panów jest drugi sążnisty memoriał, jaki wygotowuje Lauzun w gościnnym pokoju pana de Rullecour.

Warszawskie panie nie mogły nie wysłedzić bytności w Warszawie sławnego ze swego romansu cudzoziemskiego galanta. Musiał tedy zaprezentować się na zamku królowi.

Furier w czerwonej liberii wiódł go zapewne przez pokoje odnowione ostatnio po pożarze, król był bowiem dumny z renowacji.

Szedł więc pan de Lauzun poprzez komnaty wojny angielskiej wódki napełnione. Widział może salę balową, czyli asambłową, białozłotą całą, o wspaniałej kolumnadzie, salę w stylu Ludwika XVI, gdzie podziwiał plafony Bacciarellego: „Jowisz” i „Chaos”. Świeczniki, kartusze i żyrandole zawierały prawie siedemset świec — jak salon złoty w Wersalu.

Przyjął go król zapewne w pokoju audiencjonalnym, czyli tronowym, zdobnym w osiem marmurowych posągów. Straż tu trzymała przy tronie Katarzyna II w postaci rycerza i Jan Trzeci Sobieski. A może ukazał się monarcha Francuzowi w pokoju a consillis — czyli pokoju Rady Przybocznej. Wisiały tu dwadzieścia dwa pejzaże pracowitego Canaletta, a ogólną uwagę zwracał przede wszystkim zegar, wsparty na ogromnym trójnogu: ze środka wysuwał się wąż i wskazywał godziny — znamienne to było w owym czasie, gdy los coraz to ukazywał królowi jadowite żądło. Wiele piękna — samych rycin siedemdziesiąt tysięcy! — zawierał wówczas w swym wnętrzu zamek, przeglądający się w Wiśle, skoro powiadano potem, że kiedy wywożono zagrabione zeń dzieła sztuki, pierwszy ciężko naładowany wóz stanął już w Wilnie, gdy ostatni wyjeżdżał dopiero z bram zamku...

Izabeli — choć wciąż kocha gorąco — nie nadto chce się wyruszać z Powązek, które teraz są tak bardzo bliskie jej sercu. Lubi patrzeć, jak pan Norblin ryje igłą miedzioroty, jak maluje małe obrazki „pod Rembrandta”, niedoścignego swego mistrza. Izabela ma przy tym zmartwienie, bo chce jej porwać do siebie malarza Radziwiłłowa z „Arkadii”. Ma to być miejsce równie jak Powązki urocze. A i król Staś przebąkiwał niedawno, że pragnąłby zatrudnić u dworu pana Jana Piotra.

Po dwóch dniach dopiero de Lauzun zobaczył Czartoryską. Spotkanie nastąpiło w teatrze, na komedii. Była to zapewne opera buffo, kolejna antrepreza pana Ryxa, królewskiego kamerdynera, obdarzonego przywilejem utrzymywania teatru i przypinania co rano królowi Orderu Orła Białego, z gwiazdą. Chętnie wystawiał teraz sztuki włoskie

i francuskie z aktorami, których twarze uwieczniał potem pan Bacciarelli na zamkowych plafonach. Izabela przyjęła pana de Lauzun w łożu. Z trudem uzyskała przyzwolenie, by mógł ją ujrzyć nastajutrz samą. Kiedy się zobaczyli znowu, nie chciała słuchać jego usprawiedliwienia.

— Proszę zwrócić mi moje listy i portret. Uczynił, czego wymagała, i rozpaczony wrócił do siebie. Następnego dnia posłała po niego z rana, znalazł ją spokojniejszą, mniej surową. Parfilowała złotą obszywką od fraka.

— Proszę powiedzieć mi wszystko, co zaszło między tobą a panną Hartefeld. Opowiedział. Potem spalił na kominku listy i portret zakochanej w nim Niemki. („Zachowałem się wobec niej obrzydliwie” — wyzna później ze skruchą w „Pamiętnikach”).

Izabela uśmiechnęła się wreszcie tak czarująco, jak to ona tylko potrafiła. Gdy jednak chciał „przypomnieć jej swoje dawne prawa” — odepchnęła go stanowczo.

— Zasmucilibyś mnie — oświadczyła — byłbyś zgubiony, gdyby coś mogło zasmucić moje szczęście. — I zaczęły się dni złe, okrutne, pełne wycozekiwania i rozczarowań, zauważył też gniewne spojrzenie Branickiego. Poskarżył się Lulierec.

— Ona pana kocha — pocieszała go „awanturierka”, na dworze króla Stasia edukowana w „strygach — jesteś jej klejnotem, którego strzeże jak skąpiec. Nieco zazdrości przydatoby blasku jej uczuciom, byłaby czulsza, miałaby więcej odwagi, by usunąć z drogi to wszystko, co może was dzielić. Bywał pan więcej, niech wszystkie kobiety otoczą cię na balach, zobaczysz, jak to poskutkuje”.

Rada okazała się fatalna. Izabela długo nie mogła wybaczyć kochankowi młodej Potockiej, której asystował na balu u Ogińskich. Upłynęło wiele dni, zanim pogodzili się znowu na balu w Operze, ku rozpaczy Branickiego. Warchoń białoruski pułk teraz z dumy, gdyż boczając się od dawna na króla, nie mógł być przypuścić nawet, że go ten zaprosi na czwartkowy obiad. Tymczasem tak się właśnie stało. Więc gdy Naruszewicz wysmażył (chichocząc w duchu) z tego powodu ode: „Co tu porabiasz, wodzu, w obecnej stronie? Nie chodzi bitny Mars po Helikonie!” — „polakieria” Branickiego przybrała ton zuchwalszy jeszcze.

— Crétin et diable! — rzucił przez zaciśnięte zęby, gdy Lauzun z Izabelą przesunęli się przed nim w jednej z figur tańca „buffo caricato”, ułożonego przez pana Sacco z Italii.

W kilka chwil potem Lauzun podszedł do chmurnego rywala. Izabela drząc, patrzyła na obu.

— Skończmy wreszcie z tym, panie — powiedział. — Dziesięć minut spotkania na Woli wystarczy nam.

Cała Warszawa dowiedziała się wkrótce o wszystkim i gotowa była służyć im obu za sekundanta. Pamiętano jeszcze pojedynek Branickiego z kawalerem Casanową de Seingalt. Casanowa ranił wówczas przeciwnika ciężko, a ten mu w zamian rzucił worek z czterystoma dukatami i krzychał, dokąd uciekać. Teraz to pojedynku jednak nie doszło. Król wezwał Branickiego nastajutrz o szóstej rano i zmusił do przeproszenia markiza de Lauzun. Księżna Ogińska przesłała Francuzowi tegoż dnia wspaniałego tureckiego konia, parę pistoletów i szablę.

Tego samego wieczoru przybyli do pana de Lauzun kurierzy z Wersalu i Moskwy. Imperatorowa godziła się na jego projekty, przysłała mu list pełen dobroci, w którym zgadzała się udzielić Francuzowi szerokich pełnomocnictw. W tym samym czasie Pan de Vergennes, minister spraw zagranicznych Francji, wyzywał go do natychmiastowego powrotu. Ustalili oboje z Izabelą, że odjedzie nastajutrz. „Długo tuliłem ją w ramionach, trzeba się było rozstać wreszcie. Opuściłem Powązki z rozdartym sercem. Nadzieja, że zobaczę ją wkrótce, nie mogła mi pomóc, mocniejsze od owej nadziei było przypuszczenie, że nie zobaczymy się już nigdy”.

I tak się stało. Ale dość już o romansie.

Jakaż była wtedy?

„Często mówiono o mnie w świecie — zapisze po latach, snując wspomnienia po francusku. — Jedni patrzyli na mnie nadto z bliska, inni nadto z daleka, rzadko osądzano mnie taką, jaką byłam. Mężczyźni często unosili się nad mymi zaletami, podczas gdy kobiety sądziły mnie nazbyt surowo. Przyjaźń ślepa była na błędy moje, zawiść przeciwniała mnie niekiedy, a ogół, obojętny, godził się to na jedno to na drugie, nie troszcząc się o to, by opinie swoje opierać na właściwych podstawach. Muszę przede wszystkim zaznaczyć, że szczęście przeżywałam w moim losie i w moich sukcesach. (Pamiętajmy, że pisze to, mając zaledwie lat 37!).

Nigdy nie byłam piękną, ale często bywałam ładną: mam piękne oczy, a kiedy malują się w nich wszystkie mej duszy poruszenia, czyni to moją fizjonomię interesującą: nie jestem specjalnie białą, akurat tyle, ile trzeba, by rumieniec rzucił dostateczny blask na moją twarz... Nos jest ani ładny, ani brzydki, taki właśnie mi był potrzebny, by zharmonizować jakoś moje rysy.

Mam duże usta, białe zęby, przyjemny uśmiech i ładny owal twarzy; mam tyle włosów, ile trzeba, by można mnie było łatwo uczesać, są brązowe, tak jak brwi. Jestem raczej duża, niż mała, giętka w talii, mam zbyt małe piersi, brzydkie ręce, uroczą stopę, i ogólnie biorąc wdzięk w ruchach. Twarz moja podobna jest do mego umysłu, największy walor jednego i drugiego to, że zawsze pragnę dobrze prezentować jedno i drugie.

Mam niezłe serce, niespokojną duszę i rozigraną wyobraźnię”...



DANY MARCO

Son aventure ressemble un peu à un conte de fée. D'abord il y a eu le cortège des déceptions. Et puis tout à coup, comme si une baguette magique avait effleuré son destin, tout s'est éclairé...

DANY MARCO est née à Marseille le 24 avril 1946. Un enfance sans histoires. Parce que, dit-on, les gens heureux n'ont pas d'histoire. Et la petite Danielle Traglia — c'est son vrai nom — était très heureuse avec ses parents.

Tout en poursuivant ses études, elle prenait des cours de danse classique. Petit rat à l'Opéra de Marseille elle ne rêvait que de chorégraphie. Avec l'espoir rivé au cœur de devenir un jour danseuse étoile. Son père travaillait à l'E.D.F. Bientôt elle fut entraînée à s'inscrire au groupe artistique de l'entreprise. Là, on lui demanda de chanter plutôt que de danser. Ce qu'elle fit. Si bien, d'ailleurs, qu'elle gagna le concours du *Livre d'or de la première chance*. A Radio-Marseille, un Monsieur étranger à la Station lui demanda de „monter” à Paris afin de courir sa grande chance.

Cette proposition désorganisa un peu la famille de Dany. Mais le Monsieur était sûr de la réussite de sa „découverte”, il offrait de telle garanties, qu'elle partit avec sa mère pour la capitale. Inquiètes toutes deux, mais en même temps confiantes.

Hélas, toutes les perspectives en forme de trèfle à quatre feuilles s'évanouirent bien vite. Et à Paris, Dany Marco connut de très durs moments. Pour vivre elle gardait des enfants. Quant au personnage qui lui avait proposé cette aventure parisienne: il ne se manifesta plus qu'épisodiquement. La tentative avait échoué. Le monde du spectacle brûlait les illusions de la petite marseillaise.

Dany Marco reprit contact avec la chanson quand elle entra dans une maison d'édition comme secrétaire. — A ce moment là, évoque-t-elle, je ne songeais même plus à chanter... Pour moi c'était fini avant même d'avoir commencé!

Et c'est là que la chance se manifesta avec une soudaineté magique. Un jour, comme elle fredonnait à son bureau, entre deux dossiers et deux lettres à taper, Gilbert Bécaud, en visite à la maison d'édition, l'entendit. Il estima qu'elle avait une voix remarquable. Il s'approcha d'elle et lui fit mille compliments. Encouragée, presque ressuscitée, Dany Marco se sentit soudain pleine de force. Elle s'inscrivit, à l'insu de tout le monde, au concours de *Télé-Dimanche*. C'était en novembre 1966. Elle gagna deux fois. Avec *Au revoir et La ville est morte*.

Bruno Coquatrix, à son tour, vint lui témoigner un grand intérêt: — *Vous êtes intelligente, vous avez le „punch”, vous chantez remarquablement bien: je pense que vous devez faire une carrière*. Et pour couronner ce succès, Gilbert Bécaud décida de l'aider.

Ainsi, en l'espace de quelques semaines — alors qu'elle avait rongé son frein durant trois années à Paris, et que tout paraissait perdu — Dany Marco se trouvait placée sur l'orbite du succès. Et avec quatre parrains de taille, puisque Pierre Delanoé et Raymond Bernard se rangeaient aussi parmi ses supporters.

Son premier disque comportait quatre chansons: *Paris s'en fout* de F. Gérard et R. Bernard; *Les fleurs fanées* de P. Delanoé, M. Vendome et Noël Commaret; *Ce que j'attends de toi* de R. Bernard et F. Gérard, et *La radio ne sait pas* de R. Bernard et P. Delanoé.

— *Il me semble que je rêve, dit Dany Marco, que je vais me réveiller et que tout va s'écrouler...*

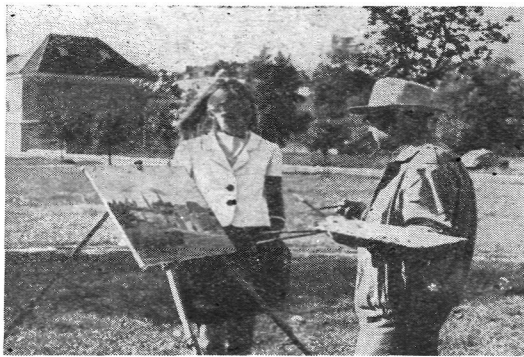
Dany Marco aime Bécaud, Michel Legrand, et les Américains Sinatra, Andy Williams. Au cinéma Jane Fonda, Julie Christie et Robert Hossein mobilisent ses préférences.

Miss Polonii kanadyjskiej z wizytą w Polsce

W Polsce bawiła wraz z matką panna Bożena PIOTROWSKA z Toronto — miss Polonii kanadyjskiej na rok 1967. Podróż po Kraju, którego dotąd nie знаła, spotkania z młodzieżą w Warszawie i Krakowie dostarczyły jej wielu niezapomnianych wrażeń. Panna Bożena mówi doskonale po polsku. Jest miła, bezpośrednia, interesuje ją wszystko. Jest zachwycona Polską.

Tegoroczny konkurs piękności, organizowany przez znane pismo codzienne „Związkowiec”, był dziesiątą jubileuszową imprezą tego rodzaju. W wyniku ankiety rozpisanej wśród czytelników dziennika, największą ilość głosów otrzymała Krystyna Hajduk z Toronto. Do finału zakwalifikowano 11 kandydatek. Po reprezentacji na uroczystym balu, wszystkie one stanęły do turnieju, podczas którego punktowano urodę i wdzięk kandydatek oraz inteligencję i wiedzę (należało odpowiedzieć na wiele trudnych pytań z różnych dziedzin). Kandydatki zaprezentowały też swoje umiejętności taneczne.

Najlepszą okazała się Bożena Piotrowska i ona z rąk ubiegłorocznej miss, Zofii Michalak, otrzymała diadem wraz ze wstęgą miss Polonii kanadyjskiej na rok 1967. W nagrodę otrzymała bilet na wycieczkę „Orbis” do Polski, bezpłatny bilet na przelot w obie strony ufundowany przez KLM.



Panna Bożena Piotrowska z Toronto na Placu Zamkowym w Warszawie. Na zdjęciu poniżej z lewej: spotkanie z malarzem-pejzażystą, panem Januszem Nowackim

Panna Bożena jest skromną i ładną dziewczyną o rozległych zainteresowaniach. Jest w Kanadzie dość znaną modelką, występowała w kilku reklamowych programach telewizyjnych, m. in. na międzynarodowym pokazie mody na „Expo-67”, a w październiku weźmie udział w pokazie mody jesiennej wraz ze sławną angielską modelką — Twiggy. Na jesieni panna Bożena rozpoczyna studia na uniwersytecie w Toronto na wydziale politechnicznym, w specjalności radiotelewizyjnej, zamierza w przyszłości zostać sprawozdawcą telewizyjną, a być może również projektantką mody kobiecej.

Panna Bożena zamierza przyjechać ponownie do Polski w okresie Bożego Narodzenia.

Rady od serca

SZANOWNA PANI ANNO!

Mam dwoje dzieci kilkunastoletnich. Przed czterema laty rozeszłam się z moim mężem. Zylam samotnie, pracując i wychowując dzieci.

Przed dwoma laty poznałam mężczyznę, z którym pokochaliśmy się. Jest to człowiek nie stąd. Mieszka daleko i widzujemy się dość rzadko. Tak się złożyło, że gdy był u mnie, nie zastał moich dzieci: były na wakacjach. Gdy ja byłam u niego — nie poznałam jego córki (on również jest rozwiedziony).

Mam zamiar związać się z tym człowiekiem na stałe. Ale boję się reakcji moich dzieci. Mówią często z przekąsem — o, znowu mama dostała list; mama wyjeżdża do tego pana? itd. Jak przyjąć go w domu? A jak on ustosunkuje się do nich.

Wkrótce ten pan ma nas odwiedzić. Nastąpi pierwsze spotkanie z moimi dziećmi. Niech mi pani poradzi, jak to wszystko ułożyć. Niech mi pani tak szczerze powie, czy mam prawo wychodzić powtórnie za męża? Zaznaczam,

że mam 42 lata, on mniej więcej tyle samo.

NIESPOKOJNA

DROGA PANI!

Oczywiście, że ma pani prawo ułożyć sobie życie. Pierwsze małżeństwo nie dało pani szczęścia. Chyba nadszedł wreszcie czas pomyśleć o sobie.

To pierwsza sprawa. Druga to przygotowanie dzieci do zaakceptowania nowej sytuacji. Nie podaje pani ich wieku ani nawet pici. Sądzę, że jest to już młodzież dorastająca — powinna więc wiedzieć o pani zamierzeniach i o pani decyzji. Tylko wtedy przyjąłaby tego pana zycieliwie, jeżeli będą z góry na to przygotowane.

Te rozmowy trzeba przeprowadzić jak najszybciej. I poważnie traktując rozmówców, jak równych sobie, a nie jak nic nie rozumiejących smarkaczów.

Nie wiem, jakie są konkretne wasze plany. Czy po ewentualnym małżeństwie córka tego pana byłaby z wami? Jeśli tak, to i tu trzeba wcześniej doprowadzić do zawarcia znajomości zarówno między panią a nią, jak i między pani dziećmi a dziewczynką.

ANNA

KOCHANA PANI ANNO!

Zylam z moim mężem dwadzieścia lat. Mamy dzieci dorastające. Przed miesiącem mój mąż wyprowadził się z domu i związał się z dwudziestoletnią dziewczyną. Jest mi tak strasznie wstyd wobec ludzi, wobec siebie i wobec dzieci, że zupełnie nie wiem, jak dalej z tym żyć. Mąż do mnie przyszedł i

powiedział, że mu jest bardzo przykro, że nie chce mnie krzywdzić, ale nie może żyć bez tej dziewczyny, że ją kocha do szaleństwa.

Nie prositam, by został, nie płakałam, nie błagałam o litość. Wydawało mi się, że to nic nie pomoże. Teraz myślę, że źle postąpiłam. Trzeba było próbować go zatrzymać.

Już jest za późno. Nie przypuszczałam, że tak strasznie będę cierpieć.

Jak teraz żyć, pani Anno? Jestem sama. Wszystko się dla mnie skończyło.

POKZUCONA

SZANOWNA PANI!

Jak strasznie bolesne są takie sprawy. Jak trudno w nich radzić.

Spróbuję panią pocieszyć, choć wiem, że moje słowa niewiele tu znaczą.

Musi pani znaleźć cel w życiu. Tym celem jedynym w tej chwili są dzieci. Tylko one mogą pani pomóc zapomnieć o tym, co się stało. Dla nich musi pani żyć i dla nich musi pani zdobyć się na uśmiech do tej złej gry.

A przyszłość? Z tym nic nie wiadomo. Wcale nie jestem pewna, czy mąż pewnego dnia nie opamięta się i nie wróci do domu. W tej chwili jest szalony, pijany niemal młodością swojej partnerki. Ale to przejdzie. Otrzeźwieje, mam nadzieję. Zrozumie, że to nie dla niego.

I jeszcze jedno. Uważam, że słusznie pani postąpiła nie robiąc mu scen. Takie sceny niewiele dają, a okropnie poniżają kobietę. Zachowała się pani z godnością i o tym fakcie mąż także sobie przypomni. Oby jak najszybciej.

ANNA

RADIOODBIORNIKI — TELEWIZORY

◆ Lodówki, maszyny do prania i inne artykuły gospodarstwa domowego ◆

LENG-PICARD ET C-IE 16, Place de la Liberté, 423, rue de Lannoy

Telefony: 73.39.42 73.29.47

ROUBAIX (Nord)

LISTY Józefa Grzybka

PANIE REDAKTORZE!

Siwiejemy, łysiejemy, wasy u poniektórych z nas zwisają niezłym lany, z niejednego pieca chleb się jadło i w ogóle... A przecież w niejednej okoliczności zachowujemy się poniekąd jak dzieci, w gruncie rzeczy nasze zabawy i rozrywki bardzo są podobne do zabaw i rozrywek właściwych wiekowi szkolnemu. Zarówno u kilku czy kilkunastoletnich smarkaczy jak i u sędziwych patriarchów ulubionym zajęciem jest zdradzanie własnych i cudzych tajemnic.

Z podstuchanej rozmowy pary dzieciątek:

— Mógłbym ci coś powiedzieć, ale ci nie powiem, bo ty na pewno wypaplasz w domu.

— Nic nie powiem, słowo honoru.

— Kiedy ci opowiedziałem, że Helcia chodzi z Antkiem za most, to też dałeś słowo honoru, a jednak powie- działeś swoim starsym, a oni powie- dziali moim, i dostałem lanie.

— Tak, wtedy powiedziałem głośno, że daję słowo honoru, ale w duchu myślałem sobie co innego, bo byłem wtedy na ciebie zły. Ale teraz daję ci słowo honoru na serio.

— Naprawdę?

— Naprawdę!

— No to ci powiem. Mój dziadek dostał rentę za „silikoze”. Kupi sobie telewizor, a mnie sprawi rower, a mojej mamie szafę. Szuszu. Tylko ani mrumru, rozumiesz...

— Onegdaj spotkałem starego Modrzyckiego. Jak zwykle, minę miał tak nie- stychanie tajemniczą, jak gdyby pla- nował napad na jakiś bank. Zanim przemówił, przezornie rozejrzął się na wszystkie strony. Wreszcie:

— Powiedziałbym ci coś, Józefie — zaczął — ale wiesz, jak jest...

Gdybym go nie znał tak, jak go znam, zakrzyknąłbym pewnie za poe- tą: — Czemu ty taki siny jak zabójca? czy w ślup? — Ale że znam go dobrze, tedy po raz już nie wiadomo który udałem zdziwienie i powiedziałem, że właśnie nie wiem „jak jest”... Stary Modrzycki tylko na to czekał. Ucieszył się jak dziecko.

— Stasio Mikołajczyk... wyszeptał. — Stasio Mikołajczyk pokłócił się wczoraj z żoną... Podobno w nocy oboje wrzeszczeli, że się rozwiodą...

No, czy to nie przypomina tamtych dzieci?

Albo taka sytuacja. Idę ja sobie na merostwo i spotykam starą Pieczarkową.

— Co słychać? — konkretnie rzeczce energiczna niewiasta.

— Co słychać? A bo ja wiem...

Cóż jej powiedzieć? Ze w Polsce rozpoczęły się obchody stulecia urodzin Marii Curie-Skłodowskiej? Ze w materii takiej a takiej minister taki a taki powiedział tak a tak? Taka odpowiedź naraziłaby mnie na drwiny. Wiem, że Pieczarkowa słucha radia, że czyta gazety. I wiem, że chciałaby wydusić ze mnie jakąś tajemnicę, och, zadowoliliby się nawet i catkiem ma- leńką tajemniczką, czymś w rodzaju: podobno ta a ta jest w poważnym stanie, a przecież to stara panna, albo: podobno stary X czy Y zaleca się do takiej a takiej młodej wdowy, albo: wiecie, nasi sąsiedzi to okropnie dzia- dostwo, itd. itp. Gdybym coś takiego powiedział, Pieczarkowa zyskałaby na ważności. Byłaby ta, która wie. Osoba dobrze poinformowana. A jak wiadomo — w koloniach, i nie tylko w koloniach, osoby dobrze poinformowane cieszą się dużym uznaniem.

Najgorsza sytuacja powstaje jednak moim zdaniem wtedy, kiedy spotyka-

Dyskrecja jest diamentem

my kogoś, kto koniecznie chce zdradzić nam swoją własną, intymną tajemnicę. Osoby takie z reguły proszą o dyskrecję, wymagają „słowa honoru”, chcą, byśmy milczeli „jak grób” (naw- ni! — czyż archeologia nie udowodni- ła, że groby nie milczą), zapewniają, że jesteście jedyną osobą, której zwi- erzają się z tajemnicą, itd. Więc oczy- wiście klnie się człowiek na dziadów prochy, na rycerski honor i w ogóle. I w jakiś czas potem okazuje się, że nasz rozmówca powierzył swoją tajem- nicę jeszcze kilkunastu innym osobom. Tak, jak gdyby się bał, że sam o niej zapomni. I że któraś z tych kilkunastu osób nie wytrzymała i rzecz cała po- dała do wiadomości publicznej. Całą winą obarcza się wtedy oczywiście tych, którzy potrafili zachować dys- krekcję. Bywa, że dyskretnych się kopie.

Czy warto zatem być dyskretnym? Gdyby wszyscy ludzie byli dyskretni nie byłoby w ogóle literatury. Gdyby na przykład w „Potopie” Bogusław Radziwiłł nie odkrył swoich i brata Janusza planów przed Kmicicem, to Kmicic nie porwałby Bogustawa, nie pojechałby do Częstochowy, Oleńka by mu nie wybaczyła, byłoby nudno i nie byłoby co poczytać. itd., przy- kłady można by mnożyć.

Ale literatura i życie to są dwie bardzo różne rzeczy. W życiu, a zwi- aszcza w życiu prywatnym, ludzie dys- kretni raczej cieszą się dużym sza- cunkiem. Jest rzeczą pewną, że wszy- stkie kobiety ogromnie cenią dyskre- tnych mężczyzn. Mówię Wam o tym, bo mam do Was zaufanie, ale wiecie, jak jest, więc sza, nikomu ani mrumru. Mogę Wam jeszcze coś powiedzieć, ale pamiętajcie, trzeba o tym milczeć jak grób. Dobrze? Więc słuchajcie. Szcze- rość — powiada francuski pisarz André Maurois — szczerłość jest jak szkło, ale dyskrecja jest diamentem...

Bywajcie zdrowi, Drodzy moi.

JÓZEF GRZYBEK
z NORDU

Wybitny tancerz STEFAN WENTA kieruje baletem w Los Angeles

Po długiej nieobecności przyjechał do Polski wybitny polski tancerz Stefan WENTA, pracujący obecnie w USA. Polska publiczność pamięta Ste- fana Wentę z występów na scenach Bytomia, Wrocławia i Warszawy.

— Wyjechałem z Kraju — opowia- da pan Wenta — w 1958 r., najpierw na miesięczne występy (wspólnie z Olgą Sawicką) w Pradze, a następnie do Paryża, dzięki uzyskaniu 3-mie- sięcznego stypendium. W Paryżu za- proponowano mi współpracę ze sław- nym baletmistrem Serge Lijarem i zespołem Théâtre d'Art du Ballet.

W latach 1958—1962 tańczyłem na scenach całej Francji, a także w wielu krajach świata, m.in. w Japonii, na Filipinach, w Hongkongu, w Turcji, Egipcie, mając za partnerki znakomite solistki baletu paryskiego, m.in. Yvette Chauviré i Lyncette Darsonval.

— Obecnie mieszkam w USA, gdzie prowadzę balet w Los Angeles. Moim zasadniczym zainteresowaniem w tań- cu była zawsze choreografia. Dlatego zdecydowałem się przyjąć kierownic- two artystyczne baletu w Los Angeles, powstałego przed kilku laty z inicja- tywy sławnego Balanchine'a.

WIADOMOŚCI z różnych ośrodków POLONII w ŚWIECIE

WŁOSKA POLONIA WZYWA DO GODNEGO UCZCZENIA TADEUSZA KOŚCIUSZKI

Działający we Włoszech Komitet Milenium Polski wystąpił w liście skierowanym do senatora Roberta Kennedy'ego, do amerykańskiego Kongresu i opinii publicznej USA z inicjatywą wydania znaczka pocztowego upamiętniającego postać Tadeusza Ko- ściuszki w 150 rocznicę śmierci boha- tera dwóch narodów.

W liście Komitet polonijny wezwał też do zorganizowania uroczystości w West Point — akademii wojskowej, której współtwórcą był Kościuszko. Autorzy listu zwrócili się też do Amerykanów o pomoc w wydaniu w USA książki „Kościuszko — a hero of Poland”, pióra włoskiej pisarki Marii Paoliny Gays.

W MELBOURNE KU CZCI KOŚCIUSZKI

Uroczystości ku czci Tadeusza Ko- ściuszki związane ze 150 rocznicą je- go śmierci rozpoczął w Melbourne na tamtejszym Uniwersytecie odczyt po- lonijnej działacza i naukowca An- drzeja Gawrońskiego pod tytułem „Kościuszko man or the Mountain”. Odczyt zgromadził liczne grono Australijczyków niepoloskiego pocho- dzenia.

DR ZYGMUNT GRADOWSKI — HONOROWYM OBYWATELEM MIASTA ARAUKARIA

Zarząd miejski miasta Araukaria (zachodnia Parana) przyznał tytuł „za- sługowanego obywatela miasta Arauka- rii” dr Zygmuntowi Gradowskiemu — sędziemu sądu apelacyjnego, brazylij- skiemu działaczowi polonijnemu. Na uroczystości wystąpił chór Polskiej

Grupy Folkloru w Paranie, a życze- nia odznaczonemu złożyła m. in. 111- letnia mieszkanka Araukarii p. Fa- lat.

O STOWARZYSZENIU ODRA-NYSA W PRASIE POLONIJNEJ USA

W tygodniku „Naród Polski”, orga- nie Polskiego Rzymsko-Katolickiego Zjednoczenia w Ameryce, znajdujemy obszerny szkic przedstawiający histo- rię i działalność Stowarzyszenia Obro- ny Granic na Odrze i Nysie (Asso- ciation pour le Respect des Frontiers sur l'Odre et la Neisse) oraz podkre- ślający znaczenie szybkich i cennych interwencji Stowarzyszenia w intere- sie Polski i „Granicy Pokoju” euro- pejskiego.

„Naród Polski” pisze w zakończe- niu: „Podobne Stowarzyszenie powin- no powstać i w Stanach Zjednoczo- nych z udziałem wybitnych Amery- kanów. Potrzeba takiej organizacji jest wielka, a czas nagli. Agitacja przeciw Polsce, szczególnie wśród kon- gresmanów amerykańskich niemieckie- go pochodzenia, rośnie z dniem każ- dym, a ze strony Polaków w Ameryce nic się nie robi. Milczą też kongres- mani polskiego pochodzenia. Na do- bitek niektórzy z nich wolą na spółkę z wrogami Polski zwalczać pomoc Polsce, zamiast ją popierać”.

UCZCZENIE ZNAKOMITEGO SŁAWISTY — PRZYJACIELA POLSKI

Wykonując zalecenie ostatniego zja- zdu Kongresu Polskiego w Kanadzie delegacja Zarządu Głównego Kongre- su odwiedziła znakomitego sławistę i przyjaciela Polski — profesora W. J. Rose i wręczyła mu honorową odznakę Kongresu Polonii Kanadyj- skiej.

Prof. W. J. Rose — honorowy pre- zes Kanadyjskiego Związku Sławistów (Canadian Association of Slavists) ma lat 83. Mieszka on na wsi po dłu- gotletniej profesurze na Uniwersytecie w prowincji British Columbia.

W czasie naukowej działalności prof. Rose wielokrotnie dokumento- wał swą przyjaźń do Polski. W 1936 roku duże wrażenie zrobiła wydana w Ameryce jego praca pod tytułem „The Drama of Upper Silesia 1740—1932”, opisująca losy polskiego Gór- nego Śląska pod władzą niemieckich zaborców.

Jak oświadczył prof. Rose podczas uroczystości wręczenia mu honorowej odznaki polonijnej, Niemcy mieli do niego zawsze pretensje i nie mogą mu wybaczyć tego, co napisał o pol- skości Górnego Śląska. Z innych książ- żek profesora Rose wymienić należy wydaną w 1929 r. pracę o Stanisła- wie Konarskim, książkę pt. „Poland” — wydana w 1939 r. i pracę pt. „Pol- land, Old and New” — wydana w Londynie, gdy wykładał w roku 1944 na Uniwersytecie Londyńskim litera- turę polską.

ARTUR RUBINSTEIN PISZE PAMIĘTNIKI

Znakomity muzyk Artur Rubinstein, skończywszy 80 lat życia, zabrał się do pisania wspomnień ze swego bo- gatego życia. Jak donosi prasa polo- njna, Artur Rubinstein ukończył już pracę nad pamiętnikiem z pierwszych 20 lat życia i zapowiedział, że ten okres zajmie pierwszy tom pamiętni- ków, który w wydaniu książkowym ukazać się ma jeszcze w roku bieżą- cym.

RODAK Z DETROIT DOPŁACIŁ DO BILETU 500 DOLARÓW NA FUNDUSZ OLIMPIJSKI

Załoga „Batorego” od kilkunastu miesięcy prowadzi zbiórkę dolarów na Polski Fundusz Olimpijski. W tym celu za zwiedzanie statku podczas po- stoju w Montrealu pobiera się od publiczności bilety wstępu. Dzięki temu z każdego rejsu przywozi „Bato- re” do Kraju na cele olimpijskie po kilkadziesiąt dolarów.

Zebrana suma w ostatnim rejsie przeszła najśmielsze oczekiwania. Sta- ło się to dzięki mieszkańcowi Detroit od 49 lat mieszkającemu w Stanach Zjednoczonych, laryngologowi Stan- leyowi Kretowiczowi, który do biletu dopłacił... 500 dolarów.

Polonia w Australii przyjmowała entuzjastycznie „MAZOWSZE”

Tournée słynnego na całym świecie Zespołu Pieśni i Tańca „Mazowsze” po Australii zakończyło się pełnym sukcesem. Gorąco, serdecznie i owacyjnie przyjmowano „Mazowsze” na dalekim kontynencie, a w Melbourne i w Sydney bilety były wyprzedane na długie tygodnie przed przyjazdem zespołu. Polonia w Adelaide, dokąd „Mazowsze” nie dojechało, organizowała liczne wycieczki do odległych miast, aby zobaczyć znakomity zespół z Pol- ski. Tańce: zbójnicki, krakowiak, polonez i finał wywo- łały zachwyt widzów. Popularna piosenka australijska „Waltzing Matilda”, wykonana po angielsku, wywołała burzę braw i okrzyków.

Australijska prasa polonijna zapełniona jest do dziś informacjami o „Mazowszu”, wywiadami z Mirą Zimiń- ską, opisami triumfalnych podróży „Mazowsza” po wszy- stkich kontynentach świata. „Wiadomości Polskie” w Syd- ney wydały m. in. 8-stronicowy, bogato ilustrowany do-

datek specjalnie poświęcony „Mazowszu”, w którym m. in. publicysta polonijny i pisarz p. Andrzej Chciuk pisał:

„Żyjemy tu, drodzy „Mazowszanie”, życiem normalnym, mamy swe osiągnięcia i niedociągnięcia, blaski i cienie, problemy i trudności, ale sercem i duchem jesteśmy skie- rowani do Kraju i więz z nim czujemy nierozdzielność. Ponieważ żyjemy tak daleko od Polski, że już dalej nie można, to i nierzadko tęsknimy jak przystawowi lator- nicy, często w odbiciu, o setki mil od najbliższego Po- laka — dlatego też Wasz przyjazd do Australii jest tak cenny i wyjątkowy”.

Polonia w Melbourne zorganizowała 7 października wielki „Bal Mazowsza”, na którym obecny był cały ze- spół. Dochód z tego balu organizatorzy przeznaczili na Polski Fundusz Olimpijski.

Z życia różnych towarzystw

HENIN-LIÉTARD. Miejscowi szachiści, zgrupowani w stowarzyszeniu „La Tour, prenda garde”, odbyli onegdaj swoje doroczne walne zebranie. W wyniku obrad powierzono p. Igo Noworycie ułożenie kalendarzyka spotkań. Na wiceprezesa stow. został wybrany p. Józef Ciupek, p. Ludwik Sobczak na opiekuna sprzętu, oraz p. Noworyta na kapitana klubowego. Postanowiono wszcząć akcję werbunkową wśród młodzieży, która ostatnio unika gry w szachy.

BRUAY-en-ARTOIS. Miejscowi buliści zorganizowani w klubie Les Pas Méchants obradowali ostatnio nad rocznym sprawozdaniem. Po podziękowaniu ustępującemu zarządowi za całoroczny trud, wybrany został do nowego zarządu jako skarbnik p. Franciszek Grala i jako członkowie zarządu p. Jan Tomczak i p. Leon Konconka.

WAZIERS. Mistrzostwo drużynowe okręgu Douai Francuskiej Federacji Bulistów zdobył zespół La Boule Argenteé z Waziers. W ćwierćfinałach p. Frankowiak (Vailants Boulistes) przegrał z Domingos, p. Szczurek (Boule de Fer Somain) wygrał z p. Chlebowski (Boule Joyeuse Lallaing). W półfinale odpadł p. Szczurek, w tzw. quadretach triumfowała czwórka braci Bogala i p. Leon Dembski (Boule Argenteé) przed czwórką Domingos, Maćkowiak, Anton i Kosmański (Boule Argenteé) w stosunku 13:11. W kategorii pupiłów wyróżniła się czwórka uformowana przez braci Bogala, zdobywając również i w tej kategorii pierwsze miejsce dla stow. La Boule Argenteé.

BILLY-MONTIGNY. Konkurs Stowarzyszenia Les Carabiniers gromadzi w dalszym ciągu liczne rzesze miłośników rozmaitego rodzaju strzelania. Wyróżniają się w nich, jak uprzednio, m. in. p. Jerzy Zalewski, p. Jan Jedraszczak, p. Raymond Dąbrowski, p. J. M. Rozdzierski, p. J. P. Bujak, p. J. Cl. Jedraszczak, p. Edmund Wolniewicz, p. Łukaszewski, p. Franciszek Simonek, p. Teodor Dąbrowski, p. Kazimierz Kozyński, p. J. P. Machot i p. Szymon Ponicki. Wśród kobiet zdecydowanie prowadzi p. Józefina Wolniewicz. Ostateczne tytuły mistrzowskie w rozlicznych grupach męskich padną dopiero w ostatnim spotkaniu, ponieważ do tej chwili nie ma zdecydowanego zwycięzcy w żadnej grupie.

ST-VALLIER. Stowarzyszenie „Karliczek”. Grupa folklorystyczna „Karliczek” obradowała nad sprawozdaniem rocznym oraz przygotowaniem nowego sezonu. W wyniku obrad prezesem aktywnym został obrany p. Władysław Woźniak, zastępcą prezesa p. Władysław Posłuszny, sekretarzem p. Christian Chancre, zast. sekretarza p. Helena Woźniak, i p. Bernard Bouletoup, skarbnikiem p. Alfred Krakowiak, zast. skarbnika

KĄCIK HODOWCY GOŁĘBI

MAISNIL-lez-RUITZ. Mistrzem wszystkich kategorii stowarzyszenia „L'Hirondelle” został p. Kocięcki, który zdobył 188 nagród w ciągu ubiegłego sezonu. Zdobyl on pierwsze miejsce w kategorii „plus de prix”, w kategorii „vieux” i „jeunes”. Miejsce drugie zajął p. Kruzel, a 3 p. Maliński.

SIN-le-NOBLE. Stowarzyszenie hodowców gołębi „La Plume d'Acier” ogłosiło zestaw całorocznych zawodów. Supermistrzem stowarzyszenia został p. F. Gierzak, który zdobył w sumie 194 nagrody, podczas gdy następny miał ich tylko 127. Miejsce 5 zdobył p. Florek. Nagrodę miejską za trzy pierwsze miejsca we wszystkich konkursach zdobył również p. Gierzak, posiadając 64 punkty.

p. Edmund Makilla, instruktorami choreografii p. Alfred Krakowiak, p. Roland Orzechowski i p. Helena Orzechowska. Próby taneczne i chóralskie odbywać się będą stale w każdą środę od 19 do 20.00.

Prezesami honorowymi walne zebranie obralo mera miasta p. Chalot, p. Kulczycki, konsula generalnego PRL w Lyonie, oraz p. Tommasza Krakowiaka.

NOEUX - les - MINES. Tuższe polskie stowarzyszenie gimnastyczne Sokół obchodziło 45 rocznicę swojego założenia. Liczne popisy gimnastyczne i sportowe sprowadziły na stadion dużą rzeszę polonijną. Przy tej okazji zostali odznaczeni medalami zasługi długoletni członkowie tego stowarzyszenia. Wielki medal, tzw. Legion otrzymał p. Rakowski, medale srebrne — p. Franciszek Tomczak, p. Ryszard Borowczyk, p. Ludmiła Borgus, medale brązowe — p. Raymond Krymański, p. Helena Juszcak, p. Genowefa Juszcak, p. Daniele Solyca i p. Françoise Solyga.

MARLES-les-MINES. Polscy hodowcy ptactwa domowego obchodzili 35 rocznicę założenia swojego stowarzyszenia. Główne obrady i uroczystości odbyły się w sali p. Lisa, pod honorowym przewodnictwem p. Mądrego, prezesa miejscowych polskich stowarzyszeń. W prezydium zasiadali ponadto p. Servier — prezes honorowy, p. Ofiara — prezes stowarzyszenia, p. Kłupiński — sekretarz, p. Zemańczyk — skarbnik oraz liczni przedstawiciele okolicznych pokrewnych polskich stowarzyszeń.

HENIN-LIÉTARD. Z okazji 13 uroczystości miejscowego Marché aux Pucés zorganizowany został konkurs na najpiękniejszą wystawę. Wśród wyróżnionych czołowe miejsce zajęła wystawa p. Raymonda Zawiskiego.

PETITE-ROSSELLE. Miejscowe towarzystwo gimnastyczne „La Renaissance” wybrało na swojego chorążego p. Antoniego Głogowicza.

WAZIERS. Członkowie polskiego zespołu folklorystycznego „Oberek” odbyli onegdaj swoje doroczne walne zebranie, w czasie którego podsumowano wyniki całorocznej działalności. Do najważniejszych należą występy: w Cambrai, zakończony zdobyciem srebrnego medalu; w klubie De la Table Ronde d'Arras z okazji tygodnia polskiego, na uniwersytecie w Lille, na galowym przedstawieniu w teatrze w Dunkerque oraz na konkursach tanecznych i śpiewanych w Harnes. Ten ostatni występ przyniósł stowarzyszeniu zasłużony tytuł mistrza Flandrii. Zespół ma wystąpić na targach regionalnych w ramach dnia polsko-francuskiego, z okazji dnia starca i sierot w ognisku miejskim oraz z okazji Gwiazdki. W

zajęciach tanecznych i chóralskich bierze obecnie udział przeszło 50 osób spośród młodzieży. Dla młodzieży szkolnej ćwiczenia odbywają się w każdy czwartek od godz. 14 do 15.30, zaś dla młodzieży pozaszkolnej w środy od godz. 20 do 22. Stowarzyszenie otrzymuje ciągle nowe zgłoszenia od miłośników polskiego folkloru. Jest ono związane z polskimi szkołami w Notre Dame i La Clochette.

LENS. Z okazji Tygodnia Kupca zostały tu zorganizowane występy czołowych artystów francuskich, połączone z przyjęciem zorganizowanym dla wyróżnionych piękności w czasie ostatniego konkursu „Miss Presse”. Laureatka konkursu, p. Janina Sitek, oraz jej dama dworu Liliane Adamska były serdecznie podjęwane przez rozmaite firmy przemysłowe uczestniczące w wystawie.

MONTCEAU - les - MINES. Klasa wojskowa „70” wybrała ponownie na swojego prezesa p. Bernarda Tachona, na sekretarza p. Andrzeja Koniecznego.

MONTCHANIN. Grupą młodych miejscowego klubu sportowego JSMO opiekować się będzie w obecnym sezonie p. Franciszek Kowal, zasłużony członek starszej ekipy.

DOBRZE ZDANE EGZAMINY

METZ. Pomyślnie złożyli egzaminy do klasy kształcenia zawodowego w Ecole Normale d'Institutrices et d'Instituteurs: p. Agnieszka Pietrasik, p. Monika Pszczewska, p. Anne-Marie Trzaskos, a na kursy normalne: p. Raymond Kasperski i p. Francis Sadowy.

Co nowego w „Pomocy Oświatowej” w Troyes?

W czasie wakacji członkowie Towarzystwa Pomocy Oświatowej w Troyes nie zaprzestali swej owocnej działalności. Regularnie co wtorek zbierali się w Salle des Fêtes na próby tańca i śpiewu, bądź na pogadanki. Zebraniom przewodniczył zasłużony prezes Towarzystwa p. Mieczysław Proch.

W tym roku cztery osoby spośród członków uczestniczyły w kursach w Polsce, w Chylicach, zorganizowanych przez Towarzystwo „Polonia” w Warszawie przy współudziale Association „France-Pologne”. Wrażenia z Kraju i doświadczenia zdobyte na kursie omawiane były na zebraniach bardzo dokładnie.

„Pomoc Oświatowa” stara się od dziesięciu lat, aby co rok ktoś z jej grona brał udział w kursach świetlicowo-tanecznych w Chylicach. Celem tych wyjazdów jest nie tylko poznanie nowych tańców i pieśni, które wzbogacają repertuar zespołu Towarzystwa. Zarządowi „Pomocy Oświatowej” chodzi również, aby wydelegowani członkowie — często młodzi Francuzi — poznawali Polskę, jej kulturę i historię. Podróż do Polski i uczestniczenie w kursie w Chylicach traktowane są przez zarząd jako nagroda, przyznawana członkom bardzo dobrze pracującym i oddanym idei szerzenia znajomości polskiej sztuki ludowej.

Oprócz wyjazdów młodzieży na kurs organizowane są również w okresie wakacyjnym wyjazdy wielu członków



Liczenie zebrane osobistości podczas uroczystego otwarcia lokalu

UROCZYSTE OTWARCIE NOWEGO LOKALU „T.A.M.” w AULNOYE (Nord)

W Aulnoye odbyło się ostatnio uroczyste otwarcie nowego lokalu firmy T.A.M. (televizja, meble, artykuły gospodarstwa domowego), należącej do p. Roger Halki.

Na otwarcie przybył mer Aulnoye p. Pierre Briatte, p. Levesque — główny komisarz, szef dystryktu, p. Albert Brisson — radca generalny departamentu Nord, p. Raoul Grosjean — przewodniczący Association des Anciens Combattants et Prisonniers de Guerre, dyrektor fabryki, pp. Maurice Libier i Lucien Dehon — przewodniczący i wiceprzewodniczący orkiestry miejskiej, p. Marcel Molitor — dyrektor zespołu szkół, p. Claude Colinet — dyrektor banku Crédit du Nord, p. Roger Douilly — sekretarz generalny merostwa, p. René Mommier — dyrektor Collège Technique, liczni przedstawiciele stowarzyszeń: pp. Jean Dupal, Pierre Haley, Marcel Fanien, Michel Genié, Georges Carpentier, Serge Delgehier, Pierre Hivet, André Mainguez, Goldbrenet, Alphonse Le Derf, André Blareau, Roger Delcroix i wiele innych osobistości.

Od deputowanego p. Didier Eloy nadszedł list z ży-

czniami powodzenia dla rozwijającej się firmy.

Do życzeń tych przylączyła się również „Tygodnik Polski”. Mam nadzieję, że firma p. Halki przeżywać będzie nadal lata powodzenia i pomyślnej koniunktury.



Nowa siedziba firmy pana Roger Halki w Aulnoye

Występy zespołów folklorystycznych

SIN-le-NOBLE. Z okazji setnej rocznicy założenia tutejszego stowarzyszenia dobroczynności została zorganizowana uroczystość z udziałem polskiego społeczeństwa. W czasie tej uroczystości wystąpił kilkakrotnie z piosenkami i tańcami polskimi zespół folklorystyczny z Guesnain „Krakowiak”. Niemalże brawa całej sali zmuszały wykonawców do ciągłych bisów. Zespół z Guesnain liczył przeszło 50 osób i wystąpił w malowniczych krakowskich strojach ludowych.

LES GAUTHERETS. Miejscowe stowarzyszenie polskie zorganizowały święto polskiego folkloru, w którym wzięło udział 6 zespołów z La Saule, Les Gautherets, Montchanin, Le Creusot, Beaulieu i Baudras-Essart. Konkurs zakończył się zwycięstwem zespołu z La Saule przed Montchanin, Le Creusot i Beaulieu. Miejscowa Polonia i liczni przyjaciele francuscy stawili się na występy w liczbie ponad 700 osób.

warzystwa okres zmacony został, niestety, dwoma smutnymi wydarzeniami: zgonem zasłużonego członka „Pomocy Oświatowej” p. Jana Cieślara oraz przyjaciółki Towarzystwa — p. Henriette Lecourte. Na grobach ich umieszczone zostały tablice pamiątkowe, ufundowane przez Towarzystwo.

B. DOWOJNA-BIENAIME

TEUMACZKA
PRZYSIĘGŁA
PRZY WYŻSZYCH
SADACH W PARYŻU

Tłumaczenia urzędowe
ważne w całej Francji

23, quai de la Tournelle
PARIS (5e)

TELEFON: ODEon 41-17
METRO: PONT-MARIE

Rozrywki umysłowe

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
A	1		2			3		4			5		6		7
B															
C	8									9					
D						10									
E	11														
F						12				13		14			
G			15												
H	16								17						18
I								19							
K	20		21		22								23		
L										24					
M							25								
N	26									27					
O															
P	28									29					

KRZYŻÓWKA z PRZYSŁOWIEM

POZIOMO: 1) wada lub uszkodzenie, 4) mała, brązowa plamka na skórze, 8) ludowa nazwa diabła pilnującego skarbów, 9) dworzec kolejowy, 10) tekst przysięgi, 11) kokon jedwabnika, 12) zamówienie garnituru u krawca, 16) kamienie szlachetne koloru zielonawoniebieskiego, 17) mieszkanie z utrzymaniem odnajmowane uczniom, 20) legendarny potwór-gad, który zabijał wzrokiem, 24) farma hodowlana bydła w Ameryce, 25) zmniejszenie ciężaru, złagodzenie bólu, 26) potomstwo, 27) kawał materiału do okrywania głowy lub pleców, 28) droczenie się, nieszczerze wymawianie się, 29) działo.

PIONOWO: 1) zamożność, dostatek, 2) głośny sukces, wielkie powodzenie, 3) pan, który, jak głosi bajka, siedzi na księżycu, 4) energiczny sprzeciw, 5) mały oddział rozpoznawczy lub porządkowy, 6) inaczej zakwas używany przy wypieku chleba, 7) mały stragan, 13) samowładztwo, absolutna władza, 14) skrzynka na kartki wyborcze, 15) iskry, 18) linoskoczek cyrkowy, 19) łódź ratunkowa, 20) małe dziecko, pędrak, malec, 21) siód do produkcji alkoholu, 22) szkolna godzina nauki, 23) sprzeczką, nieporozumienie.

Po rozwiązaniu krzyżówki prosimy rozszyfrować przysłowie, które utworzą następujące litery: A-1, I-10, C-1, C-3, E-4, P-2, P-6, L-14, D-15, A-9, A-2, K-5, D-3, B-6, E-15, M-9, N-1, H-7, K-13, K-6, E-5, P-4, L-10, A-13, E-13, P-12, L-11, H-1, A-14, K-10, N-3.

Rozwiązania prosimy nadsyłać pod adresem redakcji w ciągu dwóch tygodni od daty ukazania się numeru, z dopiskiem na kopercie „Rozrywki umysłowe”. Wśród Czytelników, którzy nadesłali bezbłędne rozwiązania, rozlosujemy NAGRODY KSIĄŻKOWE.

ROZWIĄZANIE KRZYŻÓWKI Z PRZYSŁOWIEM Z NR 40

NIE WTYKAJ NOSA DO CUDZEGO TRZOSA.
POZIOMO: 1) motel, 4) zbiornik, 10) rów, 11) beret, 12) szlam, 13) zgrzyzota, 14) statut, 16) dyskusja, 17) Kijów, 20) lizak, 22) eskapada, 24) zachód, 26) krewniak, 29) arden, 30) rolki, 31) iwa, 32) zakładka, 33) kolia.
PIONOWO: 1) marsz, 2) towarzysz, 3) lubczyk, 5) buta, 6) odsetek, 7) nalot, 8) komitywa, 9) ksztuś, 15) barkarola, 18) judziel, 19) ślizgacz, 21) kłótnia, 23) pewniak, 25) cudak, 27) kłapa, 28) kruk.

TV

od 22 do 28 października

PROGRAM I (première chaîne)

DZIENNIK — Télé-Midi o 13.00, Télé-Soir o 20.00 i Télé-Nuit między 22.50 a 23.45.
WIADOMOŚCI REGIONALNE o 19.25 oprócz niedzieli.
PARIS-CLUB — w pon., wtorek, środa i piątek o 12.30.
LES HABITS NOIRS — o 19.40 oprócz soboty i niedzieli.

NIEDZIELA 22 PAŹDZIERNIKA

12.00 La séquence du spectateur — fragmenty filmów.
 13.15 Art-actualité.
 14.00 Une mère comme les autres. Dziś: Le capitaine Manzini court le Grand Prix.
 14.30 Télé-Dimanche avec le Jeu de la Chance.
 17.15 Kiri le clown.
 17.35 Don Quichotte — film Pabsta (Szaliapin).
 19.30 Saturnin Belloir. Dziś: La plage bretonne.
 20.45 Adorable menteuse — film M. Deville'a (Marina Vlady, Macha Meril, Jean-Marc Bory, Michel Vitold).
 22.25 Un certain regard — program doświadczałny.

PONIEDZIAŁEK 23 PAŹDZIERNIKA

18.25 Magazyn kobiecy.
 18.55 Livre mon ami.
 20.35 Pas une seconde à perdre.
 21.15 Mémoires de votre temps (nr. 9): Le chemin de le paix.
 22.50 Les Incorruptibles.

WTOREK 24 PAŹDZIERNIKA

18.55 Aventures d'un réveil-matin.
 19.05 La plus belle histoire de notre enfance.
 20.35 Hedda Gabler — wg. sztuki Ibsena.

ŚRODA 25 PAŹDZIERNIKA

18.25 Sports-jeunesse: L'alpinisme.
 19.10 Jeunesse active.
 20.35 Lagardère.
 21.25 Tilt — program rozrywkowy Michèle Arnaud.
 22.25 Lectures pour tous.

CZWARTEK 26 PAŹDZIERNIKA

16.30 Program dla młodzieży — Jeudimages (do 19.20).
 20.35 Seul vers Paris — program Guy Luxa.
 21.35 Cinéma — program F. Rossifa.
 22.35 Semaine préolympique de Mexico.

PIĄTEK 27 PAŹDZIERNIKA

18.25 Międzynarodowy magazyn rolniczy.
 20.25 Panorama — tygodniowy magazyn aktualności.
 21.40 Mouchette — film Roberta Bressona.
 22.50 Sérieux s'abstenir.

SOBOTA 28 PAŹDZIERNIKA

13.20 Je voudrais savoir, dziś: Aide ménagère, Sécurité sociale et personnes âgées.
 14.55 Mecz piłki nożnej o Puchar Narodów Francja-Belgia (z Nantes).
 17.50 Magazyn kobiecy.
 18.05 A la vitrine du libraire.
 18.30 L'avenir est à vous.
 19.40 Accordéon variétés.
 20.35 Chevaliers du ciel (nr. 7).

PROGRAM II (deuxième chaîne)

Programy oznaczone (K) są nadawane w kolorach. Programy oznaczone (K i CZ) zawierają pewne sekwencje w kolorach a inne czarno-białe. Programy nie oznaczone żadną literą są wyłącznie czarno-białe.

24 HEURES ACTUALITÉ o 19.45 (K i CZ) oprócz soboty (19.40) i między 22.45 a 23.45.

KIRI LE CLOWN (K) o 19.40 oprócz soboty i niedzieli.
TROIS PETITS TOURS (K) — un jeu d'Armand Jammot, real. Francis Caillaud o 20.00 oprócz soboty i niedzieli.

NIEDZIELA 22 PAŹDZIERNIKA

14.15 LE NOUVEAU DIMANCHE: (K) Présentation et dessin animé.
 14.30 (K) Le rendez-vous du diable — film.
 17.15 (K) Le chevalier Tempête P. A. Bréala, real. Y. Andrei.
 18.45 Piłka nożna.
 19.30 (K i CZ) Images et idées.
 20.00 (K i CZ) SOIRÉE 16 MILLIONS DE JEUNES.
 22.15 Le fugitif (nr. 3): Décision sur le ring.

PONIEDZIAŁEK 23 PAŹDZIERNIKA

20.05 SOIRÉE CINEMA — présentation.
 20.10 (K) Monsieur Cinéma — jeu.
 20.35 (K) Baron de Crac — film real. Karel Zeeman.
 22.00 (K) Démon et merveilles — L'animation, real. Jacques Nahum.

WTOREK 24 PAŹDZIERNIKA

20.05 (K) Mission impossible (nr. 4): La légende.
 21.00 SOIRÉE ACTUALITÉ: Les magazines — Séance tenante. Présentation, Duplex, Couleur, L'exposition du mois.

ŚRODA 25 PAŹDZIERNIKA

20.05 (K i CZ) Un quart d'heure avec...
 20.20 SOIRÉE HISTORIQUE — Les dossiers de l'écran.
 (K) Histoire en images — jeu historique.
 20.35 Film (K), a następnie c.d. dossiers de l'écran.

CZWARTEK 26 PAŹDZIERNIKA

20.20 SOIRÉE SCIENTIFIQUE.
 20.35 Alphaville — film J. L. Godarda.
 22.00 La civilisation de l'avenir.

PIĄTEK 27 PAŹDZIERNIKA

20.20 SOIRÉE AUTEURS ET COMÉDIENS.
 20.20 (K) La Caméra invisible.
 21.00 (K) Program dramatyczny.
 22.00 Alors raconte.
 22.15 L'Impasse tragique — film.

SOBOTA 28 PAŹDZIERNIKA

18.35 (K) Nos amis les bêtes — real. F. Rossif.
 19.00 Questionnez, on vous répondra.
 19.50 (K) Le Baron (nr. 4): Meurtre à l'exposition.
 20.45 (K) Survivre — program Louise Weiss.
 21.15 (K) Ciboulette — real. Henri Spade.

"LA BOUTIQUE POLONAISE"

25, rue Drouot, PARIS - IX^e

Métro: Le Peletier - Richelieu - Drouot

R.C. MEDCAP Seine 57 B 12.693

Vous offre un grand choix de:

- Cartes postales
- Objets d'Art folkloriques
- Livres, albums et cartes touristiques
- Disques de musique folklorique et classique
- Timbres-poste français et polonais, Catalogues, Classeurs

ENTRÉE LIBRE

Téléphone: 770 83-37

Envoi sur Commande

C.C.P.: Paris 189.46-68

Pour les mélomanes



Debussy: „Popołudnie fauna”
 „L'après-midi d'un faune”



Mozart: „Czarodziejski flet”
 „La flûte enchantée”



Weber: Uwertura do opery „Wolny Strzelec”
 Ouverture de „Freischütz” (Le franc-tireur)

TYGODNIK POLSKI La Semaine Polonaise

23, rue Taitbout, Paris IX
 Tel.: TAI 76-44, TAI 76-51
 C.C.P. 92.20 - 76 Paris
 34/7 rue Chauteaur-Lodéinsart
 Mme Ol. Kuc
 C.C.P. 66.69.45 Belgique

Cena prenumeraty:

rocznie: 17 F. - 210 Fr B.
 półrocznie: 10 F. - 120 Fr B.
 kwartalnie: 6 F. - 70 Fr B.

Président Directeur
 GÉNÉRAL: Danuta
JAGOSZEWSKI Bienaimé

IMPIERIE
 Zakład Graficzny „Ruch”
 Warszawa ul. Ludna 4



W PODSZCZECIŃSKICH lasach 60-letni Edward Kołacz zbiera części gałęzi, zrostów, klocków drzewa. Z zawodu jest szewcem, ale z zamiłowania — artystą. Kawałkom różnych odmian dębów, buków i lip, kalin, sosen i osik stara się nadawać jakiś konkretny wyraz. Spod jego spracowanych rąk wychodzą sylwetki wiejskich gospodarzy, ludowych świątków — takich, jakie zapamiętał z dzieciństwa, gdy z Zawiercia wyruszył z rodzicami jako chłopiec w poszukiwaniu chleba... Piesza wędrówka rodziny Kołaczów zakończyła się u podnóża malowniczych wzgórz nad lewym brzegiem Nidy — w Pińczowie. Wszystko, co zapamiętał z dziecięcej wędrówki, po latach stało się źródłem natchnienia do pracy rzeźbiarskiej.

W Pińczowie Kołacz najpierw był uczniem, potem czeladnikiem w zakładzie szewskim, a wolne chwile poświęcał „struganiu kozikiem”. Zrazu wychodziły mu rzeźby niezdarne, bez wyrazu. Ale z czasem bez większego trudu wyczarowywał sylwetki tańczących rzemieślników czy chłopów odpoczywających po znożnej pracy na roli.

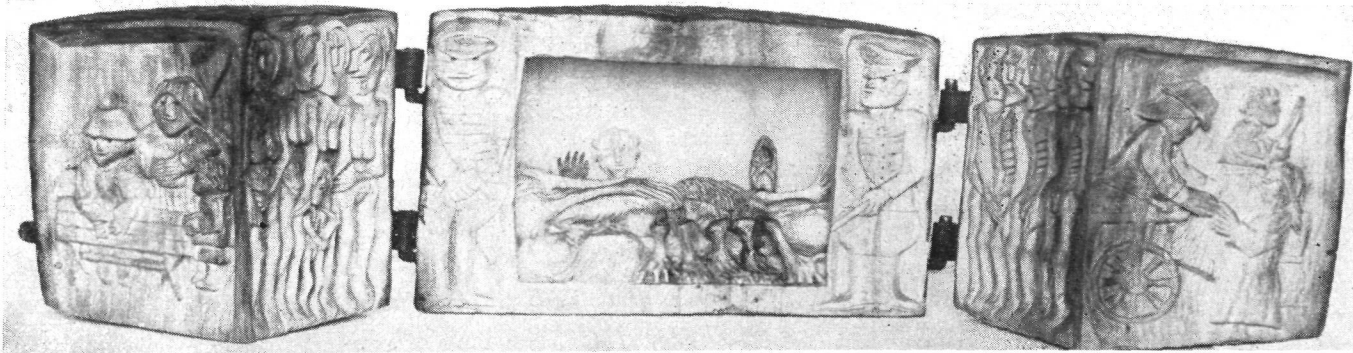
Sporo rzeźb nabierał już na strychu samorodny artysta, gdy wybuchła wojna. Trzeba było porzucić dom, dorobek i wziąć karabin w ręce. Ziemia kielecka była miejscem ciężkich walk z okupantem. Walczył i Edward Kołacz. Ale zaraz po wyzwoleniu zmienił ziemię — pojechał w Szczecińskie i tam osiadł na stałe. Pracował jako szewc, wiodło mu się dobrze, prowadził też spore gospodarstwo. Ale wtedy właśnie spotkało go nieszczęście. Zachorował i musiał poddać się poważnej operacji, która uniemożliwiła wykonywanie zawodu. Wówczas to wyobraźnię Kołacza zaczęły ponownie napełniać młodzieńcze marzenia rzeźbiarskie. Znowu zaczął strugać.

Dzięki odnalezionemu talentowi Kołacz odzyskał zdrowie. Dzisiaj jego wyroby podziwiają nie tylko sąsiedzi i najbliżsi. Praca Kołacza zyskała odpowiednie miejsce w sztuce ludowej. Kołacz stał się chlubą regionu szczecińskiego.

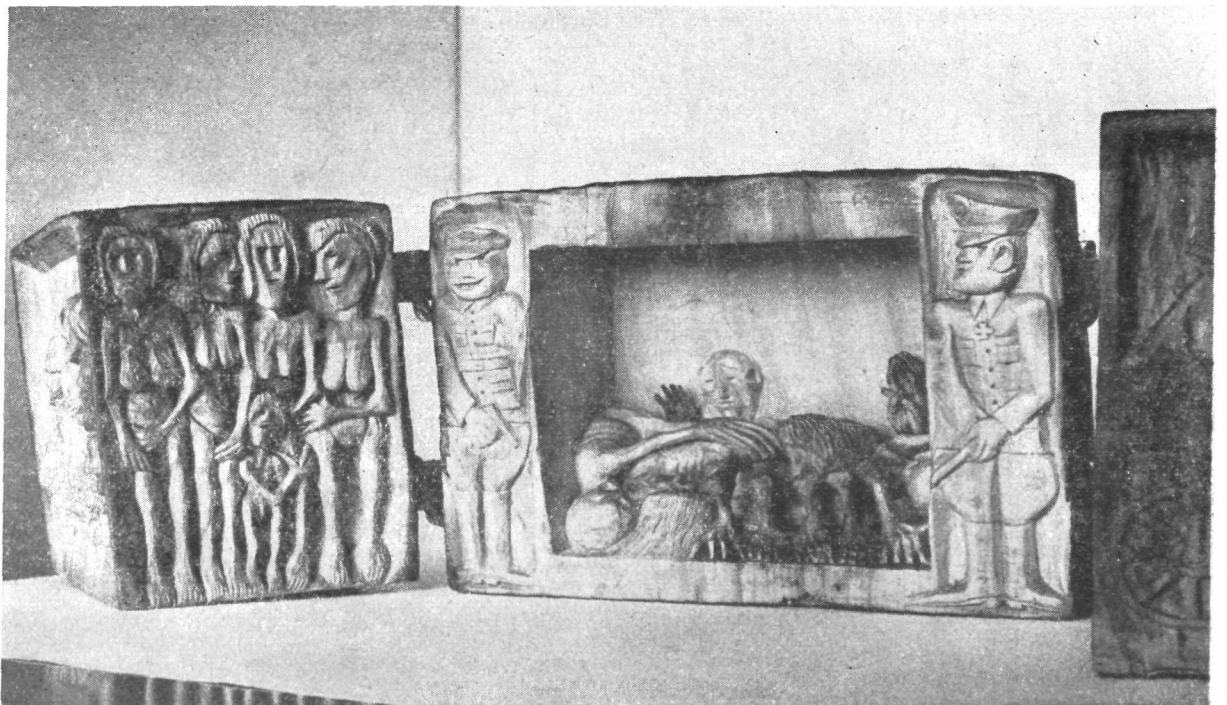


A 60 ANS, cordonnier de son état, Edward Kołacz est un des plus attachants représentants de l'„art brut”. Dans les bois de la région de Szczecin, il ramasse des branches, des racines, des brindilles, auxquelles, de ses mains habiles et de son canif, il donne ensuite la vie: silhouettes de paysans, saints, scènes de genre. Il puise dans les souvenirs de son enfance et revient aux temps de sa jeunesse quand la sculpture était déjà pour lui un moyen d'échapper aux soucis d'une existence nullement facile. Et maintenant, alors qu'une grave opération l'a obligé à abandonner son métier, c'est de nouveau l'art qui — affirme-t-il — lui a rendu la santé.

OSIKOWE RZEŻBY KOŁACZA



Nad twórczością Edwarda Kołacza czuwają rzeczoznawcy i historycy sztuki. Spółdzielnia Przemysłu Artystycznego i Ludowego „Cepelia” pomaga mu w pracy. Rzeźby Kołacza wystawiane były już wielokrotnie na wystawach i poszukiwane są przez obcokrajowców i turystów. Jedną z ciekawszych prac jest płaskorzeźba wykonana w pniu drzewa olchowego, ilustrująca sceny życia obozowego i prześladowań Polaków przez hitlerowskich okupantów (powyżej i z prawej)



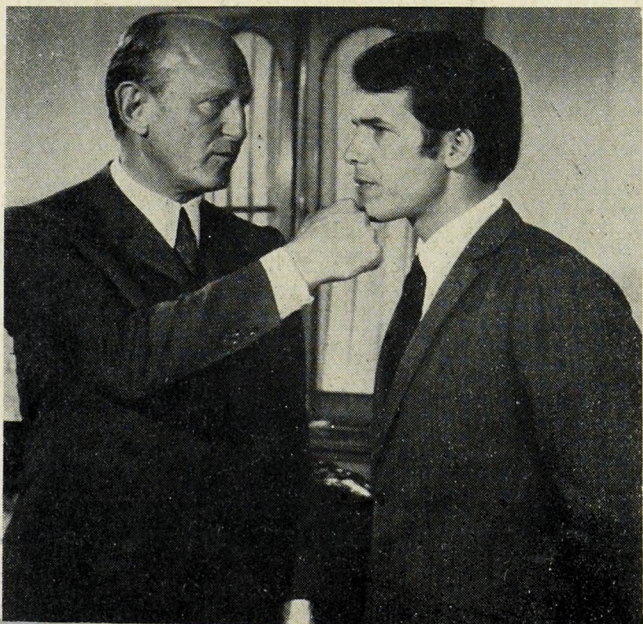
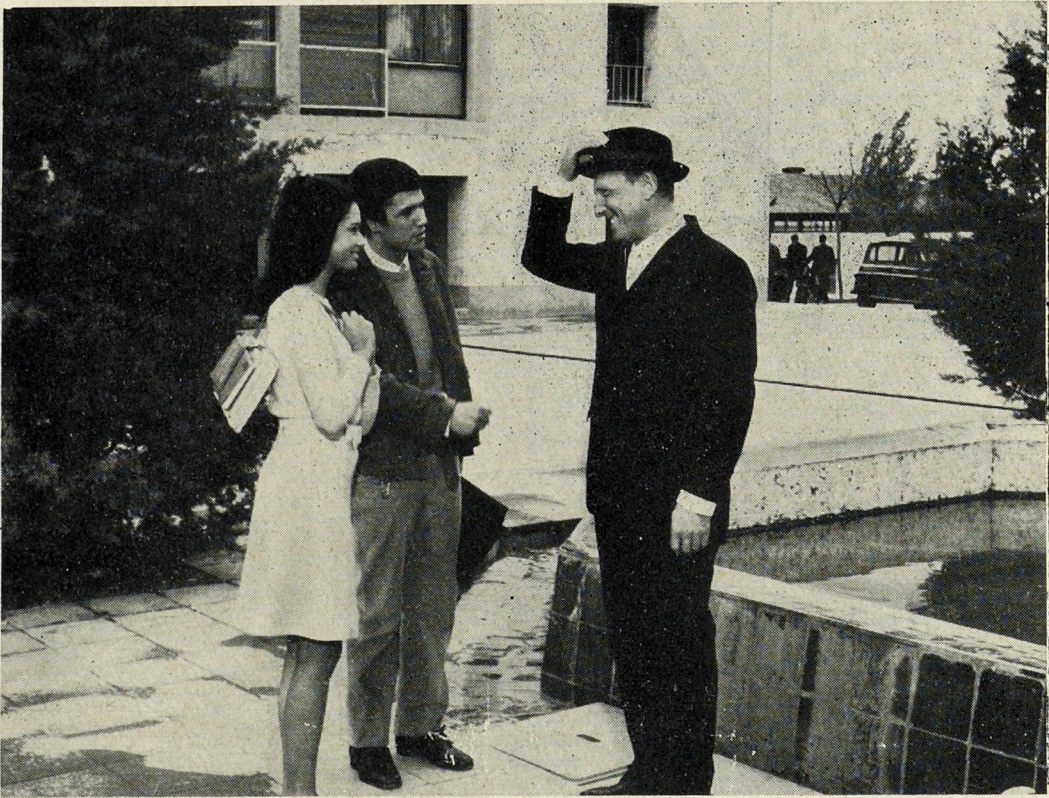
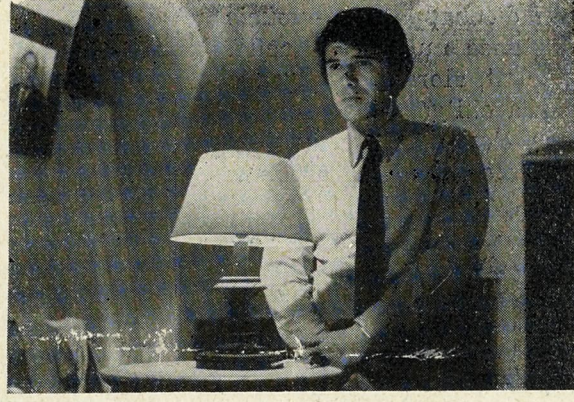
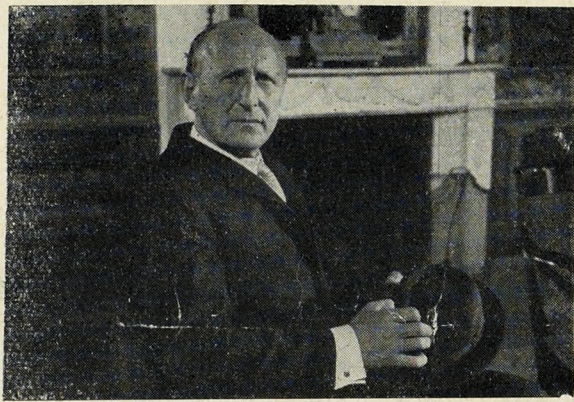
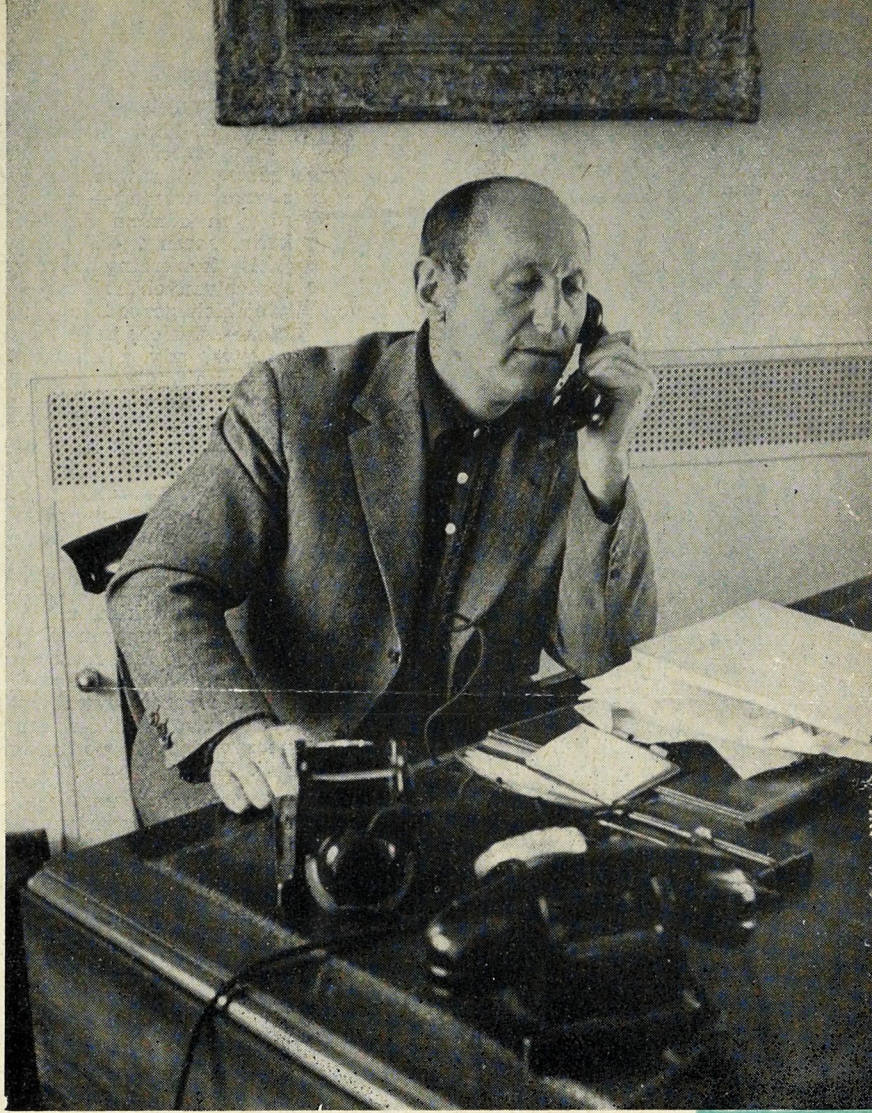
NOWE

FILMY NA EKSPANACH

Léo Joannon przedstawia nam ciekawą psychologicznie historię przywiązania, jakie sędzia sądu dla nieletnich w Aix-en-Provence, Henri Arnaud, okazuje młodemu studentowi prawa André Arnaud. Nie ma między nimi pokrewieństwa, zbieżność nazwisk jest przypadkowa. André kontynuuje swe studia dzięki wujowi — murarzowi. Gdy pewnego dnia wuj ginie w wypadku, młody André zaciąga dług u znajomego antykwariusza. Pozbawiony skrupułów wierzyciel wkrótce zaczyna brutalnie upominać się o zwrot długu i grozić studentowi kompromitacją. Przerazony André nie umie znaleźć wyjścia, wreszcie zabija antykwariusza. Teraz chce uniknąć odpowiedzialności. Ustawicznie lawiruje, aby uniknąć podejrzeń

policii i nie stracić kochającej go studentki, młodej Korsykanki Laetitii.

Sędzia Henri Arnaud czuje, że André jest winny. Śledzi więc wszelkie jego poczynania. André, ogarnięty paniką, zaczyna obmyślać sposób pozbycia się tej kurateli i usunięcia ze swej drogi zbyt domyślnego sędziego. Okazuje się jednak, że ten nie kieruje się poczuciem obowiązku wobec sprawiedliwości, lecz całkiem niespodzianym i głęboko humanitarnym uczuciem. Henri Arnaud pragnie zaadoptować młodego przestępcę, aby uczynić z niego pewnego dnia człowieka dojrzałego do zniesienia zasłużonej kary. Cel ten osiąga po pewnym czasie, ale opłaca to, już jako pełnoprawny ojciec mordercy, bardzo dużymi wyrzeczeniami.



LES ARNAUD

Henri Arnaud est juge au Tribunal d'enfants d'Aix-en-Provence. Le magistrat, célibataire pittoresque, s'intéresse à André Arnaud, un étudiant en droit qui poursuit ses études grâce aux mandats d'un oncle maçon. Aucun lien de parenté entre ces deux Arnaud qu'une commune gaieté rapproche peu à peu.

Un jour, l'oncle-tuteur se tue sur un chantier. Privé de ressources, André est réduit à emprunter de l'argent à un antiquaire, personnage sordide qui fait bientôt chanter l'étudiant. Celui-ci s'affole et tue l'usurier. Se refusant à compromettre son avenir en se livrant à la Justice, et soucieux de ne rien perdre de l'amour que lui porte Laetitia, une jeune étudiante corse, André réussit à échapper aux investigations policières.

Mais le Juge sent que l'étudiant est le coupable et le traque impitoyablement. Paniqué, révolté, André songe à se débarrasser de son protecteur trop clairvoyant, quand il découvre la vraie démarche de ce magistrat profondément humain. Le juge Arnaud ne veut, en effet, qu'une chose: adopter André pour faire de lui un homme capable de supporter un jour la redoutable épreuve de la prison.

Devenu devant la loi le fils du juge Arnaud, André calmé, pacifié, en vient un jour de lui-même à vouloir payer sa dette. Le juge l'accompagne alors au Palais, mais c'est pour se livrer lui-aussi. En soustrayant André aux recherches, il a failli à son devoir de magistrat. Mais son regard est serein: il a sauvé André Arnaud du désespoir.

Le réalisateur Léo JOANNON, dont le premier grand succès fut un film sur l'enfance délinquante „Le carrefour des enfants perdus”, revient à un sujet qui lui est cher et n'a rien perdu de son actualité. Mais cette fois il resserre le thème à deux hommes, à la confrontation de deux caractères, la générosité et la faiblesse. Et avec le portrait de ces deux hommes, il fait aussi celui d'une ville, Aix-en-Provence, qu'il connaît bien et où il est né.

Les interprètes principaux de ce film sont: BOURVIL qui incarne le juge Henri Arnaud, et dont le nom suffit pour toute présentation, Christine DELAROCHE (découverte par Claude Barma dans le feuilleton télévisé „Belphégor”) dans le rôle de Laetitia, et un débutant célèbre, Salvatore ADAMO, dans le personnage d'André Arnaud. Adamo jusqu'à présent n'avait jamais voulu (malgré des offres nombreuses) tenter sa chance au cinéma, car tous les rôles qu'on lui proposait correspondaient à son personnage de chanteur. La lecture du scénario écrit par Léo Joannon et la perspective de jouer avec Bourvil le firent changer d'avis. Ajoutons qu'il a spécialement composé les paroles et la musique de la chanson du film, intitulée „De quoi as-tu peur, imbécile?”